

UNIV. OF ARIZONA
843.91 L14am
Lacretelle, Jacques de/Amour nuptial mn



3 9001 03838 7539

LLE

AMOUR NUPTIAL

14^e édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^{me})

Arizona
University
Library



Presented by
Arthur H. Otis
1947

AMOUR NUPTIAL

Chacun de nous
a de la haine pour
ce qu'il aime.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LA VIE INQUIÊTE DE JEAN HERMELIN (Grasset).

SILBERMANN (N. R. F.).

LA BONIFAS (N. R. F.).

NOUVELLES

L'ÂNE CACHÉE (N. R. F.).

VOYAGES ET MÉLANGES

À PARTÉ (N. R. F.).

LETTRES ESPAGNOLES (N. R. F.).

HISTOIRE DE PAOLA FERRANI (Flammarion).

JACQUES DE LACRETELLE

AMOUR NUPTIAL

Quatrième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^m)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à MILLE SOIXANTE-SEIZE exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à c, neuf cent soixante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept hors commerce marqués de a à q, neuf cents destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 900, et cinquante exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 901 à 950.



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1929.

2013.11

L14-2013

I

Mon fils, ayant aperçu sa grand'mère qui sortait du mas, se leva d'un bond impatient et me laissa. Bien que je n'eusse pas fini un petit commentaire sur la *Tristesse d'Olympio* que je lui avais donné à lire, je ne le rappelai pas et le vis sans regret se sauver. Car être seul sur la terrasse d'Aiguesbelles, lorsque le soleil vient de contourner le toit du mas, me donne une heureuse plénitude. A la vue de la magnanerie et de ses petites ouvertures grillées, à la vue des vignobles et de la garrigue, les souvenirs reviennent en foule dans ma tête. Et ce n'est pas, comme à midi, l'affluence désordonnée des images, l'embrasement si

183796

aveuglant pour l'esprit qu'il ne distingue rien. A cette heure-là, au contraire, quand je m'accoude sur la pierre, qui ne dégage plus qu'une chaleur de cendre, chaque objet, devant moi, se laisse capter aisément, décharge son poids de souvenirs, puis s'envole avec sérénité.

Quelle vie différente j'aurais, une vie méthodique et noblement productive, si, chaque jour, à la même heure, je pouvais me transporter un moment sur ce carré de dalles usées ! Quelles inspirations salutaires me viendraient devant le vieux figuier que j'ai vu fermement dressé, depuis mon enfance, à l'angle de cette terrasse ! D'ailleurs, ce figuier a tenu une grande place au cours de ma vie. Rousseau raconte qu'un jour, dans sa jeunesse, ayant eu l'idée de lancer par jeu une pierre contre le tronc d'un arbre, il se dit, la main levée, que, si le coup portait, il serait sauvé, quelles que fussent ses fautes. La pierre toucha l'arbre. Et Rousseau ajoute que cette scène, dont il reconnaît la bizarrerie et l'absurdité,

lui a laissé une pleine confiance dans son salut.

Eh ! bien, le figuier d'Aiguesbelles a eu, que je l'aie voulu ou non, un rôle aussi important dans ma vie. Il m'a servi de protecteur, de totem. Dans les moments critiques, alors qu'il me fallait prendre une décision grave ou me mettre sur la défensive, il a reparu devant mes yeux avec ses feuilles larges, ses fruits abondants, ses racines qui ont fait céder la pierre. Et, une fois le cap doublé, j'ai toujours cru que si j'avais agi, je ne dirai pas en accord avec le bien, car le bien et le mal sont notions trop relatives, mais suivant une morale bien entendue, c'était par la vertu et les ressources du vieil arbre tortu, enraciné dans notre maison d'Aiguesbelles.

Et le figuier tutélaire est souvent apparu devant mes yeux, car les doutes, les interrogations angoissantes, les débats contre moi-même, m'ont fréquemment ébranlé. Les gens ne le soupçonnent pas, qui me voient engagé aujourd'hui dans une car-

rière où j'ai trouvé quelques satisfactions, et qui, s'ils m'approchent, admirent la froide réserve où je sais me tenir. Je me demande si cette réserve, qui est volontaire et recouvre la crainte de donner aux autres quelque chose qu'ils jetteront demain, ne m'est pas venue à la suite du petit drame que j'ai raconté dans *Silbermann*.

Qu'on se représente, en effet, un adolescent élevé principalement avec des vues morales, pour qui l'art et les jouissances intellectuelles sont choses d'exception. Il se sent attiré vers ces choses mais ne sait où les trouver. Un jour, il rencontre un compagnon, d'une curiosité égale, mais mieux doué et précocement informé, qui lui découvre les merveilles dont il rêvait seulement. A la chaleur de cette amitié, il comprend, il admire, son imagination prend feu. Comme son camarade est attaqué, il le défend avec une force d'héroïsme qui est toute neuve chez lui. Mais nobles admirations, belles actions, cela se touche ! Puis, soudain, ce camarade lui est enlevé, et,

avant de le perdre à jamais, il entend, de la bouche même qui l'avait instruit, des paroles de malédiction et de ruine. En même temps, il reconnaît que les rigides principes de son éducation ne sont pas toujours observés par ceux-là mêmes qui les lui imposent.

Assurément, au lendemain de notre séparation, ce tableau ne m'apparut pas de façon aussi nette. Mais longtemps je ne pus passer auprès des fortifications qui bordent le quartier de la Muette, à Paris, sans imaginer un petit tas de cendre sur l'herbe du talus, reste des admirations littéraires que Silbermann avait si bien saccagées après avoir renoncé à son ambition d'écrire. Et en moi-même aussi le beau feu était éteint. Dès que je reprenais un ouvrage naguère aimé, j'apercevais tout ce qu'il y a d'artificiel et de mort-né dans une création littéraire.

Bientôt, on se le rappelle peut-être, j'oubliai mon ancien ami, mais l'amertume et la méfiance restèrent. L'inutilité des belles

choses, l'inutilité des entreprises difficiles, l'inutilité de tout ce qui n'aide pas à jouir, sans risques ni déboires, de la destinée qui nous est faite malgré nous, furent pour moi, pendant quelques années, des vérités évidentes contre lesquelles il ne fallait pas lutter. Et les aventures sensuelles qui s'offrent aux adolescents affermirent ces penchants sceptiques et matériels.

Par cette manière de voir, je jugeai meilleur de vivre en bons termes avec mes parents, et, dans le choix d'une carrière, je leur obéis. D'ailleurs, comment aurais-je eu le cœur de me détacher d'eux ou de leur tenir tête, quand je voyais les difficultés et les événements tragiques qui fondaient sur notre famille ?

Mon grand-père était mort à Aiguesbelles en ma présence. Nous allions nous mettre à table, étonnés qu'il n'eût pas paru, comme à l'ordinaire, au dernier battement de la cloche qui nous avait appelés pour le repas. Il se montra enfin sur le seuil de sa chambre, qui était séparée du salon par

trois marches. Il descendit ces marches avec les précautions habituelles, afin de ménager la cire, mais sa large main agrippait sa poitrine et une expression de douleur infinie était marquée sur son visage. D'une voix angoissée, il cria : « Ma femme... ma femme... » Ma grand'mère s'élança. Elle le reçut dans ses bras, puis, à son tour, elle vacilla, et, si ma mère et moi ne l'avions épaulée, la charge du corps inerte l'aurait entraînée à terre.

La mort de mon grand-père mit ma famille dans toutes sortes d'embarras. C'était un homme très bon, mais à qui son esprit de contradiction, poussé jusqu'à l'absurde, avait fait le plus grand tort dans la vie. On racontait qu'il allait souvent se promener chez ses voisins et regardait leurs méthodes d'exploitation avec l'œil d'un homme qui dérobe un secret ; mais, loin de là, il se hâtait, une fois chez lui, de prendre le contre-pied de tout ce qu'il avait vu. Le même diable l'avait fait agir dans la gestion de sa fortune. Bref, sa disparition, venue

après une mauvaise époque pour la vigne, découvrit une situation grevée de dettes et de procès.

Pendant plus d'un an, ma grand'mère continua sa vie remuante et inventive. Mais, à l'observer, elle faisait penser aux mouches qui, la tête tranchée, marchent encore quelque temps. On ne lui voyait ni raisons d'agir, ni buts, et le plus pénible est que, par moments, elle-même s'en rendait compte. Au milieu d'une phrase commencée avec volubilité ou d'un mouvement rapide qui l'avait mise debout, elle s'interrompait, nous regardait et disait d'une voix égarée : « Mais qu'est-ce que je raconte, mes enfants ? Qu'est-ce que je fais là ? »

A sa mort, il eût été naturel de vendre Aiguesbelles. Je crois que mon père l'aurait fait volontiers, mais il dut voir avec quel effroi ma mère regardait ce projet, et il n'en parla pas. Abandonner Aiguesbelles, c'eût été pour ma mère, se lier, sans espoir d'y échapper jamais, à cette vie de Paris qui lui faisait horreur, c'eût été se damner

sans rémission. Elle obtint, à force de ténacité, des arrangements à longue échéance avec les créanciers de ses parents ; elle rognait sur nos dépenses ; ainsi elle put conserver cette Jouvence où, chaque été, elle revenait se purifier.

Les années n'avaient pas affaibli son amour pour son mari, et encore moins diminué son zèle. Notre salon était habilement ouvert aux femmes des hommes politiques, qui ne sont pas trop choyées dans le monde. Toutefois, ma mère avait réussi à ne se compromettre avec aucun parti, et, quand un ministère tombait, il était rare qu'elle ne pût s'écrier, en lisant les journaux : « On assure que X... aura un portefeuille dans la nouvelle combinaison. En ce cas nous voilà aussi bien en cour ! »

On comprendra que mon père, vu ces accointances, passait parmi quelques-uns de ses collègues pour un magistrat opportuniste.

Il était depuis sept ou huit ans Conseiller à la Cour, lorsqu'il eut à présider les débats

du fameux procès concernant les anarchistes de Saint-Denis. C'était la dernière fois qu'il dirigeait les assises. Il avait, en effet, la quasi-certitude d'être nommé président de Chambre à la session suivante.

L'affaire, qui venait après d'autres affaires de ce genre, avait fait grand bruit. L'opinion publique était amentée contre ces gens qui avaient jeté une bombe dans une banque ; et le gouvernement, un nouveau gouvernement qui s'appuyait sur la droite, entendait qu'on ne les ménageât pas.

Je voulus assister à la première audience. Mon père entra, s'assit, et fit tomber sur les jurés un regard digne, confiant et inflexible. Puis, lorsque le greffier eut lu l'acte d'accusation, il commença l'interrogatoire des inculpés, mais il le fit d'une manière si brusque et d'une voix si coupante que la question posée semblait contenir le verdict.

L'interrogatoire durait à peine depuis quelques minutes lorsqu'un des avocats, un

petit homme au menton rageur, se dressa et reprocha à mon père de transformer l'interrogatoire en réquisitoire. Une légère altercation s'éleva entre eux. Le prévenu en cause, un jeune homme au teint très pâle, dont la physionomie exprimait comme un mépris d'aristocrate, suivait négligemment la scène. Puis, l'incident terminé, il se tourna vers la salle, et, nommant mon père, il lança d'une voix fluette et prétentieuse :

— Nous savons tous que le président... a pris les ordres du gouvernement, comme il a eu l'habitude de le faire au cours de sa carrière.

Mon père, à ces mots, fit un haut-le-corps. Puis, arrêtant d'un geste l'avocat général qui s'apprêtait à intervenir, il s'écria, sans regarder son insulteur :

— Je mépriserais ces paroles si elles ne visaient que moi. Mais elles atteignent en même temps l'idée de justice.

Je remarquai dans sa voix, à la fin de la réplique, quelque chose d'insolite. L'émo-

tion, pensai-je rapidement. Je le vis se tourner vers l'avocat général et reprendre :

— Maintenant, je prie... je prie... Monsieur l'avocat général... de requé... de req...

Ces mots s'entendirent peu distinctement, et, d'ailleurs, la phrase ne fut pas achevée. Il s'y efforça pourtant, mais sa bouche, ses yeux, son front, tous ses traits n'arrivaient plus qu'à composer une grimace suppliante. Enfin, au bout d'un instant, il fit un signe d'abandon ou de soumission, il porta la main à son col et retomba de travers sur son siège. On lui porta secours, et je courus dans la salle voisine où on l'avait étendu.

Il survécut à ce choc. Les soins impérieux de ma mère, la patiente gymnastique qu'elle lui fit faire, lui rendirent l'usage à peu près complet de ses facultés, mais il dut demander sa mise à la retraite et tout travail sérieux lui fut interdit.

Dans cette situation, il ne paraissait ni malheureux, ni triste. Grâce à la maladie,

il avait découvert, eût-on dit, un monde neuf ; et, pendant les derniers mois qu'il fut parmi nous, il eut des jugements moins tendus, des idées plus abandonnées. Il semblait amusé par le mouvement de la vie, comme par une chose cachée jusque-là. Et, trait infime, mais qui se présenta à nos yeux comme un miracle, il se prit d'un goût passionné pour les fleurs. Une botte de lilas, un bouquet de pivoines, posés près de lui, suffisaient à rafraîchir sa physionomie pendant des heures.

Le sort de ma mère fut autrement pénible. Les larmes me vinrent souvent aux yeux quand je la voyais se pencher sur la chaise longue de son mari et, lamentable dénouement de la noble comédie qu'elle avait jouée, soutenir un homme disloqué.

Mais je me demande si je n'ai pas tracé de mon père une image trop impitoyable. Peut-être doit-il être mieux jugé. Un jour, en promenade à travers la campagne, je rencontrai un troupeau de moutons, et remarquai le chien qui faisait la police de ce

troupeau, un briard vif, bien dressé, docile auquel des yeux fixes, abrités sous des poils pareils à des cils, donnaient comme un regard humain. Ce chien de berger, c'était mon père. Même intelligence toute droite même zèle infatigable, même esprit d'obéissance envers ceux qui sont placés plus haut et même amour dénaturé pour l'exercice de sa fonction.

J'avais vingt-deux ans quand mon père mourut. Depuis quelque temps déjà, j'étais sorti de la banque où il m'avait fait entrer stage qui m'a laissé une impression analogue à celle que j'aurais pu rapporter d'une silencieuse visite dans un temple de la Chine. J'avais espéré trouver une situation dans une maison d'édition. Mais l'affaire échoua. J'y gagnai tout au moins quelques relations agréables du côté de la rive gauche et un petit retour de ma curiosité pour les lettres.

Ces relations étaient pour la plupart des jeunes hommes de mon âge, dont beaucoup se sont fait connaître par la suite, mais qui

ne pouvaient s'enorgueillir alors que de leur virtuosité verbale et d'un ou deux manifestes. Tous, écrivains, peintres, musiciens, étaient volontairement ou non, hantés par cette idée qui a régné sur les artistes pendant le premier quart de ce siècle : la représentation mentale des choses. Cette recherche s'explique fort bien par le mouvement de la pensée créatrice. Il est clair qu'en peinture, par exemple, du moment que l'on cessait de copier la nature, on devait glisser de la vision déformée des impressionnistes aux signaux incontrôlables des cubistes. De même, en littérature, le *je* des romantiques devait, après le passage du symbolisme, aboutir à la transcription brute de l'image.

Je suivais ces tendances avec curiosité, parce qu'elles concouraient à faire de l'art en général une encyclopédie de données subjectives, et que, bien avant de songer à écrire, soit par habitude du scrupule, soit par méfiance d'autrui, je m'étais toujours intéressé à la découverte de la pensée in-

time, au coup de sonde lancé au fond de mes actes et de ceux des autres.

Cependant je me séparais de mes compagnons, je parle des écrivains, en ce qui concerne l'expression. Parce qu'ils explo- raient une région où il n'y a, en apparence, ni contrôle raisonnable, ni logique, ils entendaient laisser à leurs écrits un aspect informe. Or, j'éprouve une véritable impuissance à m'exprimer sans ordre ni clarté. Mon attrait pour l'analyse psychologique vient peut-être avant tout d'un besoin de coordination. Je veux tâter les chaînons et faire sentir que je les ai tâtés.

Lorsque j'écoutais les essais de mes compagnons, je pensais souvent : « A quoi bon me conduire au plus profond de vous-mêmes, si ce n'est pour me faire voir clair ? Et il m'arrivait ensuite de reprendre *Adolphe* et d'en lire quelques pages. « Il se peut, me disais-je, qu'à l'aide de la physiologie ou d'autres sciences d'observation, le coup de sonde descende plus profondément, la dissection soit plus hardie, mais il sera

toujours impossible d'exposer les résultats obtenus sans se servir de cette même expression claire et cohérente.

Ma mère, informée de mes projets littéraires, n'avait pas osé les combattre, mais j'avais aisément deviné ce qu'elle en pensait. L'absence de discipline, le hasard du lendemain, tout lui déplaisait dans cette carrière, et principalement la certitude qu'elle ne pourrait pas m'être utile. Depuis la mort de mon père, qu'elle avait si bien secondé durant sa vie, c'était sur moi seul qu'elle penchait son visage énergique, ce visage autour duquel les cheveux blancs faisaient maintenant comme un solide rebord de chaux. Mais, hélas ! comment m'aider ? Comment faire fructifier les désirs de travail et l'inspiration qu'elle sentait confusément chez son fils ?

Cela lui était d'autant plus difficile que je prétendais écarter tout secours d'autrui, et me refusais à solliciter quoi que ce fût. En vain me pressait-elle de faire une démarche qui m'eût peut-être servi. De telles

prières m'irritaient et me dressaient aussitôt contre elle.

— Je ne veux avoir d'obligations envers personne, répondais-je.

— Ah ! mon enfant, il est dangereux d'être aussi fier.

— Ce n'est pas par fierté, c'est par un sentiment que je tiens de toi, c'est par un calcul d'économie, répliquais-je avec une ironie hostile qui raillait sa plus précieuse vertu. Je ne veux rien devoir, de peur de rembourser.

Cependant, depuis la disparition de mon père, l'argent était devenu un grand souci dans notre maison. Ma mère était trop digne pour me reprocher de n'en pas gagner, mais sa dignité même me montrait clairement ma faute.

Pour cette raison, elle me poussait insensiblement au mariage. Je le remarquais chaque jour à de petites insinuations. Ainsi, il lui arrivait d'ouvrir les armoires à linge, ou bien le tiroir où brillait notre argenterie, et, essayant d'éveiller en moi le désir de la

possession, elle me disait négligemment :

— Vois-tu, mon enfant, c'est en ménage seulement qu'on devient riche de cette richesse-là. Un célibataire, quoi qu'il ait, sera toujours plus pauvre qu'un homme marié.

A plusieurs reprises, elle avait abordé la question sans détours. Mais elle s'était toujours heurtée à un non très grave et bien résolu, et, ignorant mes raisons, elle n'avait pu les combattre.

Je les connaissais, ces raisons, car j'avais longuement réfléchi là-dessus. J'avais cru d'abord que, si je repoussais l'idée de me marier, c'était par esprit d'indépendance. Mais les choses étaient plus compliquées. Je ne songeais pas à faire un mariage d'intérêt et j'étais incapable d'accepter une femme que je n'eusse aimée ni désirée. Et, cependant, à la pensée de choisir, comme compagne de toute ma vie, une femme pour qui j'éprouvais un désir physique, je sentais en moi-même une sorte de répugnance.

J'avais eu jusqu'ici de nombreuses aven-

tures sensuelles et même des liaisons. 'Avais-je aimé ? Oui, mais par une ivresse physique et sans jamais me départir d'une réserve morale. Je pourrais dire de l'amour qu'il me dédoublait mais ne me prenait pas en entier. Si bien que je le considérais comme l'ennemi de toute vie intellectuelle, de toute pensée supérieure. Mes liaisons avaient été brèves ou décousues. Elles m'avaient toujours offert l'avantage de ne pas me laisser longtemps face à face avec la créature qui m'inspirait du désir, mais avec qui je ne me mélangeais que grâce à un oubli momentané de moi-même. Le mariage m'eût mis dans une condition différente que je n'étais pas sûr de supporter. C'était loyauté de m'y dérober.

Mais, un jour, alors que je venais d'entrer dans ma vingt-sixième année, ma mère réussit à prolonger une conversation sur la question. Elle me représenta mon âge, l'incertitude de mon avenir, elle parla d'elle-même en termes qui m'émurent ; enfin elle me nomma une jeune fille dont elle avait

fait la connaissance à mon intention, me vanta ses agréments, sa fortune, et me demanda de la rencontrer.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, à une petite réception donnée par ma mère, je vis entrer dans notre salon une jeune fille de grande stature, quoique d'aspect fragile. Elle était accompagnée d'une gouvernante qui l'avait élevée et continuait à s'occuper d'elle, par suite de la mauvaise entente qui divisait ses parents. Je tenais ces détails de ma mère. Pour le reste, son nom, Élisabeth Mérillier, avait suffi à me renseigner : elle appartenait à une famille de riches banquiers, d'origine vaudoise.

Cette première entrevue me fit une impression agréable. N'eût-ce été la petite gêne de la chose préparée, je me fusse même donné avec un rare plaisir à l'entretien. Comme il arrive souvent chez les jeunes filles laissées volontiers entre les mains des institutrices, il y avait dans les manières et les paroles d'Élise (car tel était le prénom que chacun lui donnait) quelque chose de

droit et de solide que je ne m'attendais pas à trouver.

D'autres rencontres nous furent ménagées et je fus présenté à ses parents. A mesure que je la connaissais mieux, j'entrevois chez elle une âme très belle ; tantôt c'était par les curiosités élevées de l'esprit, tantôt par les grâces discrètes du cœur. Cependant, malgré ces qualités qui s'ajoutaient non à la beauté mais à un charme très prenant dans l'expression, je n'éprouvais point de désir pour elle. La pensée qu'elle pourrait être ma femme m'empêchait précisément de considérer en elle la chair. Je restais, à ses côtés, dans une attitude glacée. Sentiment inexplicable, car je me disais que si j'avais aperçu par hasard, dans la rue, une femme, une inconnue, exactement semblable, je l'aurais peut-être suivie, abordée ; mais sentiment si fort que je ne parvenais pas à être pressant.

Plusieurs semaines passèrent ainsi. L'été, qui devait nous séparer, commença sans que rien se fût dessiné. C'est alors que ma

mère, qui surveillait les choses, réussit à m'engager par un stratagème héroïque.

Elle feignit d'ignorer mon indécision et attribua les lenteurs à l'autre côté. Elle me dit qu'un moyen d'avancer mes affaires serait de passer les vacances avec Élise Mé-rillier. Je répondis qu'elle les passait en Suisse, dans un hôtel fort coûteux où je ne pouvais prétendre à m'installer. La remarque parut convaincre ma mère. Mais, deux ou trois jours plus tard, elle reçut la visite d'un homme qui m'était inconnu ; et, passant par hasard dans la pièce voisine, j'entendis leur conversation. Il s'agissait d'une conversation, toute courtoise, au sujet de chiffres.

— Mais, monsieur, disait ma mère, ce sont des pierres anciennes...

— Précisément, madame, et comme elles sont d'une taille ancienne, je suis obligé de les faire retailler pour les vendre, ce qui diminuera leur poids.

— ... Des pièces historiques, poursuivit ma mère avec insistance.

Je compris alors qu'il s'agissait de ses diamants, qu'elle n'avait jamais portés, mais auxquels elle tenait beaucoup, car c'était une parure de famille. Ils avaient orné autrefois une miniature donnée à un de nos ancêtres, prédicateur réfugié en Hollande.

Lorsque l'homme fut parti, ma mère qui m'avait entendu passer, m'appela. Je la vis enfermer quelque chose dans le tiroir de son chiffonnier, puis elle se tourna vers moi et me dit :

— J'ai vendu mes diamants, mon enfant. Ainsi tu pourras aller cet été en Suisse afin de retrouver cette jeune fille que tu aimes.

En me disant ces mots, elle me regarda dans les yeux. Je restai un moment embarrassé et mécontent. Puis je pris sa main et voulus la porter à mes lèvres. Mais elle arrêta mon geste, et, gardant ma main, elle la pressa par une longue étreinte. Je compris qu'un traité était conclu entre nous.

II

Élise Mérillier était depuis quelques jours à Muveran lorsque j'y arrivai. Je débarquai du funiculaire assez tard et entrai dans le hall de l'hôtel bien après l'heure du dîner. Mais il y avait encore beaucoup de mouvement dans ce hall, en raison d'une fête costumée. Toute la jeunesse était déguisée et dansait.

Je ressentis vivement la gêne de tomber, en voyageur, au milieu de cette fête. Je cherchai des yeux, parmi les groupes, Élise Mérillier, que j'avais avertie de mon arrivée. Tout d'abord, je ne la vis pas. Je l'aperçus, après quelques pas seulement,

dans une encoignure de la salle, assise à côté de son institutrice. Elle n'était pas déguisée.

J'éprouvai à sa vue une impression tout à fait inattendue. Je m'étais préparé à ce voyage très calmement ; je n'avais pris en moi-même aucune détermination sérieuse. Et soudain, en me retrouvant en face d'elle, je sentis une joyeuse émotion. Peut-être cette émotion venait-elle d'un sentiment tout amical ; peut-être étais-je simplement heureux d'avoir reconnu sa figure parmi les figures brouillées de la mascarade, et heureux aussi de la voir en dehors de ce tapage... je ne sais. Toujours est-il que lorsqu'elle m'eut fait un signe, je m'élançai vers elle avec un mouvement sincère qui dut ressembler au transport de l'amour.

Dès le lendemain, je lui tins compagnie. Elle n'était guère attirée par les divertissements que la jeunesse organisait à Muveran, et restait au bord de cette gaieté, dans une réserve souriante. Ainsi, nous passâmes ensemble la plus grande partie des journées.

Toutefois, nous étions rarement seuls. L'institutrice d'Élise, Mlle Marchal, nous accompagnait. C'était une personne d'environ cinquante ans, de visage énergique. Par ses regards investigateurs, par ses mouvements nerveux et inquiets, elle avait dans la figure quelque chose d'une intrigante, mais cette intrigante était toute dévouée au bien, ou plutôt à l'ennoblissement des êtres. L'éducation d'Élise lui avait été confiée depuis l'enfance, et elle avait tâché de donner au cerveau de sa pupille la nourriture la plus belle, la plus rare, recueillie dans les grandes œuvres de l'humanité. On devinait que son souci constant était la crainte d'avoir peut-être omis une graine excellente, enfouie dans un livre de la Chine ou de l'Inde, ignoré d'elle.

Cette éducation sérieuse avait marqué sur Élise. Elle avait beaucoup lu, nous parlions souvent de littérature. J'étais amené à raconter mes projets. Elle s'y intéressait, me posait des questions, et ces questions m'aidaient à voir clair en moi-même.

Je lui dis, un jour, que si j'avais envie d'écrire, c'était surtout pour satisfaire une curiosité intellectuelle.

— Il me semble que traduire par les mots ce que je vois, me donne de ce spectacle une compréhension plus profonde. L'expression est comme une clef que je tiens entre mes doigts et que je peux faire jouer.

« Cela est si vrai, continuai-je, que, bien souvent, il m'est arrivé de m'arrêter devant un paysage, un arbre, un pan de ciel, et de les considérer tout d'abord comme des mystères indéchiffrables. Mais, si j'essayais mentalement de les décrire, il me semblait aussitôt que je pénétrais quelque chose du mystère ; il me semblait même que si, par chance, j'avais réussi à trouver les épithètes les plus justes, peut-être une expression unique, je serais arrivé à élucider complètement le mystère de cet arbre ou de ce ciel. Voilà pourquoi j'ai envie d'écrire.

Nous étions au bord d'une prairie en pente, et, tant que j'avais parlé, mon regard était resté fixé sur cette prairie où l'on

remarquait côte à côte deux mamelons de forme régulière, mais accouplés de façon baroque. Ensuite, je me tournai vers Élise. Elle regardait la prairie verte avec une sorte de ferveur, sans remarquer, me sembla-t-il, sa difformité. On eût dit que, pour mieux comprendre, elle se fût placée en pensée le plus près de moi possible.

Elle fit en silence plusieurs petits signes de tête, puis elle dit d'une voix lointaine :

— Oui, je vois... je vois... C'est ainsi que l'art peut contribuer à un enrichissement moral. Longtemps j'ai pensé différemment. Ainsi, je méprisais la fiction...

— Mais qui ne méprise la fiction pure, m'écriai-je, la fiction pour la fiction ? Seulement, pour certains hommes, l'instrument de la connaissance est l'imagination. C'est avec cet instrument et sous le couvert de l'art qu'ils participent au progrès de l'esprit, qu'ils entament l'inconnu.

Élise tourna le visage vers moi et me regarda, sans rien dire, avec des yeux brillants.

Excité par ce regard, je repris :

— Ce que je voudrais être, c'est un romancier intellectuel. Non pas écrire des romans à thèses, mais des romans où la vie de mes personnages ne primerait pas sur la vie de leurs idées.

Puis, légèrement confus d'en avoir tant dit, je me mis à parler des romanciers étrangers et de Dostoïewski.

Mlle Marchal, qui nous rejoignit à ce moment, entendit ce nom, Dostoïewski était sa bête noire. Un jour, devant moi, elle avait dénié à son œuvre tout sens de l'humain. J'avais protesté, lui disant qu'un personnage de Dostoïewski m'apparaissait, au contraire, plus proprement humain que naturel ; mais j'avais vu que nous ne nous entendions pas sur les mots, et j'avais mis fin à la discussion. Elle voulut y revenir.

— Élise, dit-elle, vous devriez nous répéter cette critique si juste que je vous ai entendu faire, l'autre jour, à propos de Dostoïewski.

Élise poussa une petite exclamation

confuse et rougit. Puis, comme si une idée soudaine l'avait enhardie, elle se décida.

— Voilà... dit-elle. Je lui reproche sa... sa sécheresse, son isolement... Jamais un paysage, jamais l'influence de l'air, des saisons... Dans tout ce que je connais de son œuvre, je n'ai pas senti un seul de ses personnages en communication avec les souffles de la nature, avec une pousse verte.

Elle s'interrompt, étendit délibérément le bras vers la prairie et les deux mamelons, et elle reprit :

— Pourquoi n'arrête-t-il jamais ses personnages devant cela?... Ne sait-il pas qu'un paysage peut agir sur nos sentiments, déterminer nos actes ?

— Très vrai, dit Mlle Marchal. Tandis que Tolstoï, par exemple, n'oublie jamais cette influence.

— Précisément, dis-je. Les personnages de Tolstoï ont leurs racines dans la nature. Leurs sentiments, même les plus compliqués, ont comme le mouvement de la sève. Chez Dostoïewski les racines sont coupées

et le mécanisme est tout humain. Un Lévine, un Besoukhov, supposez qu'on multiplie leurs dimensions et leur puissance, ils s'identifieraient avec des forces de la nature. Transformation impossible avec les personnages de Dostoïewski : ils deviendraient des machines.

Mlle Marchal boudait à mon explication et secouait la tête par un mouvement obstiné. Mais Élise m'avait compris. Elle paraissait entrevoir pour la première fois cette opposition du naturel et de l'humain. Et on eût dit qu'elle considérait cette idée avec une nuance de crainte.

Mlle Marchal reprit sur un ton admiratif :

— En tout cas, que c'est beau, chez Tolstoï, ces évasions des êtres dans la nature !

Mlle Marchal professait de grands sentiments envers Tolstoï. Elle avait suspendu dans sa chambre une vue de Iasnaïa-Poliana.

Le son des clarines qui descendait des hauts pâturages et se rapprochait, nous rappela qu'il était temps de retourner, et nous rentrâmes à l'hôtel.

Ces entretiens me procuraient un vif plaisir ; la compagnie d'Élise Mérillier me retenait comme la compagnie d'aucune jeune fille ne m'avait retenu : et, cependant, il n'y avait nul mélange de sensualité dans cet attachement.

Lorsque nous étions sur la terrasse de l'hôtel, engagés dans une conversation qui me passionnait l'esprit et me faisait considérer Élise avec admiration, il m'arrivait souvent de lancer un coup d'œil vers telle ou telle femme que j'apercevais à quelques pas de moi. C'était cette femme, et non Élise, que je désirais.

Les semaines passaient, et, malgré notre intimité plus grande, je ne pensais pas davantage à l'épouser. Un jour, nous partîmes pour une promenade tous les deux seuls, Mlle Marchal s'étant donné une légère entorse la veille. Comme le soleil était chaud, nous décidâmes d'aller vers un petit bois arrosé par des sources, qui était le lieu le plus humide sur le plateau du Muveran. Cet endroit était fréquenté par la jeunesse

qui résidait dans les hôtels ; on s'y donnait des rendez-vous, on l'avait surnommé la Fontaine des Amours.

Lorsque nous y arrivâmes, nous entendîmes des rires. Un garçon et une jeune fille étaient étendus sur l'herbe. Nous les connaissions de vue, Élise et moi, mais, comme nous ne nous étions pas liés avec eux pendant notre séjour, nous hésitâmes à avancer.

Le garçon, qui avait ôté son veston et retroussé jusqu'aux coudes les manches de sa chemise, feignait de dormir. Sa compagne, après avoir trempé la main dans la source, laissait égoutter ses doigts sur la bouche du dormeur. Alors il faisait mine de s'éveiller, de se fâcher, puis il se remettait à fermer les yeux, et elle à recommencer le jeu. Tout d'un coup, son visage ayant été aspergé, il se releva à demi, enlaça sa compagne et la renversa sur l'herbe, la bouche contre la bouche. Je ne pus voir si la jeune fille consentait au baiser, car son visage m'était caché, mais je remarquai sa main

qui serrait avec emportement le bras nu et dressé du garçon.

Élise s'était détournée, et nous rebrous-sâmes chemin sans dire mot. Nous décidâmes alors, pour trouver un peu de fraîcheur, d'aller au sommet du plateau, qui est toujours éventé. Tout en marchant, je me demandais ce qu'Élise pensait de la scène. Je sentais bien que, sous son air calme et éloigné, ce spectacle l'avait froissée et qu'une partie d'elle-même était encore troublée. L'idée de ce trouble faisait bizarrement son chemin en moi, et il me parut que, pour la première fois, j'étais rapproché de sa chair.

Cependant, au cours de la promenade, nous continuâmes à nous taire sur la scène de la fontaine, et même, par une mutuelle supercherie, nous cherchâmes les sujets les plus éloignés de la vision qui était restée devant nos yeux. Elle me dit sa prédilection pour les personnages de George Eliot, qui ont, les moins bons comme les meilleurs, une si forte vie morale.

— C'est vrai, dis-je. On croit voir en chacun d'eux une lampe plus ou moins rayonnante, mais toujours éclairée.

Toutefois, après avoir fait l'éloge de la romancière, je commençai, sur un ton restrictif :

— Il est dommage, pourtant, que son idolâtrie des beaux sentiments...

— Que dites-vous ? s'écria Élise en m'interrompant avec véhémence. Comment pourrait-on être trop attaché à la seule chose qui compte en nous ! Je suis indignée quand je vois le culte que nous rendons aux qualités physiques, et l'estime dérisoire que nous accordons à un beau sentiment.

Elle respira, puis releva la tête et repartit, les dents serrées :

— Les êtres se recherchent pour les dons les plus bas. Ils n'ont donc jamais regardé un visage qui exprime un vœu de l'âme ! Est-il au monde quelque chose de plus beau ?

Sa chair, bouleversée encore par la scène de la source et prise entre des mouvements contraires, se livrait par ces paroles avec

une sincérité égarée. D'ailleurs, elle avait perdu tout contrôle de soi. Le vent attaquait sa coiffure et la défaisait, mais elle n'y prenait garde.

Je considérai curieusement la nouveauté de ce visage. Mon regard était attiré surtout par le frémissement de ses lèvres lorsqu'elle prononçait un mot qui se liait à l'idée de pureté. Et brusquement, j'eus le désir de connaître ces lèvres, d'y recueillir cette bulle de pureté. Une image de violence me traversa l'esprit. La possession de ce corps chaste et furieux me parut soudain la volupté la plus rare qu'un homme pût goûter. Je balbutiai son prénom, je saisis sa main et la portait à ma bouche avec un tel tremblement que mes dents heurtèrent l'os.

Elle m'obligea doucement à relever la tête, et reculant un peu, elle dit avec une voix très faible :

— Croyez-vous que vous m'aimez ?

Cette voix était si étrange que je ne distinguai pas si une pensée enfantine ou une angoisse avertie l'avait fait parler. Je re-

gardai sa bouche qui était restée entr'ouverte et attendait les mots que j'allais dire. A cette vue, je me sentis éperdu de désir et répondis par le baiser le plus impatient que j'eusse jamais donné.

Nous revînmes bientôt à Paris et nos fiançailles furent officielles. J'obtins que la date de notre mariage fût rapprochée. Ma mère s'y employa fort habilement. De mon côté, ma hâte était grande. Depuis le jour où j'avais pour la première fois désiré Élise, ce désir m'occupait tout entier. Je repensais sans cesse à notre promenade à la Fontaine des Amours. Je me représentais avec raffinement ce corps qui, je le savais, était susceptible de prendre une si vive chaleur sous l'effet de nobles impressions. Et, lorsque je revoyais le frémissement qui avait agité les lèvres d'Élise à l'instant où elle m'avait dit son amour de la pureté, je ressentais presque un vertige à l'idée du plaisir qui m'était promis.

Je finis même par me faire de ce plaisir

une idée si forte qu'elle déterminait en moi une appréhension singulière. Je n'avais connu jusqu'alors que des femmes dont le commerce était plus ou moins facile. Pouvaient-elles être comparées, elles et leur amour, à cette jeune fille et à son amour virginal ? J'avais beau rappeler le souvenir de nuits jugées alors inégalables... « Quelle nuit, me demandais-je avec une exaltation mêlée d'inquiétude, ressemblerait à notre nuit nuptiale ? »

Cet état provoque en moi toutes sortes de délicatesses et de scrupules qui feront sourire. Je lus avec avidité plusieurs ouvrages d'anatomie et de médecine. Et c'est ainsi qu'un jour, passant dans le quartier des Écoles devant l'étalage d'une librairie, je pris un dictionnaire de médecine et m'attardai à le consulter. Un commis, qui surveillait l'étalage, passa près de moi, vit la page exposée, et, après un sourire moqueur, entra dans le magasin. Un instant après, un petit homme à barbiche, coiffé d'une calotte, approcha, me prit le livre

des mains sans explication, le remit en place et s'en retourna, toujours sans un mot. Dire ma gêne est impossible. Je m'en allai et me mis à marcher très vite. Et longtemps après seulement, je m'arrêtai et osai rire.

Le temps de nos fiançailles fut pour Élise une saison souriante, mais grave et même mystique, serais-je tenté de dire, si le mot ne jurait un peu avec son visage clair et ouvert. Elle n'était pas plus coquette qu'avant, riait sans me répondre si j'étais trop empressé, et trouvait son plus grand plaisir dans les nombreuses promenades que nous fîmes aux environs de Paris, l'automne étant très beau. Tandis que Mlle Marchal restait assise et lisait, nous marchions dans les allées, d'un pas égal, souvent sans parler. Et parfois, pendant nos silences, si ma pensée cherchait la pensée d'Élise, je voyais revenir devant mes yeux le paysage que nous avions regardé ensemble à Muveran : une prairie verte et deux hauteurs accouplées mais inégales.

Depuis mon retour à Paris, j'étais resté fidèle à ma fiancée. Je pensais à elle avec tant d'exaltation que l'idée du plaisir tel que je l'avais cherché jusqu'alors ne me touchait plus. La chasteté ne me coûtait aucun renoncement.

Quelque temps avant mon mariage, je l'emmenai à un concert, ainsi que Mlle Marchal. On y donnait *Parsifal* avec un orchestre et des chœurs venus de Hollande. Je savais qu'il n'y avait pas de musique qu'Élise mît plus haut que celle-là, et j'avais un grand désir de l'entendre avec elle.

Je la regardai tandis qu'elle écoutait. Sa tête se tenait très droite, si droite qu'elle paraissait reposer à peine sur ses épaules. Par moments, lorsque le motif du Graal revenait à l'orchestre, son buste semblait s'alléger et s'élever. Alors elle se tournait vers moi, et, par une expression des yeux, elle cherchait à m'entraîner dans son ascension.

J'étais littéralement ravi par sa présence. J'avais le sentiment de monter, côte

à côte avec elle, vers la région de la spiritualité la plus élevée. J'avais oublié sa forme, sa substance ; elle était la bonté, la perfection, la lumière, elle était successivement tous les thèmes imaginatifs que la musique créait dans ce ciel pur où nous planions. Pendant la célébration du Graal, lorsque le motif mélodieux se fit entendre de nouveau, mais dépouillé, pareil à l'expression d'une tendresse épurée, il me parut que nous avions tous deux accédé à la forme la plus haute de l'amour. A ce moment, je la considérai avec gravité, et dis en moi-même : « Tu es celle que j'ai choisie... Et tu seras la compagne de ma vie. » En même temps je sentis des larmes entre mes paupières. Je fermai les yeux et baissai la tête.

Quand je rouvris les yeux, mon regard aperçut les souliers de ma voisine, une inconnue, et par une attention machinale, il se fixa sur ces souliers, des souliers de satin marron, très décolletés, dont la boucle ressemblait à un petit œil. Puis, rapidement,

je parcourus la jambe, le buste, le visage de l'inconnue. C'était une femme qui me parut plutôt belle, mais elle ne me montrait que son profil, une paupière un peu lourde, un nez long et droit, une demi-bouche bien dessinée.

La musique reprit, et son langage idéal m'entraîna de nouveau avec Élise dans la région la plus élevée où l'amour puisse prétendre. J'unissais mon esprit au sien avec ferveur. Cependant mon regard n'avait pas oublié les souliers de satin marron et il y revenait sans cesse. Il me semblait les voir au microscope tant mon attention les grossissait. Jusqu'à la fin du concert cette obsession dura, et sans que je fusse détourné de mon ravissement spirituel.

A la sortie, je dis au revoir à Élise et m'attardai un instant avec elle sur le trottoir. A ce moment, ma voisine passa très vite près de nous, et je compris, à quelque chose dans sa démarche, qu'elle avait remarqué mon manège. Aussitôt je fus traversé par un violent désir de la rejoindre.

Je regardai la direction qu'elle prenait ; mais Élise, qui était devant moi, bouchait ma vue, si bien que je perdis des yeux l'inconnue. Alors un mouvement de colère me dressa contre Élise. Elle portait un long manteau coupé droit, qui descendait bas et ressemblait à une robe d'ange. Je lui dis que je n'aimais pas ce vêtement. Je remarquai intérieurement que sa figure, fatiguée par l'attention musicale, était tirée et comme amaigrie. Elle lut sans doute mes pensées et détourna le visage. Nous nous séparâmes sur un silence.

Notre mariage eut lieu un peu avant Noël.

III

Moins d'un mois après mon mariage, ma mère décida de quitter Paris et de se retirer à Aignesbelles. Elle considérait que sa tâche était accomplie. Elle avait aidé son mari, elle avait établi son fils ; il ne lui restait plus rien à faire dans un monde qu'elle avait toujours détesté ; et sortir de ce monde dut être pour elle un soulagement. J'aurais été surpris de sa facilité à se séparer de moi si je n'avais su depuis longtemps que ma mère, par les besoins actifs de son cœur, ne pouvait s'attacher à des êtres qu'elle ne servait pas. Or, le bonheur et l'aisance, survenus dans ma vie, rendaient superflue maintenant toute aide autour de moi. Et je suis sûr que l'émotion de l'adieu fut atté-

nuée par l'idée des nouveaux emplois que son zèle allait trouver à Aiguesbelles.

Je m'installai avec Élise dans une maison qui appartenait à ses parents mais où ils n'habitaient pas.

La grande affaire pour mes beaux-parents avait été de continuer la vie commune malgré les profonds dissentiments qui n'avaient cessé d'exister entre eux. Tout les dressait l'un contre l'autre et jusqu'à leurs vertus, qui, s'exerçant dans des domaines différents, ne se comprenaient pas et se regardaient jalousement. Cependant ils avaient réussi à ne pas se séparer. Il est vrai que chacun, dans l'hôtel commun, avait son étage et régnait sans l'autre. Elle était passionnée de musique et cette passion avait pris insensiblement une forme solitaire et morose. En une saison, par une générosité impétueuse, elle faisait la fortune de quelque artiste qu'elle voulait pour elle seule, et dont elle se détachait tout d'un coup. Lui, s'intéressait à des espèces de *folies* charitables qu'il faisait édifier à

grands frais et qui tombaient rapidement en abandon.

Ces renseignements me furent donnés par Mlle Marchal. Elle me dit aussi que ce couple, bien qu'il fût toujours en désaccord, ne s'était jamais disputé, chacun se retirant lorsque l'autre avançait. Elle pensait même que, s'ils avaient délaissé l'éducation de leur enfant, point sur lequel ils ne se seraient certainement pas entendus, c'était peut-être par peur de rompre leur cérémonial hostile.

J'avais éprouvé de la satisfaction à faire sortir Élise de cette famille. Elle-même, d'ailleurs, qui avait reçu de son institutrice la notion d'un bonheur idéal et aspirait à le trouver par le mariage, avait quitté ce toit sans regret.

Elle ne rêvait pour nous deux que sentiments partagés et enrichissement mutuel de l'esprit. C'est ainsi que, dès notre retour d'Italie, où nous avons fait un voyage, elle me poussa au travail. Je lui avais parlé de plusieurs sujets par lesquels j'étais attiré.

L'un d'eux était l'histoire de mes relations avec Silbermann et ma croisade contre ses ennemis.

Ce récit, fait au temps de nos fiançailles, avait produit une vive impression sur Élise. J'avais bien vu que le rôle joué par moi dans cette affaire me paraît des plus beaux sentiments à ses yeux. Émue de pitié par les persécutions injustes, enthousiasmée de ma figure héroïque au cours de ces aventures, elle revenait sans cesse à Silbermann, et, par ses questions et ses remarques, s'efforçait de m'intéresser à ces souvenirs.

Je n'avais plus rien su de mon ancien camarade après notre séparation. Vivait-il en Amérique ou ailleurs ? Je l'ignorais. J'avais appris seulement que son père était mort depuis plusieurs années et que la maison Silbermann avait passé en d'autres mains.

Dès le mois de mai, nous décidâmes, Élise et moi, de nous installer à la campagne, pas trop loin de Paris. Élise était enceinte. Je louai une maison dans la région de Mantes, sur une hauteur qui domine la Seine. Et là

je me mis au travail, retraçant sur ses conseils les aventures de Silbermann.

Jusqu'alors je n'avais écrit que de courts morceaux pour traduire des impressions ou analyser des sentiments que j'avais éprouvés. C'était moins faute de sujets que par dédain de la chose inventée. Comme la plupart des jeunes hommes de mon âge qui se préparaient à écrire, je méprisais l'invention. Elle se présentait à nous sous les traits d'une déesse froide, vêtue de draperies aux plis cassés et aux tons fanés. Nous la considérions comme une figure de rhétorique dont l'emploi est caduc. C'était en soi, tout au plus autour de soi, qu'il fallait trouver son sujet.

Ce qui m'avait séduit dans l'ouvrage que j'avais décidé d'entreprendre, c'était précisément l'usage que je pouvais y faire de mes souvenirs et de l'analyse personnelle. Je m'étais promis d'imaginer seulement le fil romanesque ; le reste, lieux et caractères, serait calqué sur la réalité.

Mais, après avoir commencé ainsi, je

m'aperçus que la méthode ne valait rien. Les personnages représentés manquaient de consistance, ils semblaient ne pas appartenir à l'histoire écrite. Il arrivait qu'un trait authentique, sur lequel j'avais beaucoup compté, loin de donner de la force et du relief à une figure, l'amollissait. L'observation directe et l'introspection, dont j'avais eu l'intention de me servir presque uniquement pour le récit du narrateur, ne faisaient que disperser les scènes et émietter le caractère.

C'est alors que je compris le rôle de l'imagination dans un roman. Elle devait reprendre les données éparses de l'observation, les derniers résultats de l'analyse, et refaire librement la synthèse. Bien que cela parût à mon esprit naïf une étrangeté presque abominable, je reconnus que c'était le mensonge de l'imagination qui donnait aux caractères leur tenue et leur aspect vraisemblable. Dans cette espèce de cuve qu'est notre mémoire, l'imagination est, pour l'auteur d'un roman, le principe qui

solidifie, qui fait le mortier. La crédibilité d'un ouvrage romanesque vient bien moins de la richesse et de la vérité mises dans l'analyse que de la puissance d'imagination apportée dans la synthèse.

La même surprise m'attendait en ce qui concerne les services de l'introspection. Certes, je tirais parti de mes sentiments et de mes sensations, mais, à chaque instant, pour rendre l'histoire plausible, il fallait me détruire et confier à l'imagination ces morceaux palpitants. Parfois l'imagination allait trop loin, se mettait à travailler seule, et je voyais bien que ce travail devenait moins bon. Mais il n'était pas plus mauvais que si, ayant été trompé par l'effet spécieux de l'expérience directe, j'avais reproduit celle-ci sans faire intervenir l'imagination.

Lorsque cette clarté me fut donnée, je cessai de discuter la supériorité du roman subjectif ou du roman objectif. Je compris que le meilleur roman est celui où, par une alliance miraculeuse et imprévisible, la greffe de la mémoire et de l'imagination

réussit le mieux et établit entre ces deux facultés une continuité constante.

Élise me regardait travailler avec amour. Juin fut très beau cette année-là, et, chaque jour, elle poussait son fauteuil sur la terrasse, non loin de la table où j'écrivais.

Cette terrasse donnait sur le fleuve, que j'apercevais par les ouvertures de la balustrade. Au delà, de l'autre côté de la rive, on voyait d'abord des champs de culture plats et morcelés, puis une ligne frisée qui était une rangée d'arbres, sans doute en bordure d'une route ; plus loin et plus haut, un coteau rond, très boisé, pareil à un gros buisson, et sur lequel, pendant quelques heures de la journée, le soleil faisait éclore des toits roses. Enfin l'horizon était fermé par une colline en forme de bonnet carré, qui, sous les vapeurs du matin et du crépuscule, semblait un donjon gardant la plaine.

Si j'ai retenu avec tant de netteté cette vue, c'est que ce paysage est le premier ou, si l'on préfère, le dernier que j'aie regardé.

En effet, à partir du moment où j'admis

que ma destinée était d'écrire, je cessai de considérer la nature avec les mêmes yeux. Je regardais brutalement, hostilement, l'aspect qu'elle m'offrait, cherchant à ramasser le trait qui résumerait le mieux cet aspect dans la langue nouvelle que j'avais apprise. Ce fut fini de ces simples sensations de bien-être et de joie, de ces recueils indécibles auxquels je m'étais complu jusque-là. J'entrais dans les sous-bois, je m'approchais d'une mare couverte de lentilles, avec les mouvements brusques et le front tourmenté de l'homme qui voit le défrichement à faire.

La vue d'un beau paysage agissait de façon particulière sur Élise. Je l'avais remarqué lorsque, dans nos promenades, elle contemplait les vastes étendues autour de Muveran. On eût dit que, pour elle, chaque point de ce paysage touchait un beau sentiment. Que de conversations étaient nées entre nous, pendant nos fiançailles, de ces associations qui se faisaient ainsi dans son esprit !

Mais, sur cette terrasse où nous passions ensemble les journées, elle ne me reconnut plus. Je la suivais moins volontiers dans ses vues généreuses et dans ses appels confiants vers les êtres. Comme elle s'en étonnait, je lui dis, sans me douter alors qu'il y avait peut-être d'autres raisons, que je ne pouvais maintenant m'empêcher de donner à tous les objets extérieurs une valeur de document. C'est pourquoi j'étais amené à considérer le monde avec plus de sens critique que d'amour.

— Ainsi, continuai-je, je ne goûte pas moins la nature, mais je la goûte différemment. Ce paysage que j'ai devant les yeux pendant que je travaille, je le regarde un peu comme on regarde les différents états d'une gravure. De là ma sécheresse.

Elle admit ces raisons. Il y avait chez Élise un tel besoin de dévouement que, dans une discussion, ce besoin avait tôt fait de la désarmer. De peur de me contrarier, elle se surveilla, et, lorsqu'elle venait s'accouder sur la balustrade de la terrasse, elle

ne me conviait plus à ce que j'avais nommé, un jour, par plaisanterie, l'hygiène des beaux sentiments. Toutefois, elle ne pouvait se résoudre, en de tels moments, à ne point s'épancher vers moi. Alors elle me rapportait une anecdote, un trait, susceptibles de s'incorporer à l'un de mes personnages ; elle me faisait remarquer dans la campagne ou dans le ciel, une nuance précieuse, un jeu de lumière. Elle ne savait pas que la vision de quelqu'un qui écrit est toujours spéciale, souvent même déformée et tortueuse. Il obéît, dans sa vie mentale, à des manies et des ruses obscures pour les autres... Néanmoins, j'écoutais Élise sans marquer trop de contrainte.

Nous recevions peu de visites, et notre vie était réglée avec méthode. Élise avait su établir tout de suite dans notre foyer les lois les mieux ordonnées. Elle y avait été aidée par Mlle Marchal qui habitait avec nous. J'avais de tout temps été accoutumé, par l'exemple de ma famille, à voir autour de moi un cadre, une discipline, des com-

mandements, mais ma surprise fut de trouver désormais, dans ce cadre, la présence de la sensualité. Et peut-être le mot de surprise rend-il de façon insuffisante mon sentiment.

Sans me mesurer le plaisir sensuel, je l'avais jusque-là si strictement isolé de mes facultés morales, que j'étais presque mal à l'aise de le voir apparaître maintenant parmi les objets les plus sérieux de mes pensées et s'installer dans le courant de ma vie. Quand, le matin, je voyais Élise sauter en bas de notre lit, j'avais peine à admettre que cette femme demi-nue fût *ma femme*, qui dirigeait plus ou moins mes actions, et non une de ces créatures vivement désirées, mais dont tout l'empire tombait avec le rassasiement de mes sens.

J'en arrivais à considérer avec un peu d'ironie ces principes vertueux qu'Élise et Mlle Marchal s'entendaient si bien à faire régner dans notre maison. La figure d'Élise me semblait moins belle et moins respectable qu'au temps de nos fiançailles ; et

bien des critiques que je n'avais pas faites alors se levaient dans mon esprit.

J'avais cru que, sur un point, nous serions rapprochés par des sentiments identiques, sans aucune arrière-pensée différente : c'était au sujet de l'enfant que nous attendions. Mais je m'étais trompé.

L'idée de cette naissance me troublait, me donnait une fièvre d'espérance et de crainte. J'envisageais mes devoirs et mes responsabilités en les grossissant. Je me laissais aller à faire, avec je ne sais quelle part secrète de moi-même, des pactes et des espèces de paris ; j'établissais de longs programmes d'éducation. Et quand je cherchais chez Élise l'écho de ces alarmes, je voyais au contraire sur son visage, à la pensée de sa maternité prochaine, une expression d'allégresse et de confiance.

Elle songeait à cette naissance avec gravité, mais comme à une chose naturelle et pour laquelle on se sent assez fort. La venue de cet enfant me semblait un prodige. Je m'étais dit, un jour, que ce prodige

m'éclairerait peut-être sur le mystère de la vie, qu'il m'apporterait le principe d'une explication universelle. Et mon émotion était si grande que je n'avais pas écarté ces conjectures absurdes. Toutes ces agitations me rendaient incompréhensibles le calme et le bon sens avec lesquels Élise et Mlle Marchal se préparaient à l'événement. « Que les femmes s'entendent à rapetisser les choses ! » me disais-je en les voyant tricoter des brassières.

Parfois, tout en les considérant avec un peu de pitié, je les jalousais. Je m'imaginai aussi qu'elles voulaient me tenir à l'écart, et, d'un mot entendu, d'un ordre surpris, je faisais un complot.

Bientôt, j'en vins à être irrité par ces tableaux vertueux, réguliers, mesquins, dont mon ménage était composé. Je m'isolai davantage et m'absorbai dans le travail avec une humeur colère.

L'histoire de Silbermann avançait rapidement, mais non tout à fait comme je

l'avais conçue. J'avais pensé donner à tous mes jeunes personnages, de race et de religion opposées, le même enthousiasme, la même ardeur, enfin quelque chose d'une même foi pure qui se croit invincible. Mais je m'aperçus que si, dans mon récit, j'arrivais à rester impartial, c'était beaucoup moins en exaltant les belles actions qu'en aggravant les mauvaises, c'était en distribuant des coups aux uns et aux autres. A peine avais-je peint une scène de générosité, un trait désintéressé, que j'en atténuais la portée par un resserrement de l'expression ou une touche de caricature. Mon propre camp n'était pas épargné, ni moi-même lorsqu'il s'agissait du personnage auquel je m'étais identifié.

Je lisais à Élise mon travail, chapitre par chapitre. La pensée qu'elle était la seule femme qui m'eût vu écrire lui donnait un mouvement de plaisir presque orgueilleux. Quand je lui annonçais une prochaine lecture, je la voyais rougir d'émotion.

Mais ce plaisir était mélangé d'appréhen-

sion, car elle mesurait chaque fois un peu plus combien je m'éloignais du sujet tel qu'elle se l'était représenté.

Elle avait espéré le récit d'une juste croisade, quelque chose comme un témoignage évangélique ; je lui apportais une relation ironique des faits, je lui montrais les dessous des plus belles actions.

Elle n'osait m'entretenir de sa déception. Mais, quelquefois, elle me disait timidement :

— C'est étrange... On dirait que tu prends plaisir à t'amoindrir, à te noircir. Je suis sûre que lorsque tu as agi comme tu le racontes, tu n'as pas été poussé par cette petite pensée secrète.

Un jour, comme elle me faisait cette remarque, je lui avouai que c'était sans doute par un mélange de scrupule et d'orgueil que je me représentais ainsi.

— Je ne veux pas que l'on puisse me prendre en défaut, lui dis-je. Je préfère aller au devant de l'accusation, quitte à dévier de la vérité. Et surtout, je ne veux pas

que l'on me croie dupe des beaux sentiments.

Je lui racontai, à ce propos, qu'étant enfant, je m'imaginai avoir constamment à mes côtés un personnage avisé, agile, qui connaissait toutes mes pensées, observait tous mes gestes, et avait toujours barre sur moi. Et je n'aspirais qu'à une chose : non point passer devant ce personnage, car je me jugeais trop faible pour cela, mais me dissimuler dans son ombre, afin de voir avec les mêmes yeux que lui.

Cette petite histoire parut faire une forte impression sur Élise. Elle me regarda en face, puis elle baissa rapidement la tête et dit avec trouble :

— Mais songe, songe... que si ç'avait été vrai, cette histoire, tu aurais pu te laisser entraîner par ce, ce... personnage, lui obéir en tout...

— Non, dis-je après une courte réflexion. Dès que j'avais la sensation d'être entraîné par lui, je résistais, je finissais par m'arracher à ses pas et revenais, plein

d'amour, vers les choses qu'il avait bafouées. Le danger était plutôt lorsqu'il s'éclipsait au moment opportun. Alors, n'étant plus effrayé ni dégoûté par sa présence, je tentais orgueilleusement de l'imiter.

« Mais ce sont là des enfantillages, repris-je après un coup d'œil sur la figure d'Élise qui manifestait une sorte de terreur. Il y a bien longtemps que ce croquemitaine me laisse tranquille. Seulement, quand j'analyse un sentiment, il est certain que j'aime mieux perdre l'approbation de cent lecteurs, plutôt que d'encourir, d'un seul côté, le reproche d'être niais ou crédule. Je n'entends pas faire l'apologie de ce qui est mal, mais je veux que l'on me sache capable de supposer le pire. »

Je crois que cet entretien affecta beaucoup Élise, bien qu'elle n'y revînt plus jamais. Elle dut en parler à Mlle Marchal, car je vis apparaître, peu après, dans notre foyer, de petites dispositions nouvelles, prises certainement pour combattre cette tendance de mon esprit que je lui avais exposée.

On tâchait de me prouver, par toutes sortes d'exemples et de moyens détournés, que la bonté et l'intelligence étant esprit d'analyse et rectitude de jugement, l'inclination vers le bien était aussi nuisible que la malignité, plus nuisible même, car elle risquait de détourner de la curiosité.

On s'ingéniait aussi à me mettre sous les yeux certains traits de grandeur d'âme parfaitement purs, parfaitement désintéressés. Ainsi, nous avions à notre service, comme cuisinière, une femme de la campagne qui avait été autrefois abandonnée par son mari, et qui, paraît-il, en avait cruellement souffert. Cet homme était mort peu après, laissant dans le besoin sa seconde épouse et l'enfant qu'elle avait eu de lui. Or, mademoiselle Marchal découvrit que notre cuisinière avait pris à sa charge l'éducation de cet enfant. C'était un robuste garçon de quatorze ou quinze ans, qui avait déjà un soupçon de moustache. Il venait la voir presque tous les dimanches.

Mademoiselle Marchal me rapporta l'his-

toire triomphalement. Mais je ne me tins pas pour battu. Je m'arrangeai pour questionner cette femme. Je lui demandai si elle avait eu beaucoup de chagrin à la mort de son ancien mari, et si elle s'était intéressée tout de suite à l'enfant.

— Pour sûr j'ai eu du chagrin, me répondit-elle. Cet homme-là, voyez-vous, il avait eu beau m'en faire voir de toutes les couleurs, je ne l'avais jamais oublié. Ce qui me consolait, c'est de penser que l'autre, là-bas, ne l'avait plus. Et quand j'ai appris qu'elle était dans la misère, j'ai pensé que le bon Dieu était tout de même juste.

— Et alors, vous vous êtes occupée aussitôt de l'enfant ?

— Ah ! non... Et même je ne lui souhaitais rien de bon non plus, à ce gamin-là, quand je le voyais qui passait tous les jours devant chez moi pour aller à l'école. C'est seulement après qu'il a poussé que ça a changé, quand il est devenu quasiment le portrait vivant de son père, avec les mêmes yeux et cette drôle de manière de faire re-

muer une épaule en marchant. Alors je le guettais, je me mettais sur son chemin aux heures où je pouvais le rencontrer. C'était plus fort que moi. Il a fini par me remarquer, il me regardait aussi, et, vous comprenez, de revoir les yeux de son père droit sur moi, ça me faisait quelque chose... Un jour, il n'y a pas plus de deux ans, je l'ai vu si pâle et l'air si gueux, que ça m'a tourné le cœur, à cause de la ressemblance. Alors, je l'ai fait entrer chez moi et je lui ai donné des bricoles. Ensuite il est revenu, et c'est comme ça que j'ai pris l'habitude de m'occuper de lui. L'autre, sa mère, elle n'a rien dit, ça lui était plus commode, à cette coquine. Et moi, j'étais contente de montrer que je valais mieux qu'elle.

Elle détourna la tête et rangea bruyamment un objet.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant, je l'ai mis en apprentissage, et il vient me voir souvent, en dehors de son travail. C'est surtout le dimanche que ça me fait plaisir... Parce que ça me

rappelle le temps où son père venait me chercher avant qu'on soit marié.

Je rapportai ces propos, sans commentaires à Élise et à Mlle Marchal. Je leur demandai d'y réfléchir scrupuleusement et de me dire si elles croyaient que la générosité de cette femme était due à un sentiment entièrement pur. Après quoi je me sauvai, me régaland de les laisser tête à tête, rouges et embarrassées.

Mais Élise suivait son plan secret avec une douce obstination. Un jour, alors que nous nous promenions au jardin, je désignai, de ma canne, un massif de dahlias, et lui dis mon goût pour les fleurs à foliation régulière, presque géométrique, telles que dahlias ou soucis. Sa figure s'éclaira aussitôt ; elle resta silencieuse, mais, comme nous repassions devant le massif, elle me vanta « le bel épanouissement d'une vie bien ordonnée. »

Je me retins pour ne pas décapiter net un dahlia.

La maternité attendue d'Élise avait amené dans notre maison plusieurs figures nouvelles. Toutes étaient des femmes, et toutes appelées par Mlle Marchal. Chacune avait été choisie à cause de quelque vertu, ou, ce qui revenait au même, pour une épreuve subie. Je connaissais tout au long l'admirable résignation de la garde, la piété filiale de la nourrice.

Cependant, personne ne m'attirait parmi les habituées de notre maison. J'étais environné de visages beaux, bons, heureux, mais dont les yeux me paraissaient creux et vides comme ceux des statues. Et ce qui m'irritait le plus était de penser que, moi-même, j'étais près de ressembler à cette espèce insensible et contente. J'en arrivais à regarder avec une sorte de fureur contenue la vertu, l'ordre et leurs arrangements bienfaisants.

L'automne étant venu très tôt, je ne travaillais plus sur la terrasse, mais dans une pièce à l'installation de laquelle Élise avait soigneusement veillé. Et souvent, lorsque

je peinais sur ma tâche, je me disais tout bas que cette vie pacifiée, bien établie, ne valait rien pour le cerveau. Je pensais à des événements hasardeux du passé, à des rencontres imprévues, à des expériences où j'avais eu l'impression de me brûler les doigts. Et j'y pensais non seulement avec regret, mais avec angoisse. « C'est à de tels moments, me disais-je, que nous avons le sentiment de nous dépasser... L'aventure, le risque, l'incursion dans l'anarchie, voilà ce qui renouvelle les forces de l'esprit... Et le mariage m'a mis sur une autre voie... »

Ce fut dans ce cabinet, où Élise avait disposé le cadre qu'elle jugeait le meilleur pour mon travail, que j'imaginai successivement la malhonnêteté du père de Silbermann et la complaisance peu nette de mon père au cours de l'instruction. Lorsque j'arrivai à la conclusion de l'histoire, j'hésitai et dus m'y mettre à plusieurs reprises. Transcrire tout simplement la réalité était impossible, ou, du moins, c'était se passer d'épilogue, car la vie ne nous en montre

jamais, et il n'y en avait pas dans la suite d'aventures à laquelle j'avais été mêlé. Silbermann disparu, cette suite d'aventures était sortie de ma vie, et, si je voulais m'en tenir à la réalité, il n'y avait que cela à dire.

Mais je compris que le romancier est un peu comme le géographe qui, ayant pris un cours d'eau à sa source, l'ayant dénommé et arbitrairement grossi d'affluents, doit tout aussi arbitrairement lui assigner un terme et l'abandonner, bien que les mêmes eaux continuent de couler quelque part. Il fallait donc un dénouement et qui montrât les caractères principaux sous un sceau définitif.

Nous avions souvent considéré ce terme, Élise et moi. Élise penchait pour une réconciliation générale ou, tout au moins, un espoir de paix. C'était aussi ma première idée, mais, à mesure que j'avancais dans l'ouvrage, j'avais, je ne sais pourquoi, écarté cette conclusion. Toutefois je me demandais comment la remplacer.

Cette indécision et surtout de graves complications survenues dans l'état d'Élise me firent interrompre mon travail. La grossesse de ma femme était pénible et inquiétait le médecin. Nous pensâmes même à quitter la campagne. Mais Élise refusa. C'était chez elle une idée fixe que son enfant ne naquît pas à Paris.

Je passais les journées à son chevet, tourmenté par l'idée de ma responsabilité dans son état. J'étais étonné de son air tranquille. Chaque tressaillement provoqué par la douleur se terminait sur son visage en sourire. On l'eût dit soutenue par l'expérience. Comme, un jour, je lui faisais cette remarque, elle secoua la tête et me répondit doucement :

— Non, ce n'est pas cela... Mais, en effet, quelque chose me soutient... C'est un sentiment qu'un homme ne doit pouvoir comprendre.

Nous parlions fréquemment de notre enfant, mais cette pensée me mettait au comble de l'agitation. Il m'arrivait même alors de

montrer de l'impatience au milieu de l'attendrissement, et de traiter Élise avec brusquerie.

Parfois elle me priait de lui faire la lecture, et, comme un malade qui réclame une douceur, elle voulait choisir elle-même le livre et le passage. Ce choix était le plus souvent fait à mon intention. Je le devinais aisément, et, tout d'abord, lorsque je me levais et allais chercher le livre désigné, j'en étais amusé. Mais, à mesure que je lisais, je croyais retrouver dans chaque phrase, dans chaque mot, l'intention d'Élise et sa pensée cachée. Cela devenait bientôt une obsession. Je me sentais enveloppé d'un réseau qui me gênait, m'étouffait ; les lignes dansaient devant mes yeux, mes doigts tremblaient sur la page, ma voix s'étranglait. Enfin, incapable de poursuivre, je prétextais un enrouement, tendais avec une rague muette le livre à Mlle Marchal et sortais de la pièce.

Cependant, on se tromperait en croyant que je n'aimais plus Élise. Au contraire, à

certain moments, j'étais porté vers elle par un grand mouvement d'amour. Ainsi, lorsque j'entrais dans sa chambre et la trouvais endormie, je m'approchais en silence de son lit et regardais son visage. Elle avait maigri, son teint était fané ; au coin de ses paupières fermées, de chaque côté du nez, j'apercevais un petit creux violet, rond et luisant, semblable au cornet des jacinthes. Mais, à ce moment, je ne voyais pas la matière dont elle était faite, je voyais seulement son être moral : « Elle était à peine femme, me disais-je, elle m'a aimé, elle m'aime, elle souffre à cause de moi, bientôt elle sera mère... » Cette destinée m'apparaissait comme un paysage resplendissant qu'on ne se lasse pas de contempler. Je restais au bord du lit, frissonnant, éperdu d'amour... Mais, si Élise s'éveillait, si, par ses gestes, par sa voix, par sa présence vivante, elle me faisait participer réellement à ce tableau admirable, aussitôt mon exaltation tombait, le paysage cessait de briller, j'avais envie de m'enfuir.

L'état d'Élise laissait Mlle Marchal maîtresse de la maison. Ses vues bien ordonnées, son activité infatigable me rappelaient un peu les façons de ma grand'mère, mais avec quelque chose de plus strict et de plus tracassier, comme il arrive souvent chez les personnes qui règnent sans posséder et se vengent inconsciemment sur les choses.

Je me heurtais souvent à ses initiatives et à ses consignes. Non qu'elles me fussent imposées sournoisement ; elle avait, au contraire, un caractère très franc et qui ne craignait pas la bataille. Mais cette franchise m'indisposait autant que la sournoiserie, car elle mettait au grand jour une volonté tenace d'endoctriner les autres.

Cette manière d'agir n'avait pas réussi avec moi. J'en étais arrivé à prendre en méfiance tout ce qui venait d'elle. Souvent même, lorsqu'il s'agissait de l'enfant que nous attendions et qu'elle tentait de m'amener à ses vues sur l'éducation, la discussion entre nous était vive.

Le mois d'octobre fut froid et brumeux. Parfois la nuit tombait sans que la Seine fût débarrassée du brouillard matinal. Les senteurs de l'automne étaient très fortes dans cette vieille maison de campagne ; malgré les grandes flambées que nous faisions dans les cheminées, nous ne pouvions chasser des pièces les odeurs de terre et de plâtre humide.

Il était trop tard pour transporter Élise ailleurs, mais je me pris à regretter de n'être pas à Aiguesbelles. Ma mère m'avait prié, presque supplié, d'y venir. « Il faut que ta femme fasse ses couches ici, m'avait-elle écrit. Ton enfant naîtra après le tumulte des vendanges, au moment où chacun se repose et a le temps de penser au prochain. C'est ce qu'on appelait autrefois le mois des visites. Tu verras quel accueil notre famille lui fera. »

J'avais refusé, et en raison des arguments mêmes qu'elle me donnait. Parmi mes rêves au sujet de mon enfant, j'avais décidé de faire de lui, surtout si c'était un garçon, un

être libéré de toute marque héréditaire, de tout dogme traditionnel. Je savais bien quel entourage ma mère avait souhaité à ce berceau. C'étaient ces gens, parents, alliés ou simples relations, qui habitaient entre les Cévennes et Nîmes, et dont elle me parlait toujours avec une voix grave et affectueuse. J'en connaissais quelques-uns, des voisins de notre mas, qui venaient nous voir pendant le mois de septembre. Il y en avait d'autres, dont le nom seulement m'était familier. Je l'avais entendu, ce nom, à chaque circonstance douloureuse de notre vie, lorsque ma mère me lisait à voix haute la lettre de condoléance qu'elle avait reçue d'eux. Certaines phrases de ces lettres étaient restées gravées dans ma mémoire... « Quoi qu'il en soit de nos douleurs, c'est la main d'un Père qui les dispense... Celui qui fait la plaie saura la bander... Que ne suis-je à portée de te voir ! En priant avec toi, nous trouverions ensemble de quoi espérer, car il y a encore du baume en Galaad »...

Ces voix d'invisibles génies funèbres m'avaient hanté tout au long de mon enfance. Mais je ne voulais pas de tels spectres autour de mon fils.

Car c'était un fils que j'espérais, un fils dont je modelais la figure et l'esprit avec une imagination fiévreuse. Et c'est pourquoi, sûr de comprendre cet enfant mieux que ne le feraient Élise ou mademoiselle Marchal, je prétendais m'occuper seul de son éducation.

Lorsque sa naissance fut proche, les médecins ordonnèrent le calme absolu autour de ma femme, qui était fort affaiblie. Il ne me fut permis d'entrer dans sa chambre que quelques moments par jour. Sans bouger le corps, elle tournait imperceptiblement la tête vers moi, me soufflait un mot rassurant à son sujet, et m'interrogeait sur mon travail. Car elle se désespérait de savoir mon roman interrompu.

Je n'avais rien écrit depuis plusieurs semaines et étais toujours arrêté par la conclusion de l'histoire. L'impatience, l'anxiété

me jetaient dans une agitation continue, et j'avais de la peine à rester assis devant ma table.

Une nuit, ne pouvant dormir, je me levai et allai lire dans mon cabinet de travail. Il était situé au dernier étage, assez loin des chambres. La délivrance d'Élise était attendue pour le surlendemain, peut-être même pour la nuit suivante.

Je me souviens que je pris un volume de Rousseau et tombai sur les *Rêveries*. Cette voix sincère, humble et comme imprégnée d'une bonté agreste, me fit l'effet d'un baume. Un sentiment d'espérance me donna des vues adoucies sur toutes choses et arrêta mon agitation. La lecture finie, je m'étendis et réussis à sommeiller.

Quand je rouvris les yeux, j'aperçus une lueur entre les rideaux qui n'étaient pas tirés. J'allai à la fenêtre. Le froid était supportable. Je m'accoudai et regardai le jour se lever.

Tout en contemplant la traînée brumeuse où je discernais le lit du fleuve, je pensais

à cet enfant qui allait naître. Une espèce d'imagination lyrique m'étouffait. Le soleil, qui était près de percer, rayonnait autour de la colline carrée qui fermait la plaine. Je croyais reconnaître dans ce spectacle quelque chose d'héroïque. D'ailleurs, tout, dans la nature, se présentait à mon esprit comme un signe, et cette communication confuse m'inspirait un vaste sentiment d'amour. Jamais je ne m'étais senti meilleur. Il n'y avait pas d'engagements nobles et ardues auxquels je n'eusse été capable de souscrire. Et le précieux bonheur que me procurait ce besoin de dévouement redoublait mon enthousiasme.

Le jour était venu, et j'étais toujours à la même place lorsque j'entendis dans la maison l'ébranlement d'un pas précipité. Je descendis vers la chambre de ma femme. Mlle Marchal était sur le seuil.

— Je vous ai fait chercher, me dit-elle rapidement. C'est pour ce matin, paraît-il. Elle souffre, mais on lui donnera du chloroforme.

Je fis mine d'entrer, mais, d'un geste, elle me barra la route et referma la porte.

Quelques heures plus tard, Élise mettait au monde un fils. Par la porte entre-bâillée, je dus me contenter de l'apercevoir, vaguement endormie et inanimée. L'enfant avait été porté dans une autre chambre où je courus aussitôt.

J'ai souvent repensé au sentiment qui me paralysa lorsqu'on me montra cet enfant. Je n'eus pas un mouvement de tendresse, je le considérai avec gêne et fis seulement un « Ah » embarrassé qui fut accueilli par un rire général.

Il se peut que bien des pères, à la vue de leur nouveau-né, aient manifesté la même confusion. Cependant que l'on songe à mon anxiété, au trouble où l'idée de ce petit être m'avait fait vivre pendant des mois ; que l'on songe à tout ce que j'avais tracé imaginativement en vue de son éducation, de son avenir ; et que l'on essaie de comprendre ce mouvement d'indifférence et même de recul.

J'ai beaucoup réfléchi par la suite au

brusque renversement qui se produisit en moi. Je me suis remémoré tous les détails de la scène, afin de repasser par mes plus obscurs mouvements. Et je crois être parvenu à éclaircir les choses. Ce ne fut pas une impression physique qui me fit agir ; ce ne fut pas davantage le fait de l'incompréhension masculine en présence de ce qui est trop petit. Non : ce fut le clair pressentiment de mon impuissance. Je regardais cet enfant avec la gêne mêlée d'hostilité que l'on éprouve devant quelque chose qui vous représente un engagement impossible à tenir. J'eus soudain la notion d'une fatalité contre quoi il est vain d'entreprendre la lutte. Projets, systèmes, idéal, tout m'apparut irréalisables rêveries. Et cet enfant qui, l'instant avant, occupait toutes mes pensées, à qui j'avais juré de vouer ma vie, je me détournais de lui, je l'aurais presque abandonné.

Déjà des femmes, Mlle Marchal, la nourrice, me l'ôtaient des mains, raillant ma gaucherie et mon ignorance. Déçu, mécon-

tent de moi-même, je remontai dans mon cabinet de travail, attendant le moment où je pourrais embrasser ma femme.

Là, je pris le manuscrit inachevé qui traînait sur la table, relus les derniers feuillets et me mis à faire des corrections. Arrivé à la conclusion qui m'arrêtait depuis tant de jours, j'écrivis machinalement quelques lignes, puis, poussé par une inspiration soudaine, je continuai. J'écrivis ainsi plusieurs pages, et, presque sans effort, je vins à bout du dénouement en suspens. Ce dénouement, on se le rappelle peut-être. Le personnage auquel je m'étais identifié terminait son récit en reniant Silbermann et leur amitié.

Tout joyeux d'avoir enfin triomphé du passage difficile, j'eus hâte de retrouver Élise. Je redescendis et entrai doucement dans sa chambre. Elle s'était éveillée. On venait de la coiffer, de la parer. Elle reposait. Mais que son visage et ses lèvres étaient pâles !

Lorsqu'elle m'aperçut, elle souleva les bras et articula ces mots :

— Je te remercie...

Je courus vers elle et, tout en baisant ses paupières, je lui demandai pourquoi elle me remerciait.

— Notre fils... reprit-elle..., je te remercie.

Je m'assis auprès du lit, pris sa main qui pendait, et entrelaçai mes doigts aux siens. La nourrice apporta l'enfant et nous nous penchâmes tous les deux vers la petite figure. Elle regardait cette figure avec une expression si pénétrante que le bonheur amenait comme un rictus sur ses traits amaigris. Quelque chose qui remua sur la petite boule ridée nous fit rire ensemble. D'ailleurs, j'étais amusé par la vue de cet enfant, je me sentais rapproché de lui. Cependant que ce sentiment ressemblait peu à l'amour idéal qu'il m'avait inspiré !

Lorsque la nourrice fut sortie, j'appris à Élise que j'avais achevé mon livre. Elle poussa une exclamation de joie.

— Quand as-tu fait cela ? me demanda-t-elle.

— Ce matin même, répondis-je.

— Oh! quel jour!... dit-elle avec une voix grave et en élevant les mains.

Elle voulut connaître tout de suite les pages que j'avais écrites et me supplia de les lui lire. J'y consentis et allai les chercher.

La lecture finie, elle se tut tout d'abord, puis me regarda fixement et dit d'une voix faible :

— Tu as écrit cela !...

Je compris que cet épilogue amer la surprenait, qu'il répugnait à ses sentiments généreux. Je la vis déçue, peinée, et voulus m'excuser.

— Je crois qu'une telle fin est plus conforme à la réalité, dis-je en essayant de prendre un ton assuré.

— Tu as écrit cela !... répéta-t-elle d'une voix plus forte et presque impétueuse. Mais comment n'as-tu pas compris, que, d'une seule phrase, tu détruisais le beau sentiment auquel tu as consacré tout le livre ?

Je me sentis rougir et repris avec embarras :

— C'est plus près de la réalité... plus près de la réalité... Il est si rare que nous puissions aller au bout de nos bonnes actions. Et cela, moins par la faute des circonstances et des obstacles extérieurs que par la présence en nous de certaines forces hostiles qui nous tirent en arrière... qui rétablissent l'équilibre... Et puis, dans une œuvre littéraire, il faut s'occuper de ce qu'on appelle le trait. C'est cela qui frappe, plus peut-être que l'intention morale. Ce serait la pire maladresse de le négliger... De même, en peinture, il arrive que l'on sacrifie quelque chose du sujet ou de la composition à la tache qui donnera l'effet...

Je m'étais levé et discourais tout en marchant, désireux de trouver les arguments les meilleurs pour apaiser Élise et la convaincre. Mais bientôt, quelque peu embrouillé, je m'arrêtai et me tournai vers elle, cherchant son assentiment.

Je m'aperçus que depuis un moment, elle ne m'écoutait plus et pleurait en silence.

IV

La santé d'Élise se réablit avec une rapidité qui nous surprit tous. Elle regagnait des forces chaque jour. Il semblait qu'après avoir tout donné à son petit, elle recevait de lui, maintenant, quelque chose de sa vigueur croissante. Toutefois, malgré cette amélioration, le médecin me conseilla d'attendre plusieurs semaines avant de la ramener à Paris.

Elle était désespérée de ne pas nourrir son enfant. Elle craignait d'être frustrée d'une part d'amour qu'elle aurait pu obtenir, et, à tout moment, penchée hors de sa chaise longue vers le berceau, elle s'effor-

çait par des mines et des attentions, de reprendre sa place.

J'admirais un si bel instinct maternel. Cependant, par un raisonnement curieux, ce spectacle m'éloignait plutôt de mon enfant. Je me disais, en voyant Élise, qu'un homme était incapable de semblables gentilleses, qu'il n'y avait rien à faire pour moi auprès de ce berceau, que bien plus tard seulement je pourrais être utile à mon fils. Bref, lorsque je pénétrais dans la chambre de ma femme et la surprénais avec notre enfant, je me sentais gêné, j'étais près de la jalousier, et, pris d'un vague remords, je les laissais tous les deux.

Élise aurait volontiers reculé encore notre retour à Paris. Elle souhaitait même conserver la maison afin de garder un lien avec l'endroit où notre enfant été né. Mais elle vit que j'y étais peu disposé et n'insista pas.

En effet, la fin de ce séjour dans une campagne où j'avais vu la nature renaître et puis mourir me parut forcément assez morne. Cependant l'hiver passa sans grands

froids ni humidité. Il n'y eut guère de brume autour de l'eau, et je pus souvent me promener sur la terrasse tout en faisant des projets et en rêvant à l'avenir. Le paysage était plus étendu et plus net encore qu'aux autres saisons, le regard passant à travers le squelette des arbres.

Lorsque nous fûmes réinstallés, j'eus l'impression définitive de la vie conjugale. Nous n'étions restés que quelques semaines à Paris entre notre voyage de noces et notre départ pour la campagne. Ensuite, trop d'événements s'étaient succédé pour que je pusse avoir une perspective bien nette de ma condition nouvelle et de mon avenir. Mais, une fois de retour à Paris, dans une demeure qui prit ma marque, où chaque objet fut fixé pour toujours, cette condition et cet avenir m'apparurent. Et j'eus le sentiment de quelque chose de clos, d'immuable.

Je me souviens que, peu de temps après notre retour, un de mes amis vint me voir,

et je lui fis visiter notre appartement. C'était un homme inquiet, ombrageux, qui avait toujours recherché la solitude, peut-être en raison d'une rare laideur. Il remarqua la présence d'une pendule dans chaque pièce, et remarqua aussi que toutes marchaient. En effet, Élise ne pouvait supporter la vue d'une pendule arrêtée. C'était là une petite manie dont elle-même riait.

— Comment pouvez-vous vivre parmi toutes ces pendules ? me demanda mon ami.

Je répondis que je n'en étais nullement incommodé.

— Ah ! cela me serait impossible, reprit-il. Ce tic-tac dont vous n'êtes pas le maître, qui vous poursuit où que vous alliez, qui règle vos jours et les use en même temps... J'en deviendrais fou, dit-il en conclusion, avec une expression farouche sur le vsiage.

Je me moquai doucement de lui. Mais, plus tard, lorsqu'il m'arriva de réfléchir à la situation que la vie conjugale m'avait faite, je me rappelai ces paroles. Cette organisation utile, précieuse, suspendue sur

mes actes, c'était un peu comme le tic-tac qu'une oreille trop sensible ne peut supporter.

Cependant Élise ne s'apercevait pas de mon changement à son égard, car je m'efforçais de lui dissimuler mes sentiments. Je le faisais avec d'autant plus de soin que c'était surtout après nos rapports sensuels que ces sentiments me devenaient pesants ; le plaisir de la chair me semblait alors une triste convention ; il m'arrivait même de considérer avec horreur l'état du mariage, qui nous l'imposait. Et je ne voulais pas avoir l'inélégance de me trahir à de tels moments.

Mais, ce soin, cette contrainte, ne contribuaient pas à me rapprocher de ma femme. Chaque soir, lorsque je me retirais dans ma chambre, je sentais davantage la nécessité de m'observer. « Il ne faut pas qu'elle s'aperçoive... il ne faut pas qu'elle croie... », me répétais-je. Elle me retenait au pied de son lit, bavardait, faisait toutes sortes de projets en commun. Je répondais

de mon mieux. Mais, à l'instant où Élise disait *nous*, je voyais se dresser deux corps étrangers l'un à l'autre et parfois ennemis.

Je voulus raffermir notre union par d'autres moyens. Nous fîmes de courts voyages, nous visitâmes ensemble des musées et je mis devant ses yeux de belles choses qu'elle ne connaissait pas. Mais, lorsque nous exprimions notre sentiment sur une œuvre d'art, une nouvelle discordance apparaissait. Élise était sensible à la beauté, mais parce que son esprit transformait instantanément cette beauté en vertu, en force morale. Lorsque nous regardions ensemble un tableau, lorsqu'elle redisait un vers, je voyais aussitôt s'opérer cette sorte de déviation. Et cette manière de juger m'irritait d'autant plus qu'une partie de moi-même, affaiblie, impuissante, l'approuvait et l'enviait secrètement. En effet, je n'avais pas toujours cru qu'une telle doctrine esthétique fût une déviation ; j'avais longtemps pensé qu'aucun mot, aucun objet n'a de valeur, s'il ne tend à nous perfectionner et

s'il ne contribue à élever, à diviniser notre conscience. L'expérience de la vie, l'impossibilité de soumettre mes désirs, mes actes et aussi mes œuvres à la rigueur de ce principe, me l'avaient fait rejeter. Mais, lorsque je voyais Élise admirer la beauté sans perdre de vue le bien, ma vocation manquée se réveillait et provoquait en moi un dépit envieux.

Je tentai aussi de créer dans notre foyer, et par d'autres que moi, la vie confiante et heureuse que j'étais incapable de procurer sincèrement à ma femme. J'engageai Élise à recevoir ses anciennes amies. Mais ses relations avaient été soigneusement filtrées par Mlle Marchal. Les personnes que je vis venir ne possédaient pas, pour la plupart, sa distinction d'esprit, et brillaient seulement par les travers ou les difformités de la vertu. Cet entourage, avec lequel Élise s'entendait si bien et où je retrouvais sa caricature, ne faisait que la déprécier à mes yeux ; et je me mis à fuir ces réunions que j'avais conseillées.

Cependant, la mauvaise harmonie de notre union me désespérait. Je m'étais trop longtemps fait du mariage une image insigne, pour ne pas souffrir de cette association laborieuse, hypocrite, que notre ménage tendait à devenir.

Je cherchai à retrouver les fraîches promesses de bonheur que j'avais entr'aperçues pendant nos fiançailles. « Élise était le même être, pensai-je. Sa nature m'était connue, et elle n'a pas changé... » Je me dis, un jour, en réfléchissant ainsi, qu'une telle nature, pure, sincère, généreuse ne me déplaisait pas en soi ; mais que ces mêmes qualités érigées en système, en dogme, m'étaient odieuses. Je me rappelai alors certaines paroles de ma mère à propos de l'influence de Mlle Marchal sur ma femme. Je crus que le mal venait de ce que cette influence persistait sur notre ménage. Et je résolus de me séparer de l'ancienne institutrice d'Élise.

Cette nouvelle, lorsque je lui en fis part, fut très pénible à Élise. Elle me supplia de

réfléchir. Elle me représenta tout ce que cette femme avait fait pour elle. Comme je lui dis que sa présence n'avait plus de raison d'être aujourd'hui et ne faisait que nous gêner, elle m'interrompit et me rappela combien moi-même je semblais l'admirer au début et lui témoigner de reconnaissance. Un jour, pendant nos fiançailles, n'avais-je pas parlé avec une éloquence émue des beaux sentiments de Mlle Marchal ?

Ce souvenir me piqua, et je répliquai avec un petit ricanement :

— Eh ! bien, c'est que si j'aime les beaux sentiments, je les aime comme ces beaux paysages alpestres où l'on ne pourrait vivre.

Élise me regarda avec des yeux effrayés. J'avais souvent remarqué que l'ironie lui faisait peur, qu'elle ne la distinguait pas d'une parole méchante ou cruelle. Je repris plus doucement :

— J'admire toujours Mlle Marchal, mais sa présence n'est pas seulement gênante, elle est nuisible à notre amour. Elle me

donne de cet amour et de notre foyer une image que je déteste, qui m'éloigne de toi... Si, parfois, j'ai envie de... de... résister... c'est à cause d'elle.

Mes paroles étaient hésitantes, car ma pensée ne m'apparaissait pas clairement. Je voyais seulement, comme une idée indéniable, souveraine, cette volonté de résistance que je venais d'exprimer pour la première fois. Et, sous l'empire de cette volonté, j'avais pris les poignets d'Élise et les retenais tout en parlant.

Fut-ce ce mouvement, fut-ce le demi-aveu que je venais de faire, ou l'idée d'être séparée de mademoiselle Marchal... Élise se mit à pleurer. Je lâchai ses mains, pris sa tête entre mes bras et lui caressai les cheveux. Ce rapprochement me détendit, me donna des intentions de sincérité, de bienveillance. Et je laissai échapper sur un ton affectueusement persuasif :

— Comprends pourquoi je te demande cela, Élise : c'est que je veux t'aimer.

A ces mots, elle laissa retomber le bras

qu'elle avait posé sur mon épaule, et sans rien dire, elle essaya de s'éloigner. J'aperçus alors la maladresse de mes paroles. Elles éclairaient Élise tout d'un coup sur mes sentiments véritables. Je venais de défaire l'ouvrage de dissimulation auquel je m'appliquai depuis des mois avec patience et courtoisie. Je me repris aussitôt et tâchai d'atténuer tant bien que mal le sens de la phrase malencontreuse.

Élise, après avoir reculé légèrement, m'écouta tout en regardant mon front. Elle ne me fit aucun reproche ; elle accepta ou feignit d'accepter mon explication. En un moment ses yeux étaient devenus secs, comme si la douleur qu'elle éprouvait n'était plus de celles que les plaintes ou les larmes soulagent.

Le lendemain, elle vint me demander d'annoncer elle-même à Mlle Marchal la détermination que j'avais prise et de lui laisser pour cela tout le temps nécessaire. Je m'empressai d'acquiescer à ce désir. Pourtant, j'avais hâte de voir partir

Mlle Marchal, Elle commençait, en effet, à diriger l'éducation de mon enfant ; et déjà, par un sentiment que j'éclaircis plus tard seulement, lorsque mon fils fut devenu grand, cette leçon exemplaire, qui à tout instant, se proposait à moi, m'était un perpétuel sujet d'irritation.

Mlle Marchal quitta notre maison avant l'été. Elle avait accepté très dignement son sort, qu'Élise avait d'ailleurs adouci par de grandes prévenances. Cependant sa peine était visible.

Le matin de son départ, elle me demanda un entretien. Ses traits altérés, ses yeux rougis, trahissaient son émotion, mais elle réussit à la dominer. Elle me parla d'Élise et elle le fit en termes précis et recherchés, comme quelqu'un qui a préparé son discours.

— Je la connais depuis l'enfance, me dit-elle. J'ai étudié sa nature, je sais comment elle s'est formée, et je ne veux pas la laisser sans vous léguer, à vous qui veillerez maintenant sur elle, ces notions qui

doivent vous servir à la rendre heureuse.

Elle se mit à me faire un portrait d'Élise et, peu à peu, je vis apparaître tous les traits de caractère qui m'empêchaient de m'entendre avec ma femme. Cette figure toujours éclairée par une bonne pensée, toujours résignée, que la fantaisie n'animait jamais, c'était bien la race de ces statues aux yeux creux, dont la vue m'était insupportable.

Je me disais que Mlle Marchal avait une grande part dans la formation de ce caractère, et, tout en l'écoutant, j'éprouvais un vif ressentiment à son égard. Malgré ses efforts pour me cacher son trouble, certains souvenirs l'attendrissent. Pour cette vieille fille, qui avait consacré à sa pupille tout l'amour dont sa chair disposait et qui, maintenant, allait se trouver seule, dans une condition inférieure, cette séparation devait être un affreux brisement de cœur. Ses yeux fanés qui regardaient au loin, ses mèches grises qui pendaient le long de ses joues, éveillaient l'idée d'un naufrage.

J'aurais dû me dire que ce sort récompensait mal son dévouement, sa droiture, son désir de bien faire... Mais j'étais, en face d'elle, comme sur une position contraire, d'où toutes ses belles qualités apparaissaient déformées et m'inspiraient de la haine. Son dévouement, sa droiture, son amour de l'idéal, se présentaient à mes yeux comme un besoin d'autorité, une obstination étroite, une inexpérience pratique des êtres.

A-travers son déchirement elle tâcha encore de m'endoctriner. J'eus du mal à conserver mon calme. Jusqu'au bout je me tins devant elle en adversaire, obéissant à la voix qui me soufflait de n'être pas dupe des beaux sentiments.

Avant de nous quitter, Mlle Marchal avait dû s'entretenir avec Élise de notre ménage et lui avait sans doute donné certains conseils, car je remarquai bientôt de grands changements dans les manières de ma femme.

Elle s'efforça d'égayer notre maison et

chercha à ranimer mon amour par toutes sortes de petites séductions.

Mais ce déguisement lui allait mal, et d'ailleurs le moyen que la vieille fille lui avait inspiré ne valait rien sur moi. Car si quelque chose m'attendrissait encore et me rattachait à Élise, c'était le souvenir des sentiments que j'avais eus pour elle pendant nos fiançailles, c'était l'image chaste que j'avais aimée alors.

Ses attentions passionnées, le redoublement d'ardeur qu'elle feignait d'exiger, éloignaient cette image de mes yeux. La volupté laissait toujours en moi un bref dégoût ; je ne pouvais m'empêcher de considérer comme une créature dégradée la femme que je venais de posséder. Cette vision m'avait pendant des années tenu écarté du mariage. Ainsi Élise se trompait lorsqu'elle cherchait à me reconquérir en jouant le rôle d'une maîtresse insatiable.

Je finis par le lui montrer. Un jour, comme le hasard avait ramené entre nous le nom de Muveran, je lui dis que le séjour

que nous y avions fait était parmi les plus beaux souvenirs de ma vie.

Élise, à ces mots, manifesta tout d'abord de la joie, puis elle parut surprise et resta rêveuse.

— Je ne l'aurais pas cru, dit-elle.

— Ah ! j'y repense souvent... lui dis-je avec insistance. Nous cherchions à nous connaître avec une curiosité craintive. Tout en étant attirés l'un vers l'autre, nous respections le mystère que nous étions l'un pour l'autre. Rappelle-toi nos promenades, nos soirées sur la terrasse... Quelle résonance avait la moindre de nos paroles !...

Élise me considéra avec des yeux soudain agrandis et brillants. Je compris que j'avais fait naître en elle un nouvel espoir. Elle balbutia :

— Pour moi aussi ce sont de beaux souvenirs.

Et elle se tut aussitôt, absorbée dans les visions venues de cet espoir.

Quelque temps après, lorsqu'il fut question de nos voyages d'été, elle me dit en

rougissant qu'elle avait formé un projet. Elle me proposa d'aller dans un pays de montagne qui ressemblait à Muveran.

— Non pas Muveran... ajouta-t-elle, ayant observé mon visage à la dérobée. Mais on m'a parlé d'un endroit situé dans le Jura. Je me suis renseignée. J'ai reçu des vues. Regarde.

Elle me tendit des photographies et je remarquai, en les prenant, que ses doigts tremblaient. Profitant de ce que j'avais la tête baissée, elle continua, plus rapidement :

— Et j'ai pensé que nous pourrions nous installer dans deux maisons... Oh ! très rapprochées... l'une pour l'enfant et moi, l'autre où serait ton cabinet de travail, et où tu pourrais t'isoler... si tu le préfères.

Je n'avais qu'à écouter sa voix hésitante pour deviner avec quel trouble elle hasar-dait cette proposition.

— Voilà justement l'habitation à laquelle j'ai songé, reprit-elle en désignant une pho-

tographie qui était venue entre ses mains.

Je vis une maison rustique, mais très grande et d'un aspect attrayant, qui semblait située à flanc de coteau, sur une belle prairie déclive. Elle s'appuyait contre un petit bois de sapins, par-dessus lequel on apercevait le toit et les fenêtres d'un chalet, assez grand aussi.

Je levai les yeux vers Élise. Elle attendait ma réponse avec une anxiété visible. Cette émotion me toucha, mais je ne voulus pas avoir l'air d'accepter trop vite la vie à moitié séparée qu'elle m'offrait.

— L'endroit paraît joli, dis-je en feignant d'examiner les photographies. Peut-être, en effet, nous y plairions-nous. Il faudrait obtenir d'autres renseignements.

Élise s'en chargea. Et bientôt il fut décidé que nous passions l'été à Mérorbe. Toutefois, nous n'y arrivâmes qu'à la fin de juillet. Élise, entre temps, était retombée malade, et les médecins, afin de la remettre tout à fait de ses couches, lui avaient ordonné une cure à Salies-de-Béarn.

V

Mérorbe était un village voisin de la frontière, habité seulement par des bergers et des artisans horlogers, et dont on avait essayé de faire, quelques années auparavant, une station d'été. L'entreprise avait plus ou moins périclité, mais les villas construites subsistaient. Celle que nous avions choisie était, comme on disait là-bas, le dernier feu du pays ; elle était placée à l'endroit de la montagne où les forêts de sapins envahissaient les pâturages. L'habitation principale était grande, aérée, entourée, au rez-de-chaussée, d'une galerie de bois. En montant par un sentier assez raide,

on accédait, après une centaine de pas, à une autre maison. Ce fut ma demeure particulière.

Il avait été convenu que j'y mènerais une vie tout à fait indépendante. Si je le désirais, on m'apporterait même mes repas. Élise m'avait demandé seulement de descendre chaque jour, à une heure où notre enfant était éveillé, et de rester quelques moments avec lui.

Mais je n'usai pas de toute ma liberté. Je me contentai de faire installer dans cette maison, outre mon cabinet de travail, une petite chambre à coucher, et d'y passer parfois la nuit lorsque je m'étais attardé à écrire.

Je n'avais rien entrepris depuis l'achèvement de *Silbermann*. Mais j'avais en tête plusieurs sujets de romans.

J'avais été forcé d'admettre, maintenant qu'un peu d'expérience m'était venue, que l'invention devait entrer pour plus que je ne l'avais cru naguère dans l'art du romancier. Cependant, lorsque je réfléchissais à

un sujet, le romanesque des personnages était toujours étroitement soumis à leur tempérament ou à leur caractère ; et cette condition faisait que leurs aventures étaient comme retenues par un mors. Ils obéissaient, ces personnages, aux lois d'un déterminisme physique ou moral si bien concerté que, pour les décrire, j'avais presque plus besoin de logique que d'imagination. Sans doute je me disais qu'il faudrait entrecroiser habilement leurs destins, et, pour cela, je comptais provoquer l'imprévu ou la variété ; mais bien peu de leurs mouvements étaient libres, bien peu de scènes étaient gratuites. Je les voyais en naturaliste et non en peintre. C'est pourquoi tout sujet de roman se présentait à moi sous l'aspect d'un cas, un cas dont l'intérêt venait de sa rareté ou de son secret explicable.

Dans ma retraite, je n'étais dérangé par rien. Le chalet qui m'était réservé était isolé dans une petite clairière ouverte au milieu d'un bois de sapins ; et, par la dis-

position de la maison, ces arbres me masquaient tout ce qui, dans le pays environnant, offrait un peu d'animation. La vue ne portait ni sur les deux grands hôtels de Mérorbe, ni sur la vallée industrielle. Lorsque je levais les yeux, je n'apercevais que les pentes des montagnes, chargées d'une végétation unie et austère. Toutefois, le paysage devenait différent si je regardais vers le bas. Par là, grâce à une échappée ménagée entre les têtes des arbres, je découvrais la prairie en terrasse, placée devant notre maison. C'était sur cette prairie qu'Élise se tenait le plus souvent, en compagnie de notre enfant et de la nourrice. Et cet arrangement, qui me permettait à tout instant, lorsque j'étais au travail, de l'apercevoir, elle et son petit groupe, avait ravi ma femme.

Élise s'était occupée elle-même de mon installation, comme elle le faisait toujours. Elle semblait attribuer une certaine influence aux couleurs et aux objets devant lesquels la pensée se forme. Et c'est ainsi que, dans

toutes les pièces qui m'avaient été réservées jusqu'alors, j'avais senti autour de moi, malgré l'isolement et malgré le silence, un petit monde complice qui veillait sur mes idées.

Ma surprise fut de ne rien reconnaître de ce petit monde dans le cabinet de travail qu'elle me prépara à Mérorbe. Loin de m'imposer ce qu'elle-même jugeait favorable à mon inspiration, elle s'était ingéniée, cette fois, à flatter le plus possible mes goûts et mes manies. Elle avait apporté de Paris des étoffes spécialement choisies ; je trouvai, accrochées aux murs, des photographies de figures ou de monuments pour lesquels j'avais un penchant secret. Et cette attention était d'autant plus touchante que bien souvent nous avions été en désaccord devant tel ou tel de ces objets.

Mais, la surprise passée, je n'éprouvai qu'un mince plaisir à contempler la décoration de cette pièce. Il me fut même assez désagréable de voir mes prédilections intimes si bien reconnues et dévoilées. Je

parcourais des yeux cet arrangement avec un sentiment de pudeur froissée. S'il s'agissait d'une œuvre d'art, je remarquais soudain ses imperfections et me sentais tout prêt à réformer mon ancien jugement. Je me rappelle que le fait se produisit pour les peintures de Bronzino. Élise, s'étant souvenue d'une admiration fréquemment exprimée par moi, en avait placé plusieurs reproductions aux murs. Le peintre florentin me parut sombre, monotone, incapable de donner à ses modèles autre chose qu'un galbe triste. A partir de ce jour, je me dépris de lui.

Il en fut bientôt de même de tout ce qu'Élise avait placé de sa main avec l'intention de me complaire. Je fis disparaître ces choses peu à peu, car je ne désirais pas la chagriner ; mais je n'eus de cesse que cela ne fût fait ; et, lorsque je me retrouvai entre les murs nus, j'eus l'impression d'avoir reconquis la liberté.

Après le départ de mademoiselle Marchal, je m'étais promis d'écarter tout sujet

de dissentiment entre Élise et moi. D'abord parce que je tenais à reconnaître le sacrifice qu'elle m'avait fait. Et puis, la scène qui avait précédé ce départ, les larmes qu'elle avait versées par ma faute, étaient pour moi de détestables souvenirs. Rien ne me paraissait plus laid, plus dégradant, qu'une querelle conjugale ; et j'avais rompu naguère avec un de mes amis simplement parce que son ménage était traversé par de fréquentes disputes. Je repoussais avec horreur une semblable destinée pour ma femme et moi. Et, bien que l'éloignement de l'ancienne gouvernante n'eût rien changé aux difficultés de notre vie commune, j'avais décidé de supporter désormais ces difficultés et de me taire.

C'est ainsi qu'Élise put croire, en raison de mon attitude, qu'elle avait trouvé dans le mode de vivre inauguré à Mécrore le moyen de me contenter et d'assurer notre bonheur.

Elle se trompait. Car cette sorte d'isolement surveillé, imaginé par elle, me don-

nait l'impression déplaisante d'être un malade que l'on soigne, une bête sauvage que l'on apprivoise. Dans ses bons regards, dans l'encouragement joyeux qu'elle me lançait au moment où je remontais chez moi, il me semblait voir une douceur étudiée. Je sentais que toute sa manière d'être à mon égard faisait partie d'un programme patiemment composé.

Ainsi, comme le temps était beau et qu'elle passait les journées dehors, je l'apercevais sur la prairie, auprès de la petite voiture où reposait notre enfant. Elle se savait sous mes yeux, peut-être observée de loin ; aussi tâchait-elle de me présenter un tableau édifiant et riant tout à la fois. Je distinguais dans tous ses gestes quelque chose de trop bien accordé pour être naturel. Souvent, à l'heure du goûter, elle invitait deux ou trois enfants du village et leur faisait remettre quelques douceurs par la main de notre fils. Il s'ensuivait des rires, des danses et toutes sortes de scènes touchantes. Alors, parmi les petites silhouettes

qui s'agitaient sur l'herbe, je voyais le visage d'Élise levé dans la direction de mes fenêtres. « Le spectacle est donné à mon intention, pensais-je en haussant les épaules. On me joue la comédie du bien. On tâche de me réformer non par des leçons, qui éveillent ma méfiance, mais par des exemples. »

Je ne répondais par aucun signe, je restais invisible ; et quelque chose me poussait même à observer en ennemi le tableau innocent sur lequel Élise espérait attirer mes regards. Je me disais que les bonnes actions, devant s'adresser à tous et s'adapter le plus souvent à des cas communs, se réalisent presque toujours sous une forme élémentaire et convenue. Et, par orgueil intellectuel, je considérais avec dérision cette prairie où Élise s'évertuait à me montrer l'exercice du bien.

L'idée que les bonnes actions, si on les juge du point de vue de l'esprit, se placent à un niveau inférieur, cette idée devint plus précise et s'imposa davantage à me-

sure que notre séjour à Mérorbe se prolongeait. J'entrevis dans le développement de cette idée toutes sortes de thèmes littéraires et fis des recherches chez les moralistes, pour l'approfondir. J'eus même, à ce propos, quelques discussions avec Élise.

Je lui mis sous les yeux, un jour, la fameuse phrase de Vigny : « Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal. L'extrême mal ne fait pas de bien. » Je lui dis qu'il y avait peut-être dans cette pensée la donnée d'une grande œuvre.

— Non sous la forme, trop réaliste, du roman, mais plutôt sous une forme lyrique. Il s'agirait de montrer le caractère sans alliage, irréductible, comme insigne, du mal... faire reconnaître que, détaché des notions morales et de l'idée de mérite, le mal a des propriétés rares et éminentes que le bien n'a pas. Si l'on transmuait le bien et le mal en métaux, le mal serait le métal noble.

Élise s'appliquait à suivre mon raisonnement. Sa gorge se soulevait un peu, et tout en me fixant des yeux, elle battait fréquemment des paupières. Lorsque j'eus fini, elle réfléchit, et, d'une voix qui me parut trembler :

— Mais, dit-elle, comment pourrait-on détacher le bien et le mal des notions morales ? N'est-ce pas comme si l'on voulait parler du vert et du rouge en dehors des couleurs ?

Elle me regardait avec un air brave et effrayé tout à la fois. Cette timidité mêlée, la petite pensée simple et logique qu'elle venait d'exprimer, m'amusèrent. Je consentis à lui donner raison. Elle rougit de plaisir. Elle semblait émue, comme si elle eût tenu tête à un ennemi très puissant. Ce trouble avait quelque chose de virginal qui me plut. Je m'approchai d'elle et la pris dans mes bras avec un désir que je n'avais pas ressenti depuis longtemps.

Pourtant, ce fut sur une conversation analogue que la scène qui devait marquer si

profondément dans notre vie conjugale éclata entre nous.

Élise avait pris l'habitude, lorsque je remontais chez moi après le dîner, de m'accompagner et de rester quelques instants. Si j'avais écrit ou projeté quelque chose de nouveau, je le lui disais. Ensuite elle me laissait.

Un soir, je lui racontai deux sujets qui m'étaient venus à l'esprit. L'un de ces sujets était l'histoire d'une femme, une veuve, qui, après avoir cruellement souffert de son mari et reporté sur son fils toute la tendresse de sa chair, retrouvait dans ce fils, à mesure qu'il grandissait, l'image de l'homme qu'elle avait détesté.

— Il faudrait en faire une nouvelle, dis-je, une nouvelle très ramassée, comme une simple étude d'un cas physiologique, et la situer dans un pays presque sauvage, parmi des êtres primitifs. J'imaginerais une femme violentée, brutalisée par son mari, qui serait, lui, un débauché, une espèce de monstre. Je montrerais cette femme hantée

par ce souvenir même après la disparition de l'homme, et alors qu'elle se dévoue à l'éducation de son enfant. Puis, à l'époque où ce garçon atteindrait la puberté, elle retrouverait chez lui tous les traits du père, des accès de violence, des signes de sensualité bestiale, bref, elle verrait reparaître le monstre...

— Et alors ? demanda Élise.

— Heu !... fis-je en hésitant, je ne vois d'autre fin que la folie. La répétition des événements amènerait dans l'esprit de cette femme une confusion qui le dérangerait tout à fait.

Je taisais le dénouement auquel j'avais songé. Une nuit, dans un instant d'égarement, la femme, croyant revoir son mari, mutilait son enfant et le tuait.

Aux mots de cas physiologique, j'avais vu le visage d'Élise se froncer légèrement. Je savais que tout sujet comportant une explication physiologique lui déplaisait. Elle jugeait le procédé trop facile, mécanique, et, le plus souvent, contraire à l'art ; elle pré-

tendait ne pas s'intéresser à des personnages ainsi composés. Pourtant, je m'étais efforcé de lui prouver que le progrès et l'épanouissement du roman au XIX^e siècle venaient sans nul doute de l'appui qu'il avait demandé à la physiologie.

— Les personnages de romans ont pris une dimension nouvelle dès que l'on a étudié chez eux les rapports du physique et du moral, lui avais-je dit.

« Crois-tu, avais-je ajouté, que l'étude des sentiments et de leur mécanisme ait fait, pour ainsi dire, un pas de plus depuis la *Princesse de Clèves* et *Zaïde* ? Non, n'est-ce pas ? Et cependant les romans de madame de La Fayette, si on les rapproche des grands romans du XIX^e, font penser à des planches d'anatomie avant la découverte de Harvey.

Mais ces raisonnements n'avaient pas persuadé Élise. Je crois qu'elle avait conscience de sa nature fragile, qu'elle pressentait obscurément les souffrances que cette fragilité devait lui infliger un jour ; et elle

se détournait avec un frisson de tout ce qui étudiait de trop près la matière dont notre chair est faite.

Elle me demanda quel était l'autre sujet.

— Il s'agit d'un roman, répondis-je, d'un long roman à nombreux personnages. C'est l'histoire d'une femme d'esprit élevé, généreuse, enthousiaste, douée de vertus actives, et qui fait le malheur de tous ceux dont elle s'occupe. Le malheur de sa mère, en exigeant d'elle un sacrifice d'amour... de son frère, à qui elle impose une carrière pour laquelle il n'a pas d'aptitude... d'une amie, qu'elle pousse à se marier dans certaines conditions. Ce passage-là serait le plus développé du livre. On y verrait deux êtres qui s'uniraient pour des raisons morales (mêmes principes, mêmes idées sur les problèmes élevés de la vie) mais entre lesquels apparaîtrait, dès qu'ils seraient unis, un complet désaccord physique. Et comme, en dépit de leur idéal, ce sont des êtres faibles, ils se trahiraient, en viendraient à

se détester et perdraient peu à peu toute noblesse d'âme... Quant à l'héroïne du livre, devenue vieille, elle finirait ses jours dans la solitude. Et c'est alors, par la tyrannie mesquine, gratuite, obstinée, qu'elle exercerait sur une jeune servante, que tous les actes de son passé s'éclaireraient. Le lecteur aurait à ce moment seulement la révélation de sa vraie nature.

Je m'interrompis un instant. Élise garda le silence, la tête baissée. Je repris, en conclusion :

— Cette femme porterait un surnom donné par tous autour d'elle : Généreuse. Ce serait le titre du livre.

Élise releva la tête. Elle me regarda dans les yeux, puis, après une pause qui me parut être due à une délibération intérieure, elle dit d'une voix résolue :

— Il ne faut pas écrire ces livres.

— Je ne sais encore si je les écrirai, répondis-je avec un petit mouvement de dépit. Mais quel auteur est maître de ses sujets ? Depuis que ces deux histoires se

sont emparées de moi, elles se développent dans ma tête, les idées prennent corps...

C'était vrai. Toute la journée, j'avais été obsédé par les personnages que je venais de décrire à Élise. Je leur avais arraché leur secret lambeaux par lambeaux. J'étais encore en proie à une excitation cérébrale assez vive; je ressentais cette excitation à une lucidité d'esprit particulière et, en même temps, à un étrange détachement des choses réelles.

Élise continuait à me regarder, mais comme si elle n'avait pas entendu mes paroles. Soudain elle se leva, fit quelques pas à travers la pièce et répéta :

— Non, non, il ne faut pas écrire ces livres.

Surpris, je me préparais à protester, lorsque, venant à moi, elle posa sa main sur mon bras avec un mouvement de frayeur réprimé mais très visible, et me dit :

— Pourquoi as-tu changé?... Qui t'a changé?...

Je ne répondis pas tout de suite, et re-

gardai ses yeux qui restaient fixés vers mon front. Elle reprit avec insistance :

— Autrefois, tu n'étais pas ainsi, tu n'avais pas de telles pensées...

Tout son visage exprimait l'angoisse, mais il ne tremblait pas et était marqué en même temps par une extrême puissance de volonté. Elle semblait m'interroger du plus profond de son être et me forcer à une sincérité égale.

— Qui m'a changé ? dis-je lentement et après un temps assez long. Toi...

Elle recula légèrement, paraissant ne pas comprendre ma réponse.

— Toi, toi, répétais-je avec plus de vivacité. C'est toi qui me donnes ces pensées.

— Moi... dit-elle avec un cri d'indignation... Moi, qui m'efforce à tout instant... qui vis pour...

— Oui, toi... toi qui, en effet, t'efforces de me donner à tout instant le bien en spectacle, qui m'imposes une vie vertueuse, ordonnée, paisible...

Elle essayait de répliquer, mais faisait

seulement de la main le signe de nier ou de ne pas comprendre.

Je m'étais levé et marchais à grands pas. Non que je fusse emporté par la colère; j'étais mû plutôt par une sorte de précipitation; j'éprouvais le sentiment d'avoir découvert quelque chose, et il me fallait avancer dans cette découverte, voir plus clair encore. Ce *toi* par lequel j'avais accusé Élise, cette simple riposte dite presque machinalement avait été comme la clef d'un effroyable secret. Subitement, j'avais eu sur le drame de notre vie conjugale et sur moi-même une révélation éclatante. Les mots arrivaient à mes lèvres durement, formés par le sentiment d'une irrésistible vérité. Je continuai, avec une exaltation croissante :

— Chaque fois que tu me montres en exemple le bien, tu me donnes le désir de résister à cet exemple.

Élise lançait tout autour d'elle des regards confondus, comme en présence de choses indéchiffrables.

— Pourquoi?... Comment est-ce pos-

sible?... disait-elle presque au dedans de soi.

— ... L'idée du contraire germe aussitôt en moi... Je me sens provoqué à faire le mal.

— Non, non, cela n'est pas, tu te trompes... fit-elle entendre d'une voix entrecoupée.

— Depuis que nous vivons ensemble, c'est ainsi. Tes gestes, tes paroles, tes intentions, tout me rejette à l'opposé de ce que tu m'offres.

« ... Tu ne me crois pas?... repris-je en remarquant un de ses mouvements. Mais vois comme le mariage a changé mes idées, comme tout ce que j'imaginais autrefois s'est trouvé peu à peu déformé, dévié. Vois quelles sont les inspirations que j'accueille à présent. A quoi l'attribuer, sinon à la volonté de résistance que tous tes actes font naître en moi?... Je pourrais te multiplier les preuves. Je pourrais marquer de l'ongle, sur les pages que j'ai écrites, telle petite phrase, narquoise ou cruelle ou perverse,

qui n'est qu'une réplique à un de tes actes, à une de tes paroles. Rappelle-toi ta déception, ta peine, au moment où j'ai écrit mon livre. C'est que je l'écrivais entre Mlle Marchal et toi, sous la protection de vos vertus... Tu en doutes?... Cependant je sais bien comment les pensées se forment dans ma tête. Je sais aussi quelles inventions germaient en moi et malgré moi lorsque, pendant ta maladie, te rappelles-tu ? je te faisais les lectures que tu avais choisies...

Élise avait pensé tout d'abord que la colère m'emportait. Cette colère lui faisait mal ; mais elle s'efforçait de dédaigner des mots qu'elle croyait dits hors du bon sens. Bientôt, pourtant, la force et l'accent convaincu de mes paroles lui firent lever la tête, et elle me regarda. Alors elle eut un sursaut effrayé, fit un mouvement pour fuir, mais elle resta comme paralysée, à quelques pas de moi, le dos tourné et la tête cachée dans ses mains.

Ni ce mouvement, ni cette attitude pitoyable ne me retinrent, et je continuai à

parler. J'éprouvais une espèce de joie à approfondir ma découverte. J'étais émerveillé de la clarté subitement projetée sur mes actes, et la logique avec laquelle ils s'expliquaient maintenant avait quelque chose d'enivrant pour mon esprit.

Je dis à Élise que tout beau sentiment ou toute noble pensée faisait immédiatement apparaître devant mes yeux son contraire ; que je ne pouvais agir contre cela ; ainsi, que devant la vision de la douleur la plus affligeante et sincèrement partagée par mon cœur, je devais souvent faire une grimace pour masquer une envie de rire saugrenue et irrésistible.

Je lui révélai qu'aussitôt après notre mariage, ses sages directions, ses soins les plus touchants avaient agi sur moi comme un ferment. Je me mis à raconter comment, dans le cabinet de travail installé de ses mains et suivant ses vues, je me tenais sur la défensive, surveillant sans cesse mes idées, retranché d'abord dans la méfiance, ensuite dans l'hostilité.

Je sentais bien qu'en parlant ainsi je me rendais exécration à ses yeux, mais l'ivresse de libérer mes secrets était plus forte qu'aucun sentiment. Si je m'arrêtais par instants, c'était seulement pour vérifier ma confession. Alors j'entendais une voix me répéter : « Oui, tu dis vrai... il le faut... continue... » Et, fort de cette certitude, je repartais aussitôt, retraçant toute l'histoire de cette guerre sourde qu'était ma vie conjugale.

Je ne lui fis grâce de rien. Je lui racontai que, souvent, m'étant approché d'elle tandis qu'elle reposait, j'avais ressenti un grand amour pour tout ce qu'elle incarnait à mes yeux. J'étais prêt à m'agenouiller devant ce spectacle. Mais aussitôt qu'elle s'éveillait, j'avais le sentiment d'être pris par la main, mené, dirigé ; et, plutôt que de la suivre, fût-ce vers cet idéal que j'admirais tant, j'aurais saccagé cet idéal.

Comme je rapportais ces choses, j'entrevis, dans mon raisonnement, une obscurité, un trou. Les mots, jusqu'alors si dociles,

s'éclipsèrent. Cette hésitation devint de la fatigue. Et je murmurai sur un ton presque caliné :

— J'aime tout ce que tu es, j'admire tout ce que tu représentes... mais, mais... je ne me comprends pas moi-même.

Élise avait relevé la tête depuis un instant, depuis que j'avais abaissé la voix, et elle me regardait. Ses prunelles étaient comme attachées aux miennes. Elle m'avait avoué, peu de temps après notre mariage, qu'elle avait failli être détournée de m'aimer à cause de mon regard.

— Il n'est pas fuyant, m'avait-elle dit. Au contraire, il est droit, mais il est comme étranger. Même dans la tendresse, il néglige la personne que tu aimes. On dirait qu'il la transperce, qu'il s'adresse non à elle, mais à l'image que tu te fais d'elle.

À ce moment, je me rappelai cette remarque. Élise continuait à me regarder. Elle ne parlait pas, elle ne soupirait plus. Puis, je vis ses paupières battre à plusieurs reprises, et, tout d'un coup, redressée en

un mouvement, elle s'élança hors de la pièce.

D'abord interdit, je ressentis une alarme vague et courus à sa poursuite. Elle avait pris la direction de la villa et semblait voler sur le sentier, comme menacée, sans prendre garde aux racines ni aux aiguilles de pins qui, dans l'obscurité, rendaient ce chemin dangereux.

Quand j'arrivai moi-même à la villa, elle y était entrée déjà et s'était enfermée dans sa chambre. Je lui demandai, à travers la cloison, de m'ouvrir, mais, en réponse, je l'entendis répéter, d'une voix à peine perceptible :

— Grâce !... Grâce !...

J'insistai et agitai à plusieurs reprises la poignée de la porte. Au son de sa voix qui s'était éloignée et m'implorait davantage, je compris qu'elle s'était réfugiée au bout de la chambre et voyait avec terreur remuer le bec-de-cane.

Je ne voulus pas ajouter à sa peur et m'en allai. Cette scène m'avait peut-être

brisé autant qu'elle. Mais j'éprouvais en même temps une espèce d'allègement heureux. Je me disais que cette explication entre nous était nécessaire, fatale. Je n'en avais presque pas de regret, et mon seul scrupule était la crainte qu'égaré par la colère, je n'eusse pas dit juste.

Mais non. Tout était vrai. Tandis que je remontais lentement vers ma maison, je me répétais les mots que j'avais dits, je me reportais même au delà de cette scène, vers les choses du passé, et je reconnaissais que cette altération de mon esprit qu'Élise me reprochait, c'était son influence même qui l'avait produite.

Je revoyais ma vie de célibataire, presque oisive, où l'aventure et le plaisir se faisaient une large place, mais où le domaine intellectuel et moral était si bien dissocié du reste. J'avais traversé alors des périodes de débauche, j'avais cédé à des passions futiles ou méprisables, mais sans cesser de préserver mon idéal. Bien mieux, plus je descendais bas, plus cet idéal était soutenu, ren-

forcé. Mon imagination et mes aspirations spirituelles se liguèrent alors contre les actes de ma vie, toute ma pensée n'était qu'une noble évasion.

Ainsi, je conservais, parmi les souvenirs de ce temps, celui d'une nuit où je ne sais quel démon avait accumulé entre mes mains des actes avilissants. Cette nuit avait commencé par une partie de cartes avec des compagnons de hasard, tous gens dont l'esprit et les manières auraient dû me choquer dès l'abord. Mais je n'y avais fait attention et, peu à peu, j'avais même trouvé à me dégrader au milieu d'eux une espèce d'agrément. Puis la passion du jeu s'était emparée de moi et je n'avais plus eu une idée, une ambition, qui ne me vînt du grimoire sans cesse rouvert devant mes yeux. La partie avait enflé, et, une détestable chance s'acharnant contre moi, j'arrivai vite à perdre une somme qu'il m'était impossible de payer. Cette situation, au lieu de me faire réfléchir, redoubla ma frénésie. Le mauvais sort ne changeait pas. Il me sem-

blait que toutes mes facultés étaient gouvernées par mes doigts qui saisissaient les cartes et les retournaient. Et cet acte était si démesurément grossi qu'il n'y avait pas de pacte que je n'eusse consenti pour que telle figure, au moment où je découvrais les cartes, se substituât à telle autre. La nuit étant fort avancée, on proposa d'arrêter la partie et on fixa le nombre des derniers coups à jouer. J'acceptai sans rien dire, feignant orgueilleusement l'indifférence. Mais, en réalité, l'angoisse m'étranglait ; je laissais échapper des bouts de phrases, des monosyllabes, dont je ne reconnaissais pas le son ; toutes mes pensées étaient abolies, toutes sauf une, celle de voir apparaître dans mon jeu les figures que je désirais.

Le nombre des coups à jouer diminuait. Je les comptais mentalement. Il n'en restait plus que neuf, plus que huit. Soudain, à force de souhaiter une substitution de cartes lorsque je dépliais mon jeu, l'idée me vint de faire moi-même cette substitution. Tous les moyens d'opérer sans risquer

d'être surpris se présentèrent rapidement dans ma tête, et, avec la même rapidité, je choisis le plus sûr. Il s'agissait d'attendre que mon tour de distribuer les cartes fût venu. C'était le coup suivant. Je me préparai en observant chaque visage, afin de mettre à part les joueurs les plus redoutables, c'est-à-dire ceux dont il fallait aveugler le regard. J'étais tout à cette préméditation et ramassai avec indifférence les cartes qui venaient de m'être servies, lorsque je fus comme ébloui : j'avais en main le plus beau jeu qu'il m'eût été jamais donné de voir. Et dès que la rencontre fut engagée, je compris vite que deux autres joueurs, favorisés aussi, étaient décidés à me tenir tête. Les péripéties du coup se prolongèrent et l'argent s'accumula sur le tapis. J'avais replié mon jeu et le serrais avec force, comme le manche d'un couteau prêt à s'ouvrir. Mes deux adversaires, confiants dans ma mauvaise chance, crurent à une tentative désespérée de ma part ; ils ne voulurent pas démordre ; et, les jeux abattus,

je gagnai par cette seule victoire une somme très grosse. J'étais sauvé. J'oubliai aussitôt tout ce que j'avais échafaudé. Peu après la partie prit fin. Au règlement des comptes, j'étais encore perdant, mais d'une somme que je pouvais, sans trop de mal, acquitter le lendemain.

Lorsque je me trouvai seul dans la rue, l'esprit encore brouillé par l'incessant voyage des figures et toute la machinerie du jeu, je ressentis une joie confuse, mais cette joie était contrariée par l'impression insupportable d'un désir avorté, d'un acte manqué. Malgré l'heure, malgré ma fatigue, je rôdai par les rues et ne me décidai pas à rentrer, tant il me semblait porter en moi quelque chose d'inassouvi.

Sur mon chemin, je rencontrai une femme, une prostituée qui m'appela et, voyant ma démarche hésitante, me prit par le bras. Je ne la repoussai pas et la laissai parler. Sa figure était jeune, mais toute ratatinée par des sourires qui, à travers la nuit, ressemblaient à des grimaces de folle

Je n'éprouvais aucun désir dans ma chair, je voyais clairement l'inutile horreur de cette aventure ; cependant, lorsque la femme, au détour d'une rue m'entraîna et, par une porte entre-bâillée et faiblement éclairée, me fit entrer avec elle dans un hôtel, je ne refusai pas ; il me semblait nécessaire de la suivre.

Lorsque je me retrouvai dehors, le jour commençait à poindre. Je ressentais une grande lassitude et je me surpris à faire des gestes pour chasser l'odeur du lit où je m'étais couché, une odeur qui semblait avoir poissé mes joues, mes mains, tous mes membres. Avant de partir, je m'étais presque battu avec la femme. Je n'avais pu lui donner que le peu d'argent qui me restait en poche. Elle s'était récriée âprement, puis, après avoir paru se calmer, elle avait essayé de me subtiliser un bijou. J'avais sauté sur elle dans le moment même et lui avais serré la main si fort qu'une pointe de métal était entrée dans sa chair. Lâchant prise, elle avait voulu me griffer. Le bijou

ramassé, je m'étais sauvé sous ses grossières invectives.

Je marchais au hasard des rues désertes, l'esprit encore agité par cette comédie et les images basses qu'elle faisait repasser devant mes yeux, lorsque, soudain, je me rappelai la partie de cartes et l'intention que j'avais eue. Je ne l'avais pas oubliée, mais j'y pensais avec légèreté, comparant cette intention à une sorte d'exploit et m'applaudissant d'une chance venue si bien à propos. Cette fois, comme si, pour me relever j'avais eu besoin de descendre plus bas et de toucher le fond, ce fut différent.

Je me revis à la table de jeu, épiant le visage de ceux que j'étais en train de tromper. Cette vision, au lieu d'avoir l'instabilité et l'apparence estompée du souvenir, se présentait comme une scène immobile où les personnages avaient pris l'aspect de la pierre. Je voulus la chasser, la remplacer, mais il me parut que tout mon être avait brusquement perdu son pouvoir d'agir. Cette faculté qu'ont les humains de se dé

placer à travers le temps, de transformer leur pensée à leur gré, je ne l'avais plus. Incapable de marcher, je m'appuyai, au hasard, contre quelque chose. Pendant plusieurs secondes mon cœur battit avec une violence extrême. Puis j'eus le sentiment que les forces me revenaient ou, plutôt, qu'elles se ralliaient toutes sur un certain point de mon être. Alors je regardai lentement tout autour de moi ; et jamais je n'oublierai la structure des choses plantées devant mes yeux à cet instant.

Je me trouvais le long de la Seine, et ce quelque chose qui me soutenait était le parapet d'un quai. Un pont était près de là ; je le voyais de profil, dans toute sa longueur. C'était un endroit où j'avais dû passer mille et mille fois ; mais, dans la solitude, dans le silence et à la lueur de l'aurore, le spectacle m'apparut totalement nouveau. Je ne me lassais pas de regarder les arches de ce pont et l'arête qui, s'élançant des piliers, séparait le plan de lumière et le plan d'ombre par une courbe déli-

cieuse. La géométrie de ces lignes de pierre me semblait d'une rareté surprenante, et aussi cette espèce de science complémentaire, plus incertaine, qui les prolongeait à la surface de l'eau. A mesure que je contemplais ce spectacle, je sentais une volonté fraîche et forte se lever en moi et grandir. Elle me montrait les buts les plus nobles et me disait secrètement que je pouvais y atteindre. Et elle ne m'encourageait pas seulement vers un idéal moral, car, en même temps, une inspiration informelle m'emportait vers des domaines féériques. Il me semblait que si j'avais eu un pinceau en main, j'aurais été capable de reproduire miraculeusement ces lignes et ces teintes qui me fascinaient ; ou noter, grâce à un simple corde, les thèmes de musique les plus harmonieux. En un instant, alors que j'éprouvais une sorte de jouissance à me dégrader, quelque chose en moi s'était révolté contre mes actes, et mon imagination recréée dans le mal, me faisait voler vers le bien et le beau.

Cette nuit étrange, dont le souvenir m'était revenu en mémoire, je me l'expliquais mieux, tandis que, réfugié dans mon chalet, je repensais à la cruelle confession que j'avais faite à Élise. Non, je n'avais pas été égaré par la colère : j'avais dit vrai. Par une anomalie de mon esprit, une aspiration vers le bien ne se manifestait jamais chez moi qu'à la vue du mal ou dans l'abandon momentané à une action avilissante. A peine avais-je touché, à peine avais-je respiré le mal, que j'étais piqué d'une ardeur farouche à le contrecarrer. C'était cette réaction, et non l'image des vertus, qui fécondait en moi le bien.

Tout en me disant ces choses, je regardais fixement les murs de la pièce où je me trouvais. Ils étaient faits de planches de sapin, nues et à peine cirées, si bien que les nœuds et les défauts du bois composaient toutes sortes de cercles et d'arabesques très visibles. Dès que les yeux se posaient un peu longuement sur ces parois, on croyait voir une famille de masques gri-

maçants. Je laissais mes rêves aller de figure en figure, lorsque, brusquement, la lumière s'éteignit dans la pièce. Je me dirigeai à tâtons vers la fenêtre ; tout le village était plongé dans l'obscurité. Bien que l'accident fût fréquent à Mérorbe, je fus pris de je ne sais quelle inquiétude, et, pensant à Élise, je m'armai d'une petite lampe de poche et descendis vers la villa.

La porte principale était fermée. Comme Élise depuis sa maladie, éprouvait quelque peine à monter les étages, nous avions fait sa chambre d'une grande pièce du rez-de-chaussée, légèrement surélevée et ouvrant par une double fenêtre sur la galerie circulaire. Je fis le tour de la maison et me hissai au ras de la galerie. L'intérieur de la chambre était sombre. Je n'osai faire connaître ma présence à Élise et j'allais partir, lorsque le courant de l'électricité revint, et, à travers la large baie vitrée, je l'aperçus.

Elle avait mis un vêtement de nuit, mais, soit que l'obscurité l'eût surprise, soit pour

toute autre raison, elle était simplement étendue sur son lit, les jambes couvertes d'un plaid. Je vis que le retour de la lumière la faisait sursauter. Elle regarda autour d'elle avec un air alarmé, puis elle se leva, se dirigea vers la toilette, et, ayant empli d'eau un verre, elle but avidement.

Ses gestes semblaient obéir à une mécanique fatale et absurde, ainsi qu'il nous semble de tous les êtres que nous observons sans qu'ils s'en doutent ; et la vitre qui me séparait d'elle ajoutait à cette vision singulière quelque chose de glacé et de lointain. Je voyais par moments ses lèvres s'ouvrir, ses paupières cligner d'effroi, et je n'avais pas de peine à reconnaître dans cet émoi l'effet encore vif de mes paroles. Une de ces expressions fut si touchante que je faillis, par un léger appel, lui révéler ma présence, et, ensuite, la consoler, essayer d'effacer tout le mal que j'avais fait. J'ébauchai un mouvement vers la fenêtre... Mais cette tendre intention se brisa contre l'idée que tout ce que j'avais dit était vrai,

que je ne pouvais rien y reprendre, rien changer à la certitude que je lui avais donnée. Une seconde, je me vis à ses genoux ; seulement, c'était pour continuer ma confession et la mener plus loin encore dans les replis de mon âme.

Elle marcha quelque temps à travers la pièce, tantôt songeuse, tantôt effrayée. Mais je ne la voyais pas marcher, car l'allège de la fenêtre me cachait ses pieds, et elle me semblait glisser. Puis elle s'assit devant une table qui portait une glace et se mit à peigner ses cheveux. Ce mouvement entr'ouvrait régulièrement sa chemise. Je me dis, en apercevant sa gorge et l'attache de ses épaules, que ses formes n'avaient nullement changé en deux années, alors que son visage avait pris une tout autre expression. J'avais souvent fait cette remarque. Ni la volupté, ni la maternité n'avaient accompli en elle de métamorphose. La seule nouveauté que j'avais pu voir sur son corps depuis nos noces était l'apparition de fines veines bleues vers la naissance des seins. Ce soir-

là, comme je regardais ce corps à quelque distance, je fus frappé par son aspect grêle et incertain. On eût dit d'une enfant que quelque chose empêche de s'épanouir dans sa croissance. Cette vue m'amollit, et, de nouveau, je fus sur le point de me montrer... Mais les événements de cette soirée m'avaient donné sur elle, sur moi, sur l'amour, une multitude d'idées qui enfiévrèrent mon esprit. J'avais toujours répugné de mêler aux émotions supérieures les émotions de la chair. Et je partis sans bruit, heureux seulement de quitter Élise sur une vision qui l'avait rapprochée de moi.

VI

Cette vision me revint quelques semaines plus tard, dans le train qui nous menait de Lausanne en France.

Notre séjour à Mérorbe terminé, nous étions passés par Lausanne afin qu'Élise pût consulter un médecin réputé pour traiter la maladie dont elle souffrait. Car il était devenu évident, à la fin de ce séjour, que Mérorbe avait plutôt nui à sa santé. J'en eus l'explication lorsque le médecin me dit qu'en raison d'une légère fatigue du cœur, consécutive à la naissance de son enfant, ma femme ne supportait pas l'altitude.

J'étais debout, dans le couloir du wagon, et je l'apercevais à travers la vitre. Elle était assise dans le coin opposé, la tête

légèrement inclinée mais les yeux dirigés droit devant elle. Quelque chose dans la direction de ce regard me rappela une expression que j'avais surprise tandis que je me tenais posté à la fenêtre de sa chambre. Cependant, elle n'avait pas, comme ce soir-là, un air traqué. Des images embrouillées flottaient peut-être devant ses yeux, mais elle paraissait les délier posément. D'ailleurs, dès le lendemain de cette nuit, Élise m'avait montré un visage où je n'avais pu lire ni peine ni ressentiment. J'avais entrevu seulement, derrière ce visage, une suite de réflexions actives qui faisaient penser à la marche infatigable des fourmis, cette marche que rien n'arrête, pas même le talon qui vient d'écraser la fourmilière.

Il avait été décidé que je l'accompagnerais à Aiguesbelles et quelle y resterait tout l'automne. Moi, je devais n'y passer que peu de temps, différentes affaires m'appelant à Paris. Et nous nous séparâmes aux premiers jours d'octobre.

C'était la première fois que je vivais seul

à Paris depuis mon mariage. Cette liberté me procura une espèce d'ivresse solitaire. J'avais l'impression de me retrouver devant une glace dont l'usure et les défauts m'étaient familiers ; et je prenais un étrange plaisir à gesticuler devant cette glace.

Ma liberté s'accrut du fait que, certains travaux rendant notre appartement inhabitable, je dus m'installer à l'hôtel. Cette situation qui me changeait de quartier et d'habitudes me plut beaucoup. Je me promenais par les rues, regardant avec une jubilation muette les figures et les choses qui allaient et venaient devant mes yeux. Il me semblait que ce spectacle se proposait à moi entièrement et que j'aurais pu, à chaque tournant, m'embarquer dans une aventure ou une idée.

Car ce n'étaient pas seulement mes sens qui étaient comme renouvelés, mais mon esprit. Je m'aperçus combien il est difficile qu'une vie intellectuelle partagée soit féconde. Nul être n'était sans doute plus désireux que ma femme de stimuler chez moi

cette activité ; à tout instant, dans nos entretiens, à propos d'un fait, d'un livre, elle m'amenait habilement à raisonner ; mais sa présence même était un obstacle au développement de mes idées ; je lui devais des explications, j'étais accroché par des réticences ; bref, son cerveau toujours prêt à m'escorter et à se dévouer au mien était une charge que je tirais derrière moi.

Éloigné d'elle et débarrassé de ces liens, je me sentis soudain des facultés promptes et disponibles. Il me parut que je revoyais chaque chose dans sa lumière propre.

Ce fut cette idée de lumière qui réveilla en moi le désir de la volupté et m'amena à tromper ma femme. Jusqu'alors j'étais resté fidèle à Élise. J'y avais eu peu de mérite, car le mariage, en sanctionnant le plaisir, m'avait presque donné le dégoût de la chair et avait endormi mes désirs.

Mais, lorsque je me retrouvai à Paris, seul et libre, cherchant avec avidité à tout posséder, à jouir de tout, je compris bien vite que tant que la volupté n'ajouterait pas

sa brûlure à cette lumière radieuse qui émanait des choses et m'attirait, tout espoir de possession serait vain.

C'est ainsi que je me mis à la recherche d'anciens amis de plaisir ; je les questionnai, je les pressai de m'emmener dans les endroits où ils fréquentaient. La sensualité devint ma seule pensée, mon seul objet. Je ne m'intéressais qu'à la vie sensuelle des êtres, à leurs désirs, à la découverte de ce phosphore qui brûlait invisiblement en eux.

Je ne demandais, d'ailleurs, que des aventures faciles, sans poursuites ni lendemain et où, le plus souvent, je gardais l'anonyme. Mais, précisément, facilité, brièveté, incognito me permettaient de me donner au plaisir sans retenue, d'y faire participer tout mon cerveau. La réserve et l'appréhension qui, au moment des caresses, me refroidissaient toujours en présence d'un corps susceptible de reparaître devant mes yeux, je ne les éprouvais pas auprès de ces femmes destinées à devenir des ombres après notre étreinte. La sensation qu'elles

me donnaient était d'une violence aiguë, car mon cerveau, qui se tenait si souvent en retrait, se jetait avec des ressources libres dans ce romanesque éphémère. La volupté ressentie ainsi, sans amour, presque sans paroles, m'apportait alors une connaissance comme foudroyante de l'âme humaine. C'était une grâce terrible venue je ne savais d'où. Je pensais à ces brèches inhabitées, muettes, qui s'ouvrent brusquement dans un paysage et nous rapprochent si bien des entrailles de la terre que l'instinct populaire y mêle toujours le nom du diable.

Pourtant, il m'arrivait parfois de faire parler ces compagnes de hasard, de les questionner sur leurs sentiments et leur passé. Je prenais un agrément bizarre à les transporter par la pensée dans des lieux très éloignés du plaisir, à faire renaître chez elle des émois contraires à leurs actes. Elles étaient ravivées, purifiées pour un instant ; puis la volupté qu'elles me procuraient les faisait tomber mortes à mes pieds.

Il m'arrivait aussi de faire des confidences à l'une d'elles. C'était moins par un abandon du cœur que par un besoin de l'imagination. J'avais ainsi le sentiment de me dédoubler. Dans ces occasions, je mentais quelquefois sur moi-même, mais tout en me gardant le secours d'une justification. Je prétendais avoir une position ou une profession qui n'étaient en rien les miennes, mais auxquelles j'avais songé sincèrement ; et je me décrivais tel que j'aurais voulu être.

Un jour, dans une maison où j'avais pris l'habitude d'aller, je me confiai ainsi à une femme ; toutefois sans rien lui dire qui ne fût vrai. Elle avait un visage mince, jeune, sans traits accentués, sauf des yeux rapprochés et légèrement enfoncés. Je remarquai ces yeux, dont l'expression ne variait guère, mais qui restaient très attentifs et semblaient lui servir à m'écouter ; et tout en les regardant, je me laissai aller, je ne sais pourquoi, à lui raconter des scènes de ma vie et à lui dépeindre ma nature, comme

je ne l'avais peut-être jamais fait à personne. Je lui dis des choses que je m'étais à peine dites à moi-même, qui flottaient dans mon esprit à un état encore nébuleux, et que je parvenais à exprimer en cet instant. J'obéissais à un penchant très doux. Elle suivait mes paroles avec une application souriante, et il me sembla, lorsque je la pris dans mes bras, qu'elle me témoignait une pudeur inattendue.

Aussitôt après, j'oubliai la femme et ce charme vague qui nous avait unis. Quelques jours plus tard, lorsque je revins dans cette maison, la tenancière m'accompagna avec l'air ambigu de quelqu'un qui a préparé une surprise. La porte de la chambre s'ouvrit et la même femme apparut. Je revis son visage docile et un peu éteint, ses yeux graves... Une plaisanterie, un déguisement de fantôme, ne m'eût pas fait une autre impression. Je regardai la tenancière avec une fureur mal réprimée. Toute décontenancée, elle se précipita vers la porte et, bousculant la jeune femme interdite, elle

la poussa dehors, lui soufflant ces mots :

— Qu'est-ce que je vous avais dit !... Je savais bien qu'il ne veut jamais reprendre la même.

Au bout de quelque temps, j'eus envie de quitter Paris. Je pensai retourner à Aiguesbelles et j'écrivis à ma mère. Ce fut Élise qui me répondit, et afin de me dissuader. Elle craignait de ne plus rester bien longtemps à Aiguesbelles ; elle ne voulait pas m'engager à un déplacement peut-être très court ; elle me conseillait toutefois de faire un voyage puisque je le désirais.

J'eus alors l'idée d'aller à Londres que je ne connaissais pas. Ayant appris, par hasard, qu'une très fameuse collection de dentelles devait y être vendue, je me dis que je pourrais en rapporter quelques raretés pour Élise, et cela me décida. En effet, Élise, qui était peu attirée par l'élégance inutile, avait une passion pour les dentelles. Elle en possédait de très belles, qu'elle ne portait pas, il est vrai, parce que

cela n'eût guère convenu à ses toilettes généralement sobres, mais qu'elle aimait à manier et à étaler sur ses genoux. Elle recherchait surtout les blondes, qu'elle comparait, par leur aspect brillant, à des franges d'orfèvrerie.

Il se trouva que je m'installai, à Londres, dans des conditions assez particulières. J'avais averti de ma venue un Anglais de ma connaissance, Hugh Finton, qui était peut-être même, comme on va le voir, un de mes parents.

Ma grand'mère paternelle appartenait, en effet, à une famille Finneton, originaire de La Rochelle. Or, un jour, ses parents avaient reçu une lettre d'un Finton, aïeul ou bisaïeul de Hugh, qui disait avoir retrouvé la preuve d'une souche commune aux deux familles. Je ne sais s'il avait pu démontrer bien rigoureusement la filiation. Mais il était certain que ces Finton descendaient d'un réfugié français et qu'à l'époque de la lettre ils occupaient un rôle actif dans une petite secte non-conformiste

de calvinistes anglais. Par la suite, des relations s'étaient établies entre les deux familles, relations conservées de génération en génération, et Hugh, qui, pendant un certain temps, avait eu fréquemment l'occasion de passer par Paris, n'avait jamais manqué de faire une visite à mes parents.

C'était un garçon de mon âge environ, bien bâti, souriant, de manières courtoises et généreuses, paraissant aimer la vie facile, bref qui se présentait avec toutes les caractéristiques de l'Anglais. Ses parents étant morts, il possédait une bonne aisance et s'entourait d'un luxe qui s'éloignait sans doute beaucoup des mœurs rigides auxquelles les anciens Finton s'étaient tenus autrefois. Seulement, il ne fallait pas descendre bien au fond de ces manières gaies et brillantes pour se heurter à des principes arrêtés et à une faculté parfaitement entendue de se refuser aux choses. Il était marié depuis deux ans.

Hugh m'accueillit avec la cordialité qu'il me témoignait toujours lorsque je le voyais

à Paris. Il m'exprima ses regrets de ne point me recevoir chez lui, des amis occupant pour quelques semaines l'appartement qu'il aurait pu m'offrir ; mais il m'avait retenu une chambre à son club et m'engageait à y habiter.

Après quelque hésitation, car je craignais la discipline un peu morne de ces endroits, j'écoutai son conseil et, durant tout mon séjour à Londres, je vécus parmi des Anglais, suivant leurs coutumes et leurs goûts.

A ma surprise, je ne fus nullement dérouté et adoptai ces habitudes avec un grand contentement. Hugh, il est vrai, m'était d'un secours précieux. Je m'étais enquis de sa femme. Elle était à la campagne, auprès de ses parents, dans un comté assez éloigné de Londres, et elle devait y rester jusqu'au printemps. Hugh allait de temps à autre passer là-bas quelques jours, mais il pensait, en raison de ses affaires, qu'il ne pourrait, cette année, s'y rendre avant Noël.

Il m'introduisit parmi ses amis. Je me

plus beaucoup dans son entourage. Je rencontraï là, dans les propos et les rapports réciproques des gens, une simplicité et une loyauté que le monde ne m'avait jamais montrées ailleurs. Longtemps je n'avais pu entrer dans un salon, en France, sans me mettre aussitôt sur le qui-vive, épiant tous les regards et tous les apartés. Dans le tête-à-tête, j'étais généralement plus maître de moi ; cependant il m'arrivait souvent, tandis que je parlais, de me dédoubler brusquement ; je voyais mes lèvres remuer, mes mains s'agiter, et cela aussi distinctement que si mon image avait paru dans une glace ; en même temps, je me mettais à juger cette image, à en faire, avec une terrible rapidité, une critique ironique ou sévère, si bien que devant ce spectateur mécontent, nourri de sa propre chair, l'acteur s'embrouillait et perdait pied.

Par je ne sais quoi de poli et de rassurant, la société des Anglais ne me donna jamais ces inquiétudes. L'absence de curiosité, l'idée que l'individualité ne doit ni

se montrer ni être forcée, me procurèrent un sentiment de sécurité. L'ombre restait ombre. Il y avait aussi quelque chose de reposant à ne plus être pris, malgré soi, dans la rivalité de nos salons, et à voir que l'homme qui est simplement naturel n'avait guère moins de succès que celui qui se donne du mal pour briller. J'admirais la facilité et l'agrément de la conversation avec les femmes, leur définition significative des choses et leur tour d'esprit toujours vif. Elles semblaient posséder un petit répertoire d'idées, expurgé mais très plaisant, et savaient y recourir avec une charmante prestesse. Chez les hommes, le répertoire était là aussi, mais plus gros, avec un plus grand nombre d'exemples et des sources étymologiques.

Ces relations mondaines, de brefs déplacements et un emploi bien entendu de la solitude occupaient tout mon temps. Les plaisirs sensuels, que j'avais poursuivis à Paris avec une espèce de frénésie, ne se rappelaient pour ainsi dire pas à mon esprit.

Alors que dans nos rues, je croyais voir une petite flamme escorter tous les passants et danser au-dessus de leur tête, je n'apercevais rien de semblable à Londres, même dans les images que je voyais, le soir, dans Piccadilly ou à Hyde-Park. Les jeunes hommes que je rencontrais à mon club considéraient leur corps comme un noble compagnon qu'il faut tenir bien exercé et vêtir richement. J'admirai plus d'une fois l'innocence ou l'habileté instinctive avec laquelle ils esquivèrent toute question qui touchait aux choses de la chair. Ainsi, comme je demandais, un jour, à Hugh si sa séparation conjugale ne lui pesait pas trop, si sa femme elle-même ne s'en plaignait pas, il me répondit avec un naturel parfait :

— Oh ! non. Elle adore ses jeunes frères, et puis elle raffole de la pêche à la truite et de la chasse au faisan. Et je dois dire que je ne puis souffrir la pêche à la truite. C'est pourquoi je préfère être avec elle plus tard, au moment de la chasse au renard.

Je correspondais régulièrement avec

Élise, et j'étais à Londres lorsque je reçus une lettre d'elle m'annonçant son intention de quitter bientôt Aiguesbelles. Elle m'exprimait aussi son désir de louer une maison dans le pays basque, région que les médecins lui avaient recommandée, et d'y passer une partie de l'hiver. Tout en prenant mon avis, elle ajoutait qu'elle avait chargé une amie de lui chercher cette demeure, que la chose avait été faite, et que sitôt mon assentiment donné, elle pourrait s'y installer. Je m'empressai d'acquiescer et fis le nécessaire.

Je ne fus pas surpris qu'Élise ne désirât pas rester à Aiguesbelles. Peut-être avait-elle aperçu les premiers signes de cet amour violent et entier que ma mère devait par la suite manifester à son petit-fils, et sans doute en était-elle jalouse. Mais, de toute manière, ces deux femmes, malgré leurs similitudes morales, ne pouvaient guère s'entendre. Ma mère était d'une race habituée à la peine et rendue, par cela, combative. Les difficultés de la vie avaient assailli sa

famille, l'avaient assaillie elle-même, et ses vertus, s'étant peu à peu confondues avec son énergie, elle avait été amenée à mépriser les vertus passives, l'obéissance, la résignation, le repliement sur soi-même, toute cette pâle couronne qui brillait sur le front d'Élise. J'imagine qu'Élise, de son côté, reprochait secrètement à ma mère cette adaptation de la vertu au sens pratique. Quand je les voyais face à face, elles me faisaient penser à des insectes de même espèce, mais entre lesquels une évolution différente a dressé un antagonisme irréductible.

J'étais depuis plus d'un mois à Londres ; j'avais acheté chez Christie's de fort belles dentelles ; malgré le goût que je ressentais pour la vie anglaise, il me fallut songer au retour.

La veille de mon départ, j'emmenai Hugh dîner avec moi, puis avant de nous séparer il entra au club, et nous prolongeâmes la soirée devant des verres de whisky.

Je me sentais rapproché de lui par des sentiments très chaleureux. En même temps, je devais sans doute à l'alcool des vues légèrement flottantes qui entraînaient mon esprit au delà des choses présentes. Les membres du club, tous vêtus de noir et presque tous de haute stature, passaient sans bruit dans les salles ornées de hautes glaces aux cadres très sobres. Quelques-uns s'asseyaient et lisaient avec un front grave ; d'autres se mettaient à boire, mais sans qu'à aucun moment la sensation de boire fût se desserrer leur visage. Ils semblaient former une confrérie où chacun, sans se départir d'un égoïsme hospitalier, suivait des rites traditionnels et se pliait à une même doctrine. Et, sentiment que je n'avais éprouvé en aucun autre milieu j'admirais ces rites et je me disais que j'aurais volontiers accepté cette doctrine. Tout en les regardant, je comprenais leurs mouvements et leur immobilité, leur manière de s'aborder et de se quitter, de parler et de se taire. Je sentais que, s'il avait été fait sur moi de

bonne heure, l'enseignement de ces préceptes m'aurait trouvé tout prêt. J'enviais cette vie très riche de sensations mais qui restait en apparence très froide, comme si, dans le même être, l'esprit ignorait les impulsions de la chair ou s'en séparait méticuleusement. Il me parut soudain que j'étais fait pour ce régime, que ma nature y eût trouvé son équilibre ; et cette impression fut si forte que je me tournai vers Hugh et lui demandai s'il croyait que nous fussions réellement parents.

— Oui, réellement, je le crois, me répondit-il. Mon père ne le mettait pas en doute. Il disait que son père lui avait montré des preuves tout à fait certaines. Il est dommage que vous n'ayez pu venir à la campagne. Vous auriez vu les papiers sur cette question.

Notre dernière soirée s'acheva peu après. Hugh me dit au revoir brièvement, et nous nous séparâmes. Par une fenêtre du club, je le regardai s'en aller dans la rue. Il marchait vite et tout d'une pièce, comme si son

destin était tracé uniment devant ses pas. Tout en m'avisant des préparatifs ennuyeux nécessités par mon retour en France, je songai que, des deux rejetons issus du vieux calviniste de La Rochelle, Hugh avait trouvé le sol qui lui convînt.

Revenu à Paris, je me réinstallai chez moi. Je pensai rejoindre Élise dans sa nouvelle résidence, à Sauveterre de Béarn, où elle se trouvait déjà, mais elle me pria dans ses lettres de ne pas hâter mon arrivée, la maison n'étant pas encore prête pour me recevoir.

Jugeant inutile d'entreprendre un nouveau travail durant ce peu de temps, je me contentai de mettre en ordre certaines notes sur l'Angleterre. J'étais revenu de Londres pénétré de l'idée que l'homme se fortifie dans l'isolement et qu'il doit se suffire à lui-même. Aussi étais-je assez paresseux à l'égard des amitiés et des relations mondaines que j'aurais pu retrouver à Paris. J'avais rapporté un grand nombre de ces

beaux romans anglais qui savent si bien créer l'illusion de la vie et en représenter le tragique par la seule succession des plus petits faits ; et, durant la journée, je m'absorbais dans ces lectures rassasiantes.

Mais ces lectures me rassasiaient-elles vraiment ? Cette tension d'esprit artificielle excitait plutôt mon imagination vers la matière vivante. Je me disais, le livre fermé, que tous les êtres cachent en eux un roman analogue, qu'il était en mon pouvoir de rechercher les autres histoires, celles qui palpitent vraiment ; et que, pour pénétrer ce monde secret, la clef de la connaissance était mise entre mes mains : la volupté.

Ce fut ainsi que je repris goût aux aventures sensuelles. Il me parut qu'elles seules pouvaient me montrer en un instant, par l'intuition charnelle, les grands trajets des sentiments.

Bientôt je me remis en quête avec la même fureur. Il me semblait, quand venait une certaine heure du jour, qu'une femme, une inconnue, m'attendait quelque part,

prête à me livrer par l'expression de son visage et les mouvements de ses formes, une vision toute neuve pour mon imagination. Je pressentais les particularités de sa vie, ses désirs, ses manies... J'étais incapable de résister à ce rêve. Lorsque j'étais chez moi, je me retrouvais en un instant le chapeau sur la tête, si promptement décidé que mes pas, résonnant dans le vestibule, me semblaient les pas d'un homme qui me devançait.

C'est ainsi que je repris l'habitude des maisons de plaisir, exigeant chaque fois une maîtresse nouvelle. D'ailleurs j'y étais connu et l'on ne me remettait jamais en présence d'une femme que j'avais rencontrée déjà.

Un jour, je sortis d'un de ces endroits par une pluie violente. J'allai m'abriter sous le porche de la maison voisine, attendant qu'une voiture libre passât. Cette station menaçait de durer lorsqu'une voiture parut enfin ; mais un homme, caché dans un renfoncement du porche et que je n'avais pas

vu, l'avait hélée le premier et s'y précipita ; il cria une adresse, puis, le cou rentré dans les épaules pour se parer de l'averse, il me dit avec un signe rapide de la main :

— Si ça vous arrange...

J'acceptai l'invitation et montai avec lui.

Dans la voiture, il grommela contre le temps, resta silencieux un moment, affalé dans le fond, puis il me dit brusquement :

— Vous veniez de la maison d'à côté, hein?... Comme moi. Oui, j'étais sorti depuis un moment... D'ailleurs, je vous ai déjà vu, et je vous connais sans vous connaître... On m'a parlé de vous là-dedans... Ainsi, je sais que vous ne voulez jamais reprendre la même femme. Eh ! bien, je peux vous le dire, je suis comme vous, et c'est pourquoi j'aime cette boîte où on est toujours bien servi.

Je le laissai parler, frappé d'un malaise subit et incapable de proférer un mot. Puis je voulus voir ses traits et, malgré un sentiment qui ressemblait à la peur, je me tournai vers lui. Mais la voiture passait par une

rue peu éclairée et je ne distinguai qu'une forme vague qui cherchait à s'accoter, comme une bête qui va se coucher.

— Ah ! reprit-il quelle belle vie nous avons !... Ceux qui parlent de la puissance de l'amour, qui ont besoin du sentiment, que ressentent-ils à côté de nous !... Peuh !... Tandis que pour nous, c'est chaque fois la sensation de l'inconnu, chaque fois un nouveau voyage... Et quelles visions nous avons des femmes, hein ?... C'est rapide, mais ça nous en dit peut-être plus long qu'une liaison de six mois. Un regard, une manière de s'en aller ou de revenir... L'âme est à nu tout d'un coup... On a de quoi penser, hein ?...

Les mains jointes et nouées à la hauteur des lèvres, les doigts crispés, j'écoutais les paroles qui sortaient de cette bouche noire. Je compris que cette sensation qu'il essayait de définir, c'était celle que je recherchais moi-même, la vision de cette brèche foudroyante où tout mon être se jetait pour s'enfuir aussitôt.

Il répéta :

— Ah ! quelle belle vie nous avons !...

Le son de sa voix m'apprit qu'il avait tourné son visage vers le mien. Ce mouvement me causa une répulsion insurmontable. Dans cette voiture étroite, j'eus le sentiment d'être emprisonné avec lui. Je balbutiai deux mots et frappai vigoureusement au carreau. La voiture s'arrêta. J'ouvris la porte et sautai sur le trottoir.

Le lendemain, je partais pour Sauveterre de Béarn.

VII

Je descendis à la gare de Sauveterre à une heure matinale où toute la petite ville semblait sommeiller au loin sur son rocher. J'avais averti Élise de ma venue, mais sans lui donner plus de précisions. Ne voulant pas la surprendre trop tôt, je me dirigeai à pied. Je pris même un certain plaisir à m'attarder, tant l'idée de retourner auprès d'elle me donnait de douces et joyeuses sensations. Le froid était assez vif, le vent semblait bondir de place en place, mais il n'y avait pas de brume et l'on respirait dans cet air rapide quelque chose de salubre. J'apercevais de vieilles habitations entourées d'étroits jardins volés au roc ; et de chacune je me disais avec une rare jouis-

sance de l'imagination que c'était peut-être la nôtre.

Je tombai bientôt sur la place de l'église, et, allant au bout de cette place, j'aperçus le gave qui coulait en bas, au pied du rocher. J'eus soudain une envie irrésistible de toucher cette eau, d'en éprouver la fraîcheur. Sans raisonner la tentation, je descendis par des escaliers à demi éboulés et arrivai au bord de la rivière. J'étais seul. Je trempai mes mains dans l'eau claire et glacée, et ensuite je les appliquai longuement sur mon visage. Lorsque je les retirai, la lumière m'éblouit, et les toits de la ville, apparus au-dessus d'une pente presque verticale, s'offrirent comme une vision miraculeuse.

Il était neuf heures lorsque j'eus refait l'ascension. Revenu à l'église, je dis à un gamin l'adresse d'Élise et lui demandai la direction à prendre. C'était tout près, et j'avais vu d'en bas, sans m'en douter, la terrasse de notre jardin. Du côté de la rue, ce jardin était fermé par une grille ; et

comme un serviteur était occupé à frotter les cuivres de cette grille, je n'eus pas besoin de sonner. J'avançai seul et pénétrai dans le vestibule de la maison. Là, j'ouvris les portes devant moi, au hasard et tout doucement. Cette manière de m'introduire par surprise m'amusait beaucoup. J'entrai ainsi dans une pièce où je reconnus, à certains objets, le petit salon d'Élise. Je restai un moment à contempler ces objets. Comme j'avançais de nouveau, le parquet ancien et disjoint craqua sous mes pas. Alors j'entendis du bruit dans la pièce contiguë, une porte s'ouvrit et Élise parut.

Elle poussa un cri et son visage laissa voir, à travers un faible sourire, une expression de contrariété. Cependant je ne m'attachai pas à l'expression, tant je fus troublé par l'aspect du visage. Il était affreusement amaigri et si pâle que le front et les joues semblaient couverts de larges taches mates. Sans rien montrer de mon saisissement, je courus vers elle et la serrai dans mes bras.

— Tu es venu... me dit-elle en cachant

la tête contre mon épaule. Tu n'as donc pas reçu mon télégramme ?

Elle m'apprit qu'elle m'avait télégraphié afin que je retarde mon arrivée. Et, comme je lui en demandai la raison :

— J'ai été malade, reprit-elle en baissant davantage la figure, et je ne voulais pas que tu viennes en ce moment.

Craignant de lui montrer mon inquiétude, je ne la pressai pas de questions sur sa santé ; mais, tout en l'entraînant vers une chaise longue, je ne pouvais m'empêcher de palper ses épaules, ses bras, son dos ; et ma main, glissant sur la chair, avait peine à reconnaître son corps.

Je m'assis auprès d'elle, et bientôt elle reprit meilleure contenance ; elle releva la tête, et, quoique ses yeux fussent humides de larmes, elle affronta mon regard avec un air de fermeté souriante que je connaissais bien. Car ce que j'appelais résignation chez Élise était peut-être moins la faculté d'accepter ses peines que la volonté hautaine de les dominer. Mlle Marchal m'avait parlé,

un jour de confidences, du « terrible orgueil d'Élise ». Je repensai à ce jugement en remarquant l'accueil qu'elle me faisait, une fois le premier trouble passé. Pas un mot qui contînt une plainte ou un reproche. Notre séparation semblait avoir été une chose nécessaire, convenue entre nous deux et, d'ailleurs, sans importance. Lorsqu'elle m'interrogea sur l'emploi de mon temps à Paris ou en Angleterre, elle le fit avec assez d'adresse pour ne rien soulever qui pût me gêner.

Cependant sa fermeté et son adresse parurent se briser un instant plus tard. Elle avait fait chercher notre fils. Je pensais fréquemment à lui, et avec tendresse, mais je continuai à ressentir devant cet enfant, comment dire ? une sorte de timidité ou de respect, qui raccourcissait mes gestes. Pourtant, quand je le revis après une si longue absence, je fus ému par ses progrès, je me penchai vers lui, je le fis parler et m'émerveillai des mots nouveaux qu'il avait appris. La vue de cette petite chair et l'instinct

qu'elle réveilla tournèrent mes pensées vers Élise. Certains souvenirs me revinrent ; je repris ma femme dans mes bras et la caressai tendrement ; puis lorsque nous fûmes seuls, je cherchai ses lèvres. Elle me les donna, mais avec appréhension et tout en surveillant mes gestes. Lorsque je devins plus pressant, elle m'opposa une douce résistance et défit d'elle-même notre étreinte. Surpris de ce mouvement, je la regardai et m'aperçus que ses yeux étaient de nouveau emplis de larmes.

Peu à peu, et avec une insouciante feinte, je l'interrogeai sur sa santé. J'appris qu'elle était tombée malade à Aiguesbelles.

— Pourquoi ne pas me l'avoir écrit ? lui demandai-je en l'interrogeant.

Elle fit non de la tête, comme retenue par une volonté secrète.

Elle poursuivit et m'apprit que les médecins lui avaient ordonné les eaux de Salies, mais qu'elle s'était senti très affaibli au bout de quelques jours et qu'elle avait dû arrêter le traitement. En disant cela,

elle toucha légèrement des doigts la région de son cœur.

Lorsqu'elle me fit ce récit, nous étions à table. Bien qu'elle fût placée à contre-jour, un rayon de soleil qui faisait miroiter un plat d'argent éclairait son visage, et je pus discerner l'effort qui lui était nécessaire pour sourire et parler posément.

Je n'osai la questionner davantage. Nous avions toujours eu, Élise et moi, la pudeur de nous révéler entièrement l'un à l'autre. Ni l'intimité de la chair, ni la vie commune n'avaient réussi à nous libérer de cette retenue. Dès que l'un des deux apercevait chez l'autre certains signes, il se taisait et cessait de demander.

Toutefois, malgré ma réserve, j'étais pressé par des idées inquiètes, et, l'après-midi, prenant le prétexte de bagages à chercher, je me fis conduire chez le médecin qui la soignait. C'était un homme âgé mais qui avait eu autrefois une grande réputation à Paris ; il avait été alors le médecin des parents d'Élise. Il s'était retiré dans le

Béarn depuis peu ; mais il n'était pas rare que son ancienne clientèle vînt le consulter jusque-là. Il habitait dans un grand domaine, à égale distance de Sauveterre et de Salies.

Je connaissais cet homme et n'aimais guère ses méthodes. Il examinait ses malades avec un grand soin, mais il faisait mine de les écouter à peine et semblait écarter leurs propos comme on fait d'un voile qui gêne. Puis, au milieu de leurs discours, il leur assénait à l'improviste un long regard pénétrant, et recueillait ainsi, tout d'un coup, le fruit de la demi-confiance où il les avait laissés.

Il me dit que les troubles qui avaient accompagné chez Élise la naissance de son enfant s'étaient aggravés. Une opération eût été nécessaire pour rendre l'équilibre à sa santé. Mais l'état de son cœur ne permettait pas, pour le moment, de tenter cette opération.

— Et l'état de son cœur, dit-il, c'est là le point noir. Elle l'ignore et doit l'igno-

rer, mais son entourage doit y penser sans cesse. Qu'elle se ménage, qu'on lui épargne les fatigues, les peines, l'émotion.

Je me mis à parler d'un autre climat. Il hocha la tête et reprit :

— C'est le climat moral qui importe le plus. Vous devez veiller qu'il soit tempéré, qu'en fait d'affection elle n'ait ni trop, ni trop peu. C'est une nature extrêmement sensible, vous le savez comme moi ; aussi tout en respectant la fragilité de sa chair, il ne faut pas lui faire sentir le délaissement.

Il continua ses explications tout en me regardant avec attention. Il semblait me parler comme à un enfant que l'on instruit.

Je me dis, en sortant de chez lui, que le cas d'Élise devait être plus sérieux encore que je ne pensais, pour qu'il eût employé ce ton paternel. Cette idée me bouleversa, mais, loin de m'abattre, elle communiqua à mes sentiments de l'activité et du courage. Je pensais à ma femme avec une générosité toute nouvelle et, reprenant les paroles que je venais d'entendre, j'imaginai aussi-

tôt, dans notre vie conjugale, les arrangements les plus favorables à la santé d'Élise. J'avais une telle hâte de la retrouver et de me mettre à la tâche que, durant le trajet, je me penchai à la portière et pressai le chauffeur qui me conduisait. Dans mon exaltation, je la nommai tout haut à plusieurs reprises.

« Tu guériras, Élise, répétais-je. Si cela dépend de tranquillité morale, si cela dépend de sacrifices à accomplir, tu guériras. »

En un instant, la volonté de donner quelque chose de moi s'était si bien emparée de mon imagination et j'étais si impatient de l'exercer que j'éprouvai une petite déception lorsque, de retour à Sauveterre, je trouvai Élise qui jouait avec notre fils. Je ne pus m'empêcher d'être jaloux de cet enfant qui, me semblait-il, gênait mes belles résolutions. Mais je me rappelai avec quelle secrète ardeur Élise avait toujours encouragé mes sentiments paternels. Aussi je me joignis vite à leurs jeux ; et ensuite je voulus assister avec elle au coucher de notre

petit. Élise m'étudiait à la dérobee, d'abord avec un bonheur mal assuré ; puis, en très peu de temps, elle tira avantage des dispositions nouvelles que je montrais. Je vis reparaître ces manœuvres et ces petites ruses par lesquelles elle essayait de m'amener à une bonne pensée ou à une bonne action. Naguère je n'aurais pas tardé à m'impatisser de ce zèle sournois. Mais j'étais comme transformé par l'idée du sacrifice, et je me laissais mener avec une espèce de joie intérieure.

Pendant toute la soirée je ressentis la même joie, me délectant de la soumission que je m'imposais. Si j'apercevais chez Élise un geste encore craintif, une hésitation, je m'empressais de me désarmer un peu plus et de la rassurer ainsi.

Je voulus qu'elle m'instruisît de sa vie pendant notre séparation. Je me montrai curieux des moindres faits.

— Que faisais-tu à Aiguesbelles ? lui demandais-je. Dans quelle allée du jardin aimais-tu à te promener ?

Elle me répondait avec son exactitude ordinaire, notant au passage un détail touchant, une image souvent jolie mais toujours susceptible d'une interprétation morale. Et, loin d'être irrité par ces récits ou d'en sourire, je me disais, pour la première fois, que cette vision des choses dénotait un sens supérieur de l'harmonie ; je découvrais dans la nature d'Élise une perfection semblable à celle d'une rosace extraordinairement déliée, où aucun trait ne se perd ni ne se brise, où tout concourt à la composition de l'ensemble.

Assis auprès d'elle, je l'écoutais avec une admiration croissante. Lorsqu'elle se tut, je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer sa maladie. Je lui dis que je serais revenu aussitôt, et j'ajoutai :

— Comment se fait-il que ma mère ne me l'ait écrit ?

— Je n'ai pas voulu. Je lui ai demandé de ne pas le faire.

— Pourquoi ? Est-ce que tu ne me désirais pas près de toi ?

— Oh !... fit Élise.

Elle garda le silence un instant et reprit à voix basse :

— ... Mais je voulais que tu reviennes de toi-même.

Je pris ses deux mains dans les miennes, et, l'obligeant doucement à me regarder, je lui dis :

— Eh ! bien, ne suis-je pas revenu de moi-même ?

Elle acquiesça d'un signe de tête et nous nous mîmes à sourire ensemble.

Tenant toujours ses mains, je repris avec force :

— Ah ! si tu savais quelle a été mon impatience, ce matin, lorsque je me suis senti près de te revoir ! J'ai grimpé sur le rocher presque en courant, si bien que je me suis écorché les mains.

C'était vrai. Après être descendu au bord de la rivière, j'avais été pris d'une ardeur soudaine à la vue de cette hauteur qu'il me fallait gravir pour rejoindre Élise. Je m'étais précipité sur les pentes escarpées comme

si je devais la reconquérir de force ; dans cette espèce de lutte, je m'étais coupé. Et je montrai à Élise ces marques sur mes poignets.

Elle poussa une exclamation, puis elle dit :

— Mais comment te trouvais-tu en bas de la ville ? Par où étais-tu donc venu ?

Donner une explication à mon acte m'embarrassa.

— De la place où j'étais arrivé, j'avais aperçu l'eau, la rivière. J'étais descendu... Il était tôt et je craignais de réveiller la maison... Et c'est en remontant par des raccourcis difficiles...

Mais ce moment d'embarras ne dura pas, tant je reconnaissais au fond de moi-même la sincérité des sentiments que j'exprimais à Élise. Je souhaitais de lui ressembler, de voir les choses avec les mêmes yeux qu'elle. Je m'assis à ses pieds, mais sans lâcher ses poignets que je caressais, et, regardant avec ravissement les objets posés aux murs ou sur les tables, je lui dis l'émotion que j'avais

éprouvée en entrant, le matin, dans une maison inconnue où sa présence était sensible.

Je continuai à lui parler avec une douce fièvre. L'idée qu'il était en mon pouvoir de la consoler, peut-être de la sauver, me donnait une invention fertile et presque ingénue. Je lui disais des mots qui paraissaient troubler sa respiration et d'autres qui la faisaient sourire. A plusieurs reprises elle me regarda avec une expression grave, décisive, comme si elle eût voulu intervenir. Mais je ne la laissai pas parler, car il me semblait que je n'aurais jamais fini de lui exprimer mon amour. Autrefois, au temps de nos fiançailles, j'avais eu des impressions pareilles lorsque je courais chaque jour à sa rencontre. Mais alors c'étaient le désir et ses impulsions bornées qui me poussaient ; tandis qu'à présent le dévouement causait seul mon exaltation et m'ouvrait comme des perspectives infinies.

Nous restâmes ainsi de très longs moments. Tous les bruits de la maison avaient

cessé. J'avais éteint plusieurs lumières, et seule nous éclairait une petite lampe voilée, posée entre nous, faite d'une poterie d'argile. Dans cette pénombre, les traits amaigris d'Élise étaient un peu effacés. Il me semblait que ce n'était pas à sa chair mais à son âme que je m'adressais. Je lui demandai d'oublier la peine que je lui avais faite, car, ajoutai-je, « je sens qu'une vie nouvelle va commencer pour nous ».

— Certaines choses brillent que je ne voyais pas briller, dis-je en la considérant pensivement.

— Alors... Si une vie nouvelle commence, tu ne me laisseras plus?... demanda Élise avec une voix angoissée... tu ne me laisseras jamais...

— Te laisser !... m'écriai-je en me redressant.

Je m'approchai d'elle et lui imposai doucement mes deux mains de chaque côté du visage, afin de calmer son agitation. Elle obéit à mon geste et leva les yeux vers moi. Ils étaient marqués d'une expression déses-

pérée ; leur tour cave et agrandi ressemblait à des coques portées loin de la mer et privées d'eau. Je vis ses lèvres trembler et elle prononça très bas :

— ... Même si je ne puis plus être ta femme ?...

Je restai interdit un instant, comme mis en face de sa détresse, puis je dis gravement :

— Est-ce seulement cet amour qui donne le bonheur, Élise ?

Et, me penchant sur elle, je baisai longuement ses paupières.

Et ce cri était sincère. Alors que la sensation de l'amour est toujours quelque chose de vague, de torturant, que nous n'arrivons pas à résoudre et qui ne nous donne jamais la plénitude du bonheur, j'éprouvais en cet instant un sentiment unique, achevé, comme si j'avais atteint avec Élise le cercle de la félicité absolue.

Quand je me relevai, je sentis que ses yeux à demi-clos avaient mouillé mes lèvres, et, sur mes joues aussi, coulaient des larmes de joie.

A partir de ce jour, une vie nouvelle commença, ainsi que je l'avais dit à Élise.

Tout ce que son état exigeait de moi, renoncement, soins vigilants, confiance, je le lui donnai aisément, avec une sorte d'allégresse, et comme par des penchants naturels.

Je n'étais plus jamais placé vis-à-vis d'elle sur une position ennemie d'où ses beaux sentiments apparaissaient décomposés ou diminués. « Certaines choses brillent que je ne voyais pas briller. » Cette phrase, j'aurais pu la répéter à tout moment. Je m'étais aperçu combien j'avais méconnu l'art et l'esprit de sa vie. Là où j'avais vu auparavant les signes d'une intelligence étroite, d'une observation insignifiante, je découvrais aujourd'hui la preuve d'un choix volontaire et rare, d'une habileté certaine à surprendre les rouages les plus fins des âmes.

Nous prîmes l'habitude de faire, presque chaque jour, des promenades en voiture dans les environs. Ces promenades avaient

généralement pour but une visite dans une maison de paysans pauvres. Autrefois, quand je voyais Élise partir avec Mlle Marchal pour ces sortes de tournées bienfaisantes, je ne manquais pas de les railler intérieurement. Mais, en accompagnant Élise, je reconnus vite quel profit je gagnais à la suivre et à la regarder. Sa manière de faire parler les paysans, d'étudier les mouvements des enfants m'instruisaient de choses que j'étais incapable de discerner tout seul. Assurément, son observation s'étendait surtout dans le domaine de la vertu et reculait un peu lorsqu'elle était mise en face des passions. Mais plus d'une fois, elle rétablissait mon jugement et sut me montrer que les êtres agissent par des mobiles aussi détournés et infiniment plus délicats que les passions auxquelles je les croyais fatalement asservis. Elle m'apprit aussi que l'analyse des vertus mène parfois l'esprit vers des raretés plus surprenantes que celle des vices. Et, par un exemple tangible, pris presque sous mes yeux, elle réus-

sissait à me persuader des effets qu'un artiste peut tirer des beaux sentiments.

Quand, vers le soir, nous rentrions de ces promenades, le visage raffermi par l'air froid, aspirant tous deux l'arôme du bois brûlé qui s'échappait des fermes, il me semblait que je parcourais un pays nouveau. Les gens que je rencontrais sur les routes n'étaient pas de la race à laquelle j'étais habitué ; ils ne me paraissaient pas faits pour les questions tortueuses que mon regard aimait à poser.

Mais bientôt ces promenades nous furent interdites ; la saison devint rude et Élise ne les supporta plus. C'était le vent surtout qui la faisait souffrir. S'il soufflait avec un peu de force contre sa figure, je la voyais pâlir, sa poitrine haletait et elle cherchait mon bras avec un mouvement d'angoisse.

On lui recommanda de rester allongée à l'intérieur de la maison. Elle se tenait auprès d'une grande fenêtre, par où, après le coucher du soleil, elle recevait encore un

jour pâle sur son livre ou son ouvrage. Je ne m'éloignais pas de cette pièce. J'y avais fait placer ma table de travail ; c'était là que j'écrivais. Quand je levais les yeux, je la voyais de profil, étendue sur une chaise longue, dans une de ces attitudes gracieuses et sans mollesse que j'admirais tant. Car j'avais toujours admiré ma femme. Même aux pires heures de notre vie conjugale, alors que je songeais à fuir notre foyer, je reconnaissais secrètement sa beauté idéale. Seulement, la pensée que je vivais auprès de ses perfections sans jamais les égaler entretenait en moi une sorte de rancune, et je souhaitais de ne plus voir cette image trop belle.

Maintenant, je n'avais plus de ces mouvements hostiles. Quand nous étions séparés, quand nous restions trop longtemps sans nous parler, quelque chose me manquait ; j'avais besoin de lui témoigner mon amour ; et je courais reprendre ma place à la lumière de la petite lampe d'argile.

Plusieurs semaines passèrent ainsi. Je me

consacrais à la santé d'Élise, je mettais tout en œuvre pour elle ; mais, pour moi, je ne souhaitais rien de plus ; l'exaltation où je vivais, les actes de dévouement qui m'étaient permis me tenaient lieu de tout. Ces désirs de l'imagination qui m'avaient poussé vers les secrets sensuels et avaient donné tant de force aux sensations passagères de la volupté, ces désirs étaient détournés maintenant vers un autre but ; et mon mariage, qui avait ressemblé jusqu'alors à une pente monotone et de jour en jour plus morne, m'inspirait tout d'un coup une vocation passionnée.

Non seulement je n'étais plus tenté par la volupté, mais je n'avais qu'un souvenir très affaibli de la vie où je m'étais complu loin d'Élise. Je devais faire un effort pour me rappeler une scène, un visage. S'il m'avait fallu renouer avec ces habitudes, l'effort aurait été insurmontable. Du moins, je le croyais.

Vers le début de février, je dus aller à Pau pour m'entendre avec une garde-ma-

lade que nous avions décidé de faire venir. Je comptais rentrer le jour même, mais je m'étais trompé de date, et l'entrevue ne put avoir lieu ; obligé de remettre mon retour au lendemain, j'allai passer la nuit à l'hôtel.

Je n'avais pas quitté Sauveterre depuis plusieurs semaines, et je m'étais si bien plié aux petites coutumes de cette vie campagnarde que j'avais su faire du dimanche un jour de grandes réjouissances, et le seul, tout comme les villageois de là-bas. Dès le matin, j'allais sur la place de l'église, à l'heure où sonnaient les cloches ; je ressortais, l'après-midi, pour me promener parmi les groupes de paysans venus des environs ; à la tombée de la nuit, je m'arrêtais autour des maisons où j'entendais une musique et des chants populaires.

Survenant après cette longue période de calme, l'animation d'une ville telle que Pau, en pleine saison, eut d'abord quelque chose qui me dépaysa. Mon premier mouvement, quand je me trouvai dans le hall de l'hôtel, fut un mouvement de gêne, et je

m'assis à l'écart, un journal en main. Mais bientôt je ne pus m'empêcher de lever la tête vers les gens qui allaient et venaient devant moi ; et, par un jeu de l'esprit, je fus entraîné à imaginer leur vie et leurs sensations. Je me racontais l'histoire de l'homme qui était installé au bar, de celui qui attendait une femme sur la terrasse, de celui qui se dirigeait vers la salle de jeu. Toutes ces visions se développaient et s'entre-croisaient dans ma tête. Et soudain, j'eus l'impression qu'elles me débordaient. Ces sensations que j'imaginai chez les autres, je fus pris d'un désir irrésistible de les éprouver moi-même ; en un instant ce désir fit de moi un personnage nouveau, prêt à courir toutes les aventures.

Je me levai, et, d'une voix que je connaissais mal, je m'enquis, auprès du portier, des endroits les plus gais de la ville. Je les visitai tous, dans la crainte de manquer le plaisir le plus rare. J'aurais voulu être partout et jouir de tout dans le même moment. Je passai une partie de la soirée à jouer,

risquant des sommes élevées, sans autre recherche que ces secousses brèves et violentes que donnent les cartes. Plus tard, dans la nuit, je fis la connaissance d'une femme avec qui j'allai souper et que j'emmenai ensuite à mon hôtel.

Le lendemain matin, après avoir arrêté la garde-malade, je retournai en hâte au chevet d'Élise.

Ce voyage à Pau ne changea rien à ma conduite envers Élise, mais ce fut comme une petite porte secrète que j'eus désormais dans ma vie. Durant des jours et des nuits, je n'apercevais point d'autre but que tout ce qui concernait la personne de ma femme ; je n'éprouvais aucun désir assez fort pour m'écarter un seul instant des tendres prévenances que je lui témoignais. Et puis, un certain jour, au milieu de cette passion idéale, je me mettais à imaginer une aventure sensuelle. Peu à peu, le raisonnement s'emparait de cette rêverie, lui donnait le mouvement de la vie. Alors ce mariage de la sensation et de la logique

me trouvait sans résistance. La vision imaginée renversait l'ordre établi, me faisait tout oublier ; la dépendance où j'étais tenu m'apparaissait comme une contrainte impossible ; il me fallait partir sur-le-champ ; je racontais à Élise la nécessité d'une rencontre, une recherche urgente de livres ; je courais apprêter l'automobile. Et si, à de tels moments, ma femme avait essayé de me garder, elle aurait eu devant elle un être transformé, prêt à lui jeter au visage, pour se sauver, des arguments impitoyables.

C'est ainsi que je pris l'habitude de laisser parfois Élise sous la surveillance de la garde et de disparaître pendant un jour. Le moment de l'évasion me procurait une sensation délicieuse. Lorsque m'étant retourné au volant de la voiture, je n'apercevais plus le toit de notre maison ni la pente la plus avancée du rocher, j'étais pris d'une sorte de vertige. J'accélérais la vitesse ; par un besoin irréfléchi d'aventure, j'avais envie de me lancer dans tous les chemins ; les poteaux placés au croisement des routes me

semblaient des énigmes merveilleuses. Quand j'arrivais à Pau ou à Biarritz, j'étais tout à la fois grisé et affamé. Je me ruais vers le plaisir, cherchant moins la sensation que l'excès.

Ce qui continuait à m'attirer dans la volupté, c'était la croyance que j'atteignais par elle à la connaissance suprême et irréfutable des âmes ; et j'avais toujours, à ces moments, la vision de l'éclair qui fend la nue. Mais la brièveté de cette connaissance ne me suffisait plus, et j'exigeais maintenant que cette femme dont je tenais le corps me racontât son histoire. Je la faisais parler avec l'avidité d'un enfant qui réclame quand la voix languit. « Et alors?... et alors?... » Je voulais avoir la sensation d'être déporté entièrement dans sa vie et dans sa chair. Si je sentais son récit sincère, peu m'importait qu'il fût naïf ou grossier, je l'écoutais sans juger, buvant à grandes gorgées, comme boit un homme presque mort de soif.

C'était seulement après ces transports de

l'imagination que je me trouvais apaisé. Alors, à la satiété de la chair venait s'ajouter la rancune de l'esprit, longuement humilié par le romanesque de ces confidences et tous les détails ridicules ou bas qui les avaient accompagnées. Cette femme que j'avais suppliée de se révéler à moi, je ne voyais plus que son indigence intellectuelle ou morale ; elle m'avait placé dans un air irrespirable ; j'avais hâte qu'elle disparût ; quelquefois je la chassais, quelquefois je me retirais presque sans desserrer les dents.

Et, aussitôt sorti de ces scènes, je me rejetais avec exaltation vers des images contraires. Je ne rêvais que de sentiments purs, confiants, généreux, pareils à ceux qu'Élise me témoignait. A la pensée que, depuis tout un jour, j'en étais privé, je ressentais un vide affreux. La ville où je venais de séjourner m'inspirait un tel dégoût que j'avais dans les rues, tête baissée. Je pressais mon retour, et le gain d'une heure m'apparaissait comme le gain de ma vie entière. Qu'elle me semblait belle, alors, la

route qui me ramenait vers le rocher de Sauveterre ! Partout, dans les cimes des montagnes, dans les grands arbres qui s'agitaient, je voyais naître des symboles. Les lacets du chemin étaient comme des épreuves où je m'élançais hardiment. Quand j'apercevais la terrasse de notre jardin, cette même terrasse dont, la veille, je m'étais éloigné avec un cri de joie, j'avais le sentiment d'une victoire. Mais la victoire n'était complète que lorsque je retrouvais Élise et que je tenais enfin entre mes mains la main pure qu'elle me tendait.

Je me demandais souvent comment cette dualité pouvait exister dans un être, comment le même cerveau engendrait tour à tour l'adoration de la sainteté et le désir des fureurs sensuelles. Le mot d'hypocrisie serait ici le plus faux, car la sincérité de ma ferveur envers ma femme éclatait aux yeux, et, aux moments où j'étais la proie de sentiments si contraires, j'agissais suivant la même pente naturelle, j'obéissais à la même volonté d'accomplissement.

Je ne sais si Élise soupçonna tout de suite mes infidélités ; en tout cas elle ne le montra pas et ne me les reprocha jamais. Cependant, j'eus plus tard la preuve qu'elle avait entrevu les choses. Lorsque je me retrouvais près d'elle, l'élan qui m'avait ramené me donnait souvent une expansion inaccoutumée : j'avais besoin de lui ouvrir mes pensées, de lui offrir ce que mon esprit concevait de plus rare. Et Élise, tout en étant un peu surprise par cette éloquence, m'écoutait dans un ravissement qui la transfigurait.

Or, je découvris, un jour, dans un livre qu'elle avait lu à Sauveterre, une note écrite de sa main. Le livre était le *Journal d'un poète*, d'Alfred de Vigny, et la page marquée, celle où on lit cette pensée : « *L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs, et, tout en gémissant, s'en repaît.* »

« *Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner.* »

« Je juge cela faux, avait écrit Élise. Dans les amours de l'âme, une femme recueille parfois, sous une parole ou au fond d'un regard, une goutte enivrante, distillée pour elle seule, et dont la possession lui fait pardonner tout. »

Le printemps n'amena aucun bien dans l'état d'Élise. Nous essayâmes de reprendre nos promenades, mais elle souffrait de faiblesses bizarres qui ne lui permettaient pas de s'éloigner. Tantôt c'était une douleur qui la frappait subitement à la jambe et l'empêchait de se tenir debout, tantôt une migraine qui projetait devant ses yeux des lumières éblouissantes et la laissait comme aveugle pendant quelques heures.

Plusieurs médecins étaient venus à Sauverre, et tous étaient repartis après m'avoir fait des discours vagues qui avouaient leur impuissance. L'un d'eux, un spécialiste de Paris, appelé par moi, avait, après examen, émis l'opinion d'une lésion au cœur ; il l'avait fait avec ménagement, observant

comment le mot résonnait à mes oreilles, mais j'avais vu clair sur sa figure. Et les prescriptions laissées par lui et par les autres ne variaient guère des recommandations que j'avais entendues la première fois : « Pas d'émotions, jamais de chocs. Une chose inattendue risque d'avoir l'effet d'un coup de couteau. »

Mais comment ce choc aurait-il pu se produire ? Je suivais ma femme pas à pas dans ces beaux chemins où elle avait toujours rêvé de me conduire. Je la protégeais, elle et son idéal, des inévitables redressements de la vie. Même cette petite tyrannie active, qui apparaît chez tous les êtres dont les forces déclinent, et qui se manifestait, chez Élise, par le besoin de donner des ordres méticuleux et de ressasser à chacun son devoir, je l'acceptais docilement et veillais que toute notre maison la supportât.

Au milieu de l'été, elle ne se leva plus. Nous la portions, le matin, sur une chaise longue où elle passait la journée. Puis, comme la chaleur devint très forte, nous

transportâmes sa chambre au premier étage, dans une pièce exposée au nord. La garde couchait dans un cabinet voisin.

Élise montrait une grande vaillance ; elle ne se plaignait même pas de la souffrance. Cette fermeté me donnait de l'espoir ; parfois, même, je me refusais à la croire en danger ; je me disais que la mort doit se faire pressentir dans l'âme d'un être jeune par des transes invincibles, et que des gestes calmes, des sourires, démentent son approche. Mais, bientôt, je remarquai un changement qui m'avertit.

Comme si elle eût senti la vie se dévider en elle, et qu'elle eût voulu ressaisir les choses qu'elle avait à peine touchées, Élise s'attachait avec passion aux souvenirs sensuels de notre union. Elle revenait sans cesse au voyage que nous avions fait en Italie, au début de notre mariage, et elle jetait hardiment entre nous, avec une fierté presque impudique, des images liées pour elle aux révélations de la volupté.

— Te rappelles-tu le clair de lune sur la

baie d'Amalfi ? me demandait-elle. Te rappelles-tu la terrasse de notre chambre à Naples ?

Tout en ayant de la peine à cacher mon émotion, je refaisais ce chemin avec elle, brodant quelquefois sur les paysages, et lui donnais ainsi ces douceurs trompeuses qu'elle réclamait. J'allais chercher les photographies que nous avions rapportées de ce voyage et nous les regardions ensemble. Par moments, elle tournait le visage vers moi ; alors je baisais longuement ses lèvres ; et, tant que notre baiser durait, je sentais que ses yeux restaient grands ouverts.

Au mois d'août, la chaleur devint brûlante ; on essayait de la combattre en fermant les fenêtres et les persiennes, mais Élise voulait que tout restât ouvert dans sa chambre.

— De l'air... de l'air... de la lumière, s'écriait-elle avec une voix angoissée dès qu'elle se voyait environnée d'ombre.

Malgré ses insomnies, elle repoussait les

remèdes qui l'eussent calmée. Elle semblait avoir une peur égale de l'obscurité et du sommeil ; et la nuit, elle lisait pendant plusieurs heures, jusqu'au moment où ses yeux, blessés par la lumière qu'elle refusait d'éteindre, finissaient par se fermer.

Cette fatigue eut une répercussion sur ses nerfs ; elle se montrait plus souvent agitée ; elle se laissait aller à des caprices. Alors j'essayais de l'apaiser en la berçant par le souvenir des scènes qu'elle aimait à revivre. Une fois, après une journée qui avait été mauvaise, je lui rappelai que la semaine que nous traversions était l'anniversaire de nos fiançailles, et je me mis à parler de l'été que nous avions passé à Muveran.

— C'est vrai, dit-elle avec une expression joyeuse et adoucie.

Puis elle reprit vivement :

— Oh ! nous n'avons jamais pensé à regarder les photographies de Muveran. Va me chercher l'album.

Tous ces albums avaient été composés et

étiquetés par Élise. Ils étaient rangés dans une armoire, à côté d'une Bible qui lui avait été donnée par Mlle Marchal.

Je rapportai l'album et nous commençâmes à le feuilleter ensemble.

— Voilà l'hôtel... voilà la prairie, dit Élise. Te rappelles-tu cette prairie avec deux bosses jumelles ?

Elle examina un groupe, et se mit à sourire des visages et des toilettes. Soudain elle redevint grave.

— Oh ! ce bois... dit-elle. Le reconnais-tu ? Il y avait une source... la Fontaine des Amours... C'est à la fin d'une promenade à travers ce bois que nous nous sommes donné...

Elle ne put achever ; la peau mince et pâle de son cou se contracta. Je craignis pour elle cette émotion, je craignis aussi de ne pouvoir dissimuler la mienne ; je voulus retirer l'album.

— Non, laisse... dit-elle.

Nous restâmes silencieux, les doigts posés sur cette page. Puis sa main toucha mes

doigts, vint se pelotonner sous la mienne ;
et elle me demanda :

— Je voudrais savoir quelque chose...
A quel moment m'as-tu le plus aimée?...
Est-ce ce jour-là, à Muveran?... Est-ce en
Italie?... Est-ce après la naissance de Da-
niel?... Dis...

Je fus un peu pris au dépourvu, mais je
répondis vite, pressant sa main :

— A quel moment?... Mais maintenant,
c'est maintenant.

Il lui parut que je ne l'avais pas com-
prise, et elle insista, d'une voix légèrement
altérée.

— Non... de l'amour, de l'amour...

— Mais c'est maintenant, Élise, répé-
tai-je. Je te jure que je ne t'ai jamais aimée
comme je t'aime à présent. Rien dans ces
souvenirs ne peut se comparer à cela.

Et je frappai des doigts les pages de l'al-
bum.

Même si c'eût été un mensonge, j'aurais
peut-être dit ces mots, par la pensée que
cette âme démunie et inquiète avait besoin

de les entendre. Mais c'était vrai. A présent que la chair ne nous imposait plus ni ses ardeurs barbares, ni ses sombres retours, Élise m'inspirait un sentiment qui surpassait tout ce que j'avais éprouvé autrefois pour elle. Depuis ma venue à Sauveterre, mon amour avait acquis une force éclatante, inattaquable ; il était comme débarrassé de sa gangue.

Je réfléchis un instant à ces choses, et je dis de nouveau, avec un geste droit, destiné à attester ma sincérité :

— C'est maintenant, je te le jure.

A ces mots, je sentis la main d'Élise glisser hors de la mienne. Je levai les yeux vers elle, et j'aperçus une sorte de rictus surtout son visage. Alors j'entrevis brusquement ce que mes paroles avaient de maladroit. Je voulus les réparer, je me mis debout et me penchai sur ses lèvres, mais elle m'écarta doucement du revers de la main, regardant fixement devant elle.

Et soudain elle se mit à rire. C'était un rire si étrange, si nouveau à mes oreilles,

que je le pris tout d'abord pour un spasme qui annonce des sanglots. Mais non, c'était bien un ricanement. Il se répétait sur deux notes grêles et fêlées, communiquant à tout son corps une sorte de trémoussement qu'elle paraissait ne pouvoir contenir. L'album posé sur ses jambes tomba à terre. Alors elle s'arrêta enfin, et, toujours sans me regarder, elle dit :

— Appelle la garde... ou la femme... ce n'est rien... Cette chaleur...

Et, avec un mouvement épuisé, elle désigna dehors le ciel blanc et les platanes grillés.

Je lui obéis. Je me tins un moment sur le seuil de sa chambre. Bien qu'elle ne pût m'apercevoir, elle me dit de loin :

— Ce n'est rien. Je te ferai appeler plus tard.

Ce fut le soir, peu avant le dîner, qu'Élise m'envoya chercher. J'étais dans une inquiétude mortelle. Je me reprochais vivement ma sincérité ; mais j'aurais voulu cependant lui expliquer que mes paroles n'étaient

ni un blasphème ni une offense. J'aurais voulu lui dire que, pour certains êtres qui aiment, l'union des sens et du cœur est impossible, tant ils mettent haut leurs raisons d'aimer. Ils ne tolèrent pas de voir l'objet de leur amour défiguré par les convulsions de la chair. Chez moi, l'intolérance était telle que, les premiers temps, au moment où la sensation du plaisir s'emparait du corps d'Elise, je pressais avec violence ses lèvres sous les miennes et emprisonnais ses doigts, afin de contenir une panique indigne d'elle. La vie conjugale, en m'imposant cette discordance, avait peu à peu fait de moi l'ennemi de ma femme ; j'en étais arrivé à mésestimer sa noblesse morale, et même à m'en moquer secrètement. C'était ici seulement, et depuis ce soir que je nommais le soir de nos noces spirituelles, que la figure d'Élise avait été replacée dans sa vraie lumière. Il me semblait que nous n'étions plus désormais à la merci de certaines forces destructives, que notre couple s'était mis hors d'atteinte ; et

la grandeur et la beauté d'être un couple m'étaient enfin apparues.

Quand je revins vers Élise, j'avais ces explications aux lèvres. Peut-être aurais-je osé les lui donner, si elle ne m'avait montré cette sérénité orgueilleuse qui m'avait tant de fois trompé. Par quelques mots adroits, elle ne me permit pas de revenir à notre conversation. Elle me dit que son malaise n'avait pas duré et qu'elle se sentait reposée. Pourtant la femme restée auprès d'elle m'avait rapporté qu'Élise n'avait ni bougé ni parlé pendant une demi-heure et qu'elle lui avait fait remarquer ensuite que trois doigts de sa main étaient froids, livides, comme morts.

Je dînai avec elle, au pied de son lit, car elle s'était recouchée. Elle me parlait sans affectation apparente, mais de sujets qui n'étaient pas ceux de nos entretiens ordinaires et semblaient sans force contre les fantômes qui repassaient entre nous.

Elle me demanda de la laisser de bonne heure. C'était un jour où la garde, ayant

congé, s'était fait remplacer par une paysanne du village, femme dévouée, mais moins habituée aux veilles. Ce changement me contraria et je me promis de venir voir plus tard si Élise ne manquait de rien.

Je m'éveillai au milieu de la nuit, et j'eus aussitôt le sentiment d'avoir perçu du bruit pendant mon sommeil. J'allai doucement vers la chambre d'Élise. Je traversai le cabinet où la paysanne, assise dans un fauteuil, dormait d'un lourd sommeil, les sourcils froncés, en proie, eût-on dit, aux images tourmentées d'un rêve. Je pénétrai dans la chambre de ma femme. Elle était étendue à terre, loin de son lit, le bras allongé et la main crispée, comme si elle avait essayé d'atteindre la poignée de la fenêtre,

ÉPILOGUE

Lorsque j'entrai dans la chambre de ma mère, elle était assise devant sa table à écrire et couvrait de son écriture régulière une grande feuille de papier qui semblait détachée d'un registre commercial. Je ne pus m'empêcher de sourire, car, me rappelant que c'était dimanche, j'avais compris qu'elle écrivait à mon fils et lui envoyait, selon son habitude, un rapport concernant Aiguesbelles.

Bien que mon fils n'eût pas encore quinze ans, ma mère agissait ainsi chaque semaine. Elle avait inventé un personnage, un régisseur, qui était censé tenir la plume et qui s'adressait à lui comme au maître du domaine. Tout en mêlant à son récit des drô-

leries destinées à amuser l'enfant, elle le tenait au courant de l'état du vignoble et des recettes de la ferme ; elle ajoutait des informations sur les serviteurs, racontait parfois une histoire de bêtes ; bref, toute la vie du mas était passée en revue dans ce petit roman.

Ma mère, lorsqu'elle avait eu l'idée de cette correspondance, m'avait dit :

— Ainsi, tu comprends, je lui écris des lettres qui servent à quelque chose et ne sont pas des radotages de grand'mère.

Et elle avait ajouté avec un soupir :

— Je voudrais tant lui donner le goût de cette terre.

Je crois qu'elle avait beaucoup souffert de voir, après mon mariage et plus encore après la mort de ma femme, que je délaissais Aiguesbelles et me plaisais surtout à des voyages.

Je vins près d'elle et lui annonçai mon départ pour la semaine suivante.

— Mais alors, me dit-elle sur le ton d'un léger reproche, tu ne verras guère Daniel.

— Je le verrai au moins pendant trois jours, puisque je vais le chercher chez son grand-père, en Sologne, et le ramènerai ici. En tout cas il restera près de toi jusqu'au dernier jour de ses vacances.

A ces mots, elle tut aussitôt ses reproches et sa curiosité ; et je la vis baisser la tête avec la mine gourmande et circonspecte d'une enfant qui craint de tout perdre si elle montre trop son plaisir.

Après la mort d'Élise, son amour pour son petit-fils, soutenu par l'idée d'un devoir, n'avait fait que grandir. Elle s'était vue, en effet, la seule femme auprès de lui. Ma belle-mère, atteinte de troubles nerveux, vivait en Suisse et n'avait presque plus de liens avec le monde. Aussi, ma mère, à chacun de mes voyages, était venue faire de longs séjours à Paris, ou bien elle avait supplié que Daniel fût envoyé à Aiguesbelles. Son cœur, toujours prêt à se donner et à entreprendre, était asservi à l'avenir de cet enfant. Elle ne pensait plus qu'à ce vaste espace ouvert devant lui ; et,

parfois quand elle le suivait des yeux, on voyait, à son regard fiévreux et dispersé, que son imagination galopait en tous sens sur ce terrain et, déjà, livrait bataille.

Lorsque, six mois plus tôt, j'avais envoyé Daniel, comme interne, dans une école en Normandie, j'avais eu grand'peine à faire accepter cette décision par ma mère. Ni la réputation de l'école, ni la bonne volonté de l'enfant ne l'avaient convaincue ; dans des lettres très dures, elle m'avait rappelé ma propre enfance. J'avais dû lui faire écrire par le médecin quel profit la santé de son petit-fils retirerait d'une éducation à la campagne. Alors elle avait consenti. Mais, par jalousie, elle s'était mise à dénigrer cette campagne « avec ses grandes forêts humides ». Et, la première fois que son petit-fils était revenu à Aiguesbelles, elle l'avait emmené sur un tertre qui dominait le mas et d'où l'on apercevait très loin les champs de vignes et d'oliviers ; là, elle avait arraché à la terre sèche une touffe de thym, et, après l'avoir fait respirer à

Daniel, elle lui avait dit avec violence :

— N'est-ce pas que c'est plus beau ici que la champignonnière où l'on te fait vivre ?

Ce n'était pas sans avoir fait d'autres expériences que j'avais mis mon fils au collège. Tout d'abord, j'avais eu l'intention de l'élever moi-même ou, du moins, de prendre une grande part à son éducation ; et, à partir de sa troisième année, je m'étais appliqué à étudier sa nature. Je lui consacrais chaque jour deux heures, observant ses gestes, écoutant ses paroles, notant ses penchants et ses aversions ; après quoi, je consignais sur un cahier ce que j'avais compris ou cru comprendre. « Non seulement ce sera utile à son éducation, m'étais-je dit, mais cela m'instruit dans la connaissance de l'être humain ». Et je m'étais mis à le considérer un peu comme un sujet.

Au début, j'avais été passionné par ce travail, mais j'y apportais un nuisible excès d'analyse, et bientôt le cahier, tout en ne contenant rien qui ne fût vrai, m'était ap-

paru comme une sorte de monstre plein de contradictions et d'absurdités, si bien que je l'avais abandonné. Toutefois je n'avais pas renoncé à former le cerveau de mon fils. A mesure qu'il grandissait, je m'efforçais de le diriger selon certains préceptes. Vers quoi ? Quels préceptes ? Je ne le savais pas très bien ; j'avais rejeté tout système et suivais simplement l'idéal que je portais en moi. Mais je m'aperçus, un jour, qu'en agissant ainsi, je m'efforçais de le rendre tel que j'aurais voulu être. Alors cette entreprise me parut une action d'une abominable hypocrisie. Ce fut en même temps, pour moi-même, une occasion de scrupules et d'interrogations sans fin. Je me demandais à tout moment pourquoi, par quelle défaillance, je n'avais pas réussi à ressembler au modèle que je lui proposais. Et si, au milieu de ces réflexions, je voyais le visage de mon fils levé vers le mien, il me semblait que ses grands yeux innocents avaient le pouvoir d'éclaircir cette défaillance.

Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, je sur-

veillai l'enseignement qui lui était donné, je regardai les programmes et les méthodes employées. J'y voyais bien souvent des choses en contradiction avec mes idées. J'en étais irrité ; mais j'étais surtout irrité de la docilité avec laquelle mon fils les acceptait. Là où j'aurais souhaité un petit mouvement de révolte, je le trouvais soumis, parfois même captivé.

Je n'attachais pas trop d'importance aux préférences d'un enfant si jeune, mais ces germes d'opposition firent que je suivis avec moins d'intérêt le progrès de son esprit. Ce fut à cette époque que j'entrepris de voyager, poussé par une passion oiseuse qui ne trouvait nulle part son assouvissement. Lorsque je rentrais à Paris, après avoir en vain quêté le repos de ville en ville et de paysage en paysage, je retrouvais mon fils qui avançait avec patience et application sur la voie qu'on lui traçait.

Si, tout en les mettant à la mesure de son cerveau, je lui décrivais mes voyages, il s'y intéressait, mais pour des raisons différentes

de celles que j'espérais. Enclin au sérieux, il me posait des questions auxquelles je ne savais répondre. Je reconnaissais bien, dans son esprit, l'imagination et la curiosité que j'avais eues à son âge, mais tournées vers de tout autres objets. Et lorsque j'essayais de placer devant ses yeux les fantaisies que j'avais aimées dans mon enfance, il semblait les considérer comme je considérais ces exercices amusants que mon père m'avait imposés et qui avaient laissé en moi des souvenirs de torture. Parfois aussi, à ces moments, je me butais contre un front lisse, mais fermé, qui me rappelait le front de sa mère.

Cependant, tous ceux qui avaient mission de l'élever et de l'instruire me parlaient de ses qualités. Je ressentais même un peu de jalousie à entendre louer une nature que je voyais chaque jour s'écarter davantage de la mienne. Je ne crois pas que ce fut ce sentiment qui me décida à délaissé tout à fait l'éducation de mon fils. Je me fis plutôt scrupule d'intervenir pour le moment dans

la croissance de ce cerveau qui m'était étranger. « Peut-être que plus tard »... me dis-je. Et lorsque je l'eus envoyé au collègue, je mis au feu le cahier où j'avais essayé de débrouiller sa nature, comme un ouvrage manqué dont le sujet avait dépassé mes forces.

Mais cet espoir dans l'avenir avait été déçu, et chaque fois que je me retrouvais seul avec mon fils après une séparation, je le voyais marqué un peu plus profondément par sa destinée.

Au cours du voyage qui nous ramenait de Sologne à Aiguesbelles, il donna une attention bien moins sincère aux routes et aux paysages qu'à la marche de la voiture qui était nouvelle. Je compris même qu'il me considérait avec un peu de mépris parce que je n'avais pas encore eu la curiosité de conduire cette voiture. Il me parla aussi, et avec de nombreux détails, d'un petit hangar qu'il s'était amusé à construire tout seul chez son grand-père ; mais, quand je l'interrogeai sur ses lectures, il rougit

et je me hâtai de changer de conversation.

Il avait beaucoup grandi en un mois, et, pour la première fois, je surpris chez lui des gestes et des expressions d'homme. Cette assurance lui donnait comme un habit nouveau sous lequel je ne le reconnaissais pas. Et j'étais presque gêné par moments de lui imposer ma compagnie.

Nous arrivâmes à Aiguesbelles au crépuscule, à l'heure où les paons vont se percher sans bruit sur le grand cèdre qui est à l'entrée du mas. Depuis un instant, Daniel s'était mis au volant et conduisait fièrement l'automobile, avertissant sa grand'mère par de grands appels de trompe. Mais la petite silhouette noire que nous attendions ne parut pas dans la cour, et nous vîmes que, seul, le haut de la maison était éclairé. Puis des figures graves vinrent à notre rencontre avec un empressement compassé. Ma mère avait été frappée d'une attaque la nuit précédente.

Ma mère ne pouvait remuer ni parler, et

ses yeux grands ouverts semblèrent ne pas nous reconnaître ; cependant on voyait, à l'intensité de son regard, que la pensée naissait encore dans sa tête, faisait son chemin et rêvait de volonté.

Je la veillai toute la nuit, attaché à ce muet courant de vie qui, par une suite d'images resserrées et affreuses, m'entraînait aux confins d'une âme humaine. Bien que depuis de longues années j'eusse vécu loin de ma mère et que plus d'un dissentiment se fût élevé entre nous, l'idée de sa mort me jetait dans un bouleversement tel que je n'en avais jamais éprouvé dans ma vie. Il me semblait qu'elle tenait entre ses vieilles mains une lampe qui éclairait une part de moi-même et que, ces mains retombant, je resterais diminué, plongé à moitié dans la nuit.

Mais ce n'était pas seulement cette douleur égoïste qui me faisait frissonner, c'était le sentiment étonné d'avoir pu, au cours de ma vie, ne pas contenter pleinement un être auquel, je le sentais tout d'un coup,

j'étais si étroitement joint. Car je savais qu'aucune des satisfactions que j'avais procurées à ma mère n'était de celles qu'elles désirait le plus ; je me disais, tout en me penchant sur son front, ce front dont les lignes droites et immobiles semblaient mouler la sévère obstination, que ma mère, si elle me jugeait en ces derniers instants, me condamnait.

Cette idée me rendait presque fou de douleur, et, mettant mon visage en lumière, j'essayais, par des mines vertueuses et soumises, de lui montrer enfin, à travers mes larmes, l'image des perfections qu'elle avait souhaité voir chez moi.

Mais elle ne me fit aucun signe.

Pourtant, au matin, mon fils entra dans la chambre, approcha du lit, et, bien qu'il ne l'eût pas touchée, nous vîmes les traits de la mourante se détendre et se soulever l'espace d'une seconde, comme si un rayon de lumière avait traversé la vitre. Je compris qu'elle avait réservé pour son petit-fils la dernière parcelle de ses forces. A cette pen-

sée, j'eus le sentiment de l'irréparable, des sanglots m'échappèrent et je sortis de la pièce.

J'allai sur la terrasse, auprès du figuier qui vivait toujours, et je regardai vers la campagne. Mon esprit était si étrangement remué que cette campagne se présentait à moi avec un relief et une profondeur extraordinaires, comme elle est en hiver quand la terre nue a gelé.

Une vieille parente, appelée dès la première heure au chevet de ma mère, sortit de la chambre avec mon fils et vint me rejoindre.

— Comme il te ressemble ! me dit-elle au bout d'un instant, en désignant Daniel qui disparaissait. C'est la même manière de regarder, de juger, d'établir secrètement sa vie.

Je l'écoutai avec surprise. Mon fils me ressembler ! Depuis qu'il était en âge d'agir et de penser, je ne faisais que remarquer la différence de nos deux natures. La veille même je l'avais considéré comme un être

totalemeut étranger à moi... J'eus brusquement envie de le voir et l'appelai.

Il accourut. Je le serrai dans mes bras, et, tenant sa tête à la renverse, je le regardai longuement. Et à ce moment, de même que la nuit précédente lorsque j'étais penché sur le visage de ma mère, je reconnus au fond de ses yeux une conscience inséparable de la mienne.

Il se glissa hors de mon étreinte, comme il faisait toujours, mais ce fut pour s'appuyer commodément contre mon épaule. Et je me mis à caresser avec un sentiment nouveau cette tête rocheuse qui, d'année en année, à mesure qu'elle devenait plus haute, tendait à s'écarter de moi.

Nous nous assîmes sur la terrasse, et bientôt, pour tromper mutuellement notre douleur, nous fîmes de petites remarques sur les choses qui nous environnaient.

— Il faudrait abattre le figuier, me dit Daniel en montrant le vieil arbre qui avait poussé hors de la terrasse.

— Le figuier !... Ce beau figuier ! m'é-

criai-je... qui est à cette place depuis des années... Comment ! Tu ne l'aimes pas ?

Et il me ressemble ! dis-je intérieurement avec une ironie amère, voyant reparaître en un instant toutes nos contradictions.

— Si, je l'aime, reprit Daniel, mais il est à moitié mort, et un beau jour il fera écrouler la terrasse. Regarde...

Il frappa du pied les racines et souleva les dalles rompues.

— ... Ou bien des infiltrations se produiront, et il faudra refaire complètement la maçonnerie.

Je retrouvai là son esprit positif, dirigé vers l'invention utile, sans souci du beau, bref tout ce qui m'avait empêché de m'intéresser à lui. Mais, en même temps, j'étais amusé par sa manière hardie de défendre ses idées. Je me revoyais autrefois, au même âge, expliquant à ma mère mes préférences littéraires et lui tenant tête. « Oui, pensai-je, il me ressemble, mais il ne veut pas me suivre, et c'est ce qui fera sa force. Les qualités que nous léguons à nos enfants ne

valent rien s'ils essayent de les monnayer comme nous-mêmes l'avons fait. Il faut qu'ils reforment un lingot et fassent une nouvelle frappe.

— Écoute, lui dis-je, tu dois avoir raison. Il faudra enlever le figuier. Je te charge de t'en occuper... Et aussi de consolider la terrasse...

— Oh ! pour cela, je peux le faire moi-même, dit-il en m'interrompant. Il suffira de vérifier la maçonnerie. Peut-être, aux mauvais endroits, sera-t-il nécessaire de couler du ciment dans lequel on noiera des barres de fer...

Ses yeux brillaient ; ses mains d'enfant vigoureux et habile élevaient dans l'air des lignes droites.

Je le regardai avec douceur bâtir sa maison sur la mienne.

FIN

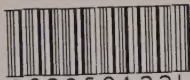
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 NOVEMBRE 1929
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY - SUR - MARNE

Da Due

843.91 L14AM



a39001



008050133b

843.91

L14am

189796

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Romans parus du 1^{er} Janvier au 31 Décembre 1929

COLETTE ANDRIS. . .	La Femme qui boit.
MARCEL ARLAND. . .	L'Ordre.
MARCEL Ayme. . . .	La Table-aux-crevés.
MARC BERNARD . . .	Zig-Zag.
LÉON BOPP	Le Crime d'Alexandre Lenoir.
HENRI BOSCO	Le Quartier de sagesse.
MARCEL BRION. . . .	Le Caprice espagnol.
JEAN CAMP	Vin nouveau.
RENÉ CREVEL	Etes-vous fous ?
HENRI DEBERLY . . .	Tombes sans Lauriers.
LOUIS ÉMIE	La Nuit d'octobre.
LOUIS FRANCIS. . . .	Les Nuits sont enceintes.
ANDRÉ GIDE.	L'Ecole des femmes.
ÉTIENNE GRIL	Les Chevaliers de l'incertain.
PIERRE HUMBOURG. .	Silvestre le simple.
MARCEL JOUHANDEAU	Astaroth.
J. KESSEL.	Belle de jour.
	Dames de Californie.
J. DE LACRETELLE. .	Amour nuptial.
L.-R. LEFEVRE	Le Royaume de ce monde.
H.-K. MARKS	Ni fleurs ni couronnes.
R. MARTIN DU GARD.	La Mort du père.
H. & M. MEMBRÉ . .	Non-lieu.
HENRY MICHAUX. . .	Ecuador.
JEAN PREVOST	Dix-huitième année.
GEORGES REYER. . . .	Destins croisés.
JULES ROMAINS . . .	Quand le navire...
A. DE ST-EXUPERY. .	Courrier-su
RENÉ TRINTZIUS . . .	Deutschland.
JEAN VARIOT.	Résurrection du feu.
PIERRE VERY	Pont Egaré.
ANDRÉ WURMSER . .	Changement de propriétaire.
ÉMILE ZAVIE	Les dieux de la tribu.
	Les beaux soirs de l'Iran.